

Les cyclopes du Dieu Serpent

Lord, Jeffrey

VISIT...

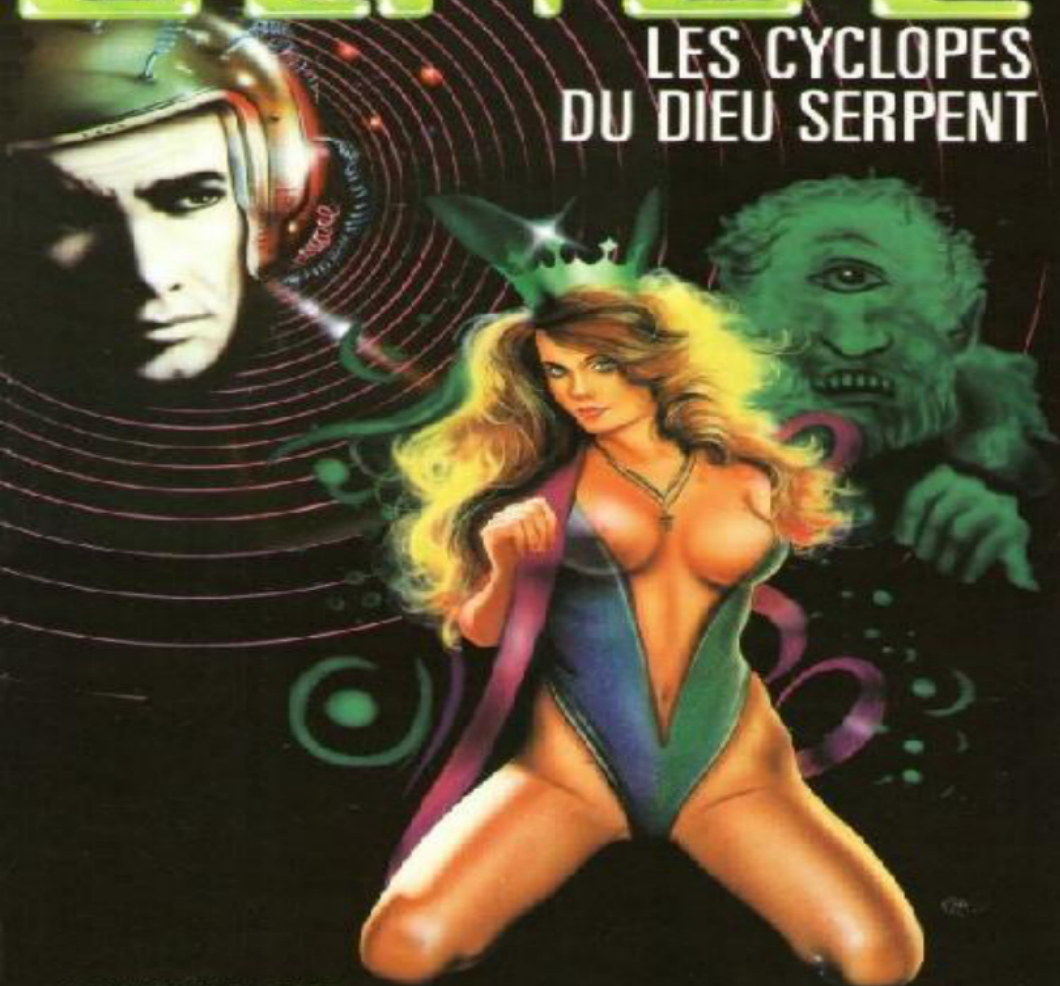
LANZAROTE
Caliente.com

GERARD DE VILLIERS 60

PRESENTE

BLADE

**LES CYCLOPES
DU DIEU SERPENT**



JEFFREY LORD

PRESSES DE LA CITÉ

JEFFREY LORD

BLADE

**LES CYCLOPES
DU DIEU SERPENT**



**PRESSES DE LA CITÉ
PARIS**

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© By Book Création, Inc.

Produced by Lyle Kenyon Engel

© Librairie Presses de la Cité/GECEP 1988

ISBN 2-258-02172-3

CHAPITRE PREMIER

Richard Blade reposa sur la table basse la revue de science-fiction qu'il était en train de lire et étira son mètre quatre-vingt-cinq tout en muscles.

Cela faisait plus d'un mois qu'il était rentré de sa précédente mission dans les dimensions X et il devait bien s'avouer que la vie routinière de Londres commençait de lui peser.

Du reste, c'était chaque fois pareil : au retour de l'un de ces mondes parallèles incroyables où l'envoyaient périodiquement les ordinateurs du génial Lord Leighton, Blade n'aspirait qu'à un repos mérité. Mais sitôt que ce repos dépassait quelques semaines, son côté « baroudeur » reprenait le dessus et il ne rêvait plus que d'explorations nouvelles.

Blade passa la main dans ses cheveux bruns coupés court et se leva pour aller se chercher une Guinness dans la cuisine.

C'est à ce moment précis que le téléphone sonna.

— Richard ? Je ne vous dérange pas, au moins ?

Blade reconnut instantanément la voix calme et distinguée de J, le vieux chef anonyme du MI 6, les services secrets britanniques. Il ne put s'empêcher d'éprouver un petit frisson d'excitation : si le vieux maître-espion prenait la peine de l'appeler chez lui un vendredi soir, ce n'était sûrement pas pour s'enquérir de sa santé !

Comme pour lui donner raison, J reprit de sa voix noble de gentleman-farmer :

— Il serait bon que vous passiez nous voir où vous savez. Ah, ne traînez pas trop en route : vous connaissez la patience de notre ami...

Blade raccrocha en soupirant : parler de patience à propos de Lord Leighton revenait à caractériser un tigre mangeur d'hommes par sa tendresse...

Sans perdre un instant, oubliant la Guinness qui l'attendait au frigo, il enfila son blouson de cuir et sauta dans sa Rover.

Arriver rapidement se révéla plus facile à dire qu'à faire : en cette fin de semaine, les Londoniens se ruaient vers les campagnes environnantes, provoquant des embouteillages monstres.

Tandis qu'il bataillait pour traiter de rallier le centre de Londres,

Blade se mit à rêver. Une fois de plus, les ordinateurs conçus par le cerveau génial de Lord Leighton allaient l'expédier dans un monde inconnu, dans l'une de ces dimensions X auxquelles le vieux lord avait voué pratiquement toute sa vie. Malheureusement, les voyages dans les univers parallèles n'étaient pas encore tout à fait au point. D'abord parce que lui, Richard Blade, était, pour une raison inconnue, le seul homme capable de les supporter sans dommage : tous ceux qui avaient tenté l'expérience avant lui n'étaient jamais revenus, ou alors complètement fous.

Et puis, il y avait cette incapacité des ordinateurs à déterminer précisément le but du voyage et l'instant du retour. Bref, ce n'était pas encore pour demain que Lord Leighton pourrait réaliser son grand rêve : offrir sur un plateau à Sa Très Gracieuse Majesté un empire mille fois plus vaste que l'ancien empire colonial britannique.

Enfin, Blade parvint en vue de la célèbre Tour de Londres. Par miracle, il trouva une place de stationnement à quelques mètres, le long des murs sinistres.

D'un pas alerte, il se dirigea vers la discrète entrée gardée par les hommes de la Spécial Branch du MI 6. Une fois de plus, il dut affronter les divers contrôles d'identité hyper-sophistiqués avant d'être autorisé à pénétrer dans l'ascenseur qui le conduisit, soixante mètres sous terre, dans l'antre de Lord Leighton.

Blade ne put s'empêcher de ressentir une certaine émotion en redécouvrant l'immense laboratoire informatique tapissé d'ordinateurs bourdonnant d'activité.

Dès que les lourdes portes de bronze se refermèrent sur lui, Blade vit s'avancer J, le sourire aux lèvres.

— Content de vous voir, dit-il d'une voix douce. Venez, ne faisons pas attendre plus longtemps ce cher Lord Leighton !

Les deux hommes se dirigèrent vers la pièce où officiait le vieux savant. Lorsqu'ils entrèrent, celui-ci leur tournait le dos. Assis dans son éternel fauteuil roulant, le corps déformé par la polio. Lord Leighton s'affairait sur une immense console couverte de cadrans, de curseurs, de boutons, de voyants clignotant multicolores.

Ce n'est que quand les deux hommes ne furent plus qu'à quelques mètres de lui qu'il fit pivoter son fauteuil. Sans même dire bonjour, il lança un regard furieux en direction de Blade.

— Ah, tout de même ! Mais qu'est-ce que vous avez bien pu fabriquer durant tout ce temps ?

Blade s'abstint de répondre qu'il est plus facile de traverser la salle des ordinateurs en fauteuil roulant que Londres au volant d'une voiture. Il se dirigea tout de suite vers le réduit du fond, pour se

préparer. Au passage, il lança un regard vers ce qui ressemblait en tous points à une chaise électrique :

— Je vois que la cabine habituelle n'est toujours pas réparée, fit-il d'un ton insouciant. Je vais une fois de plus devoir m'asseoir sur ce trône préhistorique !

Juste ce qu'il ne fallait pas dire. Le vieux, savant tapa rageusement du poing sur le bras de son fauteuil, ce qui fit accomplir à celui-ci un quart de tour vers la droite :

— Si vous n'êtes pas content, grinça-t-il, allez vous plaindre au Premier ministre ! C'est lui qui refuse d'augmenter la somme misérable qu'il m'alloue tous les ans pour le projet DX !

Blade réprima un sourire : la somme « misérable » était en fait colossale, mais comme tous les génies, Lord Leighton n'avait aucun sens de l'argent et ne vivait que pour ses recherches.

Un instant plus tard, Blade ressortit vêtu d'un unique pagne et enduit des pieds à la tête d'une pommade brune. Celle-ci était destinée à le protéger de la brûlure des électrodes. Son gros inconvénient était qu'elle sentait aussi bon qu'un congrès de putois. Heureusement qu'elle disparaissait totalement durant le voyage. Tout comme le pagne d'ailleurs, qui n'était là que pour ménager la pudeur de J et de Lord Leighton.

Sans plus attendre, Blade alla prendre place sur le siège. Aussitôt, Lord Leighton vint fixer les électrodes qui reliaient son corps à l'ordinateur principal. Blade se sangla et regarda se refermer sur lui le cagibi de verre. Lord Leighton roula son fauteuil jusqu'à la console et jeta un dernier regard à Blade.

Puis il posa sa main parcheminée sur la manette du circuit principal et l'abaissa d'un coup.

Blade aperçut vaguement le geste d'adieu que lui faisait J de la main. Puis tout se brouilla devant ses yeux, le labo parut basculer autour de lui.

Une seconde plus tard, Richard Blade plongeait dans le néant.

CHAPITRE II

Blade éprouva tout d'abord comme une sorte de libération en se sentant chuter dans l'immense vide interdimensionnel. Mais cette impression ne dura pas. Au bout de quelques secondes, une douleur intolérable s'empara de lui. Une douleur comparable à aucune autre : c'était comme si des tenailles chauffées au rouge s'acharnaient sur toutes les particules, éparpillées dans le vide, qui avaient composé son corps et qui restaient reliées entre elles par des liens invisibles mais solides autour desquels s'enroulait son esprit.

En plus de la douleur insoutenable, Blade avait la sensation que son corps désagrégé était aspiré par un tourbillon aux dimensions mêmes de l'univers. Enfin, au bout d'un temps qu'il était totalement incapable d'évaluer, il comprit que le monde où il devait échouer n'était plus très loin car les particules de son corps commencèrent à se précipiter les unes vers les autres, à une vitesse vertigineuse.

Blade, à son grand soulagement, sentit la douleur refluer presque aussi vite, jusqu'à n'être plus qu'une vague sensation désagréable.

Enfin, il y eut un éclair d'une intensité lumineuse sans égale et Blade réapparut au monde.

Par malchance, sa rematérialisation s'effectua à près de quinze mètres du sol, au beau milieu d'une sorte de baobab gigantesque. Malgré son parfait entraînement commando, Blade, encore étourdi par son voyage, fut incapable de retrouver son équilibre et se mit à dégringoler de branche en branche sans parvenir à se retenir.

Malgré les chocs multiples, il eut l'impression d'être cerné par une vie intense et bruisante. Enfin, à sept ou huit mètres du sol, il buta sur la branche la plus basse et tomba comme une masse jusqu'à terre.

Instinctivement, il protégea sa tête dans ses bras, mais la violence du choc lui fit perdre conscience.

*

* *

Lorsqu'il rouvrit les yeux, Blade avait le visage plongé dans un épais matelas de feuilles mortes. Il se dressa sur ses bras pour se relever et s'enfonça jusqu'aux coudes dans ce tissu spongieux.

« C'est sans doute à ce tapis moelleux que je dois de ne pas m'être

rompu les os en tombant », songea-t-il.

C'était un autre des inconvénients des ordinateurs de la Tour de Londres : on ne savait jamais sur quoi on allait atterrir...

Blade eut du mal à se relever, empêtré qu'il était dans l'épaisse couche de feuilles. Il se trouvait au centre d'une forêt touffue où les arbres gigantesques étaient tellement serrés les uns contre les autres que la voûte céleste était totalement invisible.

En levant les yeux et en jetant un regard circulaire, Blade resta cloué par la stupeur. Ces fourmillements, ces frottements qu'il avait perçus en tombant de l'arbre n'étaient pas dus à une quelconque présence animale. Ils étaient produits par l'environnement lui-même.

La forêt où il était tombé, cette forêt vivait !

Alors que pas le moindre souffle de vent ne faisait trembler l'air étouffant de chaleur, les arbres étaient sans cesse en mouvement, comme s'ils frissonnaient. Et le plus étrange c'est qu'ils ne cessaient de changer de couleur, passant du vert tendre au vert sombre, puis au jaune et au roux, avant de reprendre leur teinte vert tendre. Et soudain, Blade comprit, en observant à quelques mètres, sur sa gauche, un arbre de taille plus réduite dont les branches basses descendaient juste au-dessus de sa tête.

En moins de trois minutes, Blade vit les bourgeons se former à une rapidité sidérante, puis les feuilles se déplier, jaunir, se racornir, puis tomber sur le sol, pour être immédiatement remplacées par de nouveaux bourgeons !

« Incroyable ! songea-t-il en observant le phénomène. On dirait que dans ce monde les saisons sont drôlement pressées de se succéder les unes aux autres. Voilà en tout cas ce qui explique le matelas de feuilles mortes qui m'a sauvé la mise. » Pour fascinant que fût ce phénomène de vie en accéléré, Blade ne s'attarda pas à le contempler. Il devait au plus vite sortir de cette étrange forêt s'il vendait rencontrer les habitants de la dimension X dans laquelle il venait de faire son apparition.

À condition qu'il y en eût. C'était à chaque voyage l'une de ses appréhensions : tomber dans un monde totalement désert où il lui faudrait s'ennuyer à mourir avant que les ordinateurs ne viennent le repêcher.

En regardant tout autour de lui, Blade eut l'impression de distinguer une vague lueur, très loin devant.

Sans doute une clairière. Ou peut-être la lisière de cette forêt.

Il se mit en route d'un pas rendu malaisé par le tapis de feuilles qui le ralentissait considérablement. Et puis, sans être pudique, il ne lui plaisait guère de se promener nu, et surtout sans arme, dans un

monde inconnu qui pouvait fort bien se révéler hostile.

Au bout d'une centaine de mètres, il ramassa une branche de deux mètres de long qu'il entreprit d'aiguiser avec une pierre aux arêtes tranchantes. Il put ainsi se fabriquer une lance grossière. Contre un éventuel ennemi bien armé, cela ne pèserait pas lourd, mais pour l'instant c'était mieux que rien.

Blade reprit sa marche difficile vers la lueur verdâtre, très loin devant lui. Soudain, il perçut au-dessus de sa tête une sorte de glissement humide qui ne ressemblait pas au bruit produit par les feuilles en perpétuelle évolution.

Son instinct de chasseur joua à plein. Sans même prendre le temps de réfléchir, il fit un bond en arrière. Bien lui en prit : à l'endroit où il se trouvait un dixième de seconde plus tôt, une créature monstrueuse venait de s'abattre lourdement.

Blade resta une seconde immobile, tétanisé par un sentiment d'horreur. En face de lui se tenait un véritable cauchemar, à mi-chemin entre la pieuvre et le crabe. De la pieuvre le monstre possédait les tentacules énormes, d'au moins quatre mètres de long, terminés par des espèces de pattes palmées prolongées de griffes acérées. De la base à l'extrémité, chaque tentacule était enduit d'un épais liquide noirâtre et gluant qui lui permettait de glisser sans bruit dans les arbres.

Du crabe, la bête avait la carapace dure qui recouvrait tout son corps et sa tête. Seuls étaient à découvert deux yeux rouges et globuleux qui fixaient Blade avec intensité, et une bouche énorme munie de deux rangées de dents aussi tranchantes que des poignards.

Blade réagit très vite. Comprenant que sa lance de fortune ne serait qu'une arme dérisoire contre un tel monstre, il fit un bond en arrière et se retourna en un éclair pour fuir la bête. Il y fut sans doute parvenu sur une terre ferme où ses qualités d'athlète auraient pu donner leur plein rendement.

Mais sur ce sol spongieux et glissant, la fuite était plus que malaisée.

Blade avait à peine fait trois pas quand son pied s'enfonça dans un trou d'une trentaine de centimètres de profondeur, entièrement dissimulé par l'amas de feuilles mortes. En réprimant un juron, il s'affala de tout son long, emporté par son élan.

Rapide comme l'éclair, haletant, il se remit instantanément sur ses jambes, mais le monstre avait su profiter de ces précieuses secondes perdues.

Alors qu'il tentait de reprendre sa course, Blade se sentit brusquement soulevé de terre par le plus gros des tentacules de la

bête. L'immonde membre de chair gluant s'enroula autour de sa poitrine en serrant et Blade se retrouva à deux mètres de l'effrayante bouche qui s'ouvrit encore plus grande.

Le monstre resserra encore son étreinte et Blade se dit qu'il allait mourir étouffé avant d'être broyé par les féroces mandibules. Un voile rouge passa devant ses yeux. Le tentacule le rapprochait dangereusement de la bouche dégoulinante de bave.

Au bord de l'asphyxie, Blade eut un ultime réflexe. Élevant au-dessus de sa tête la lance qu'il n'avait pas lâchée dans la lutte, il l'abattit de toutes les forces qui lui restaient sur l'un des deux gros yeux rouges qui continuaient de le fixer.

Le bâton à la pointe taillée s'enfonça de presque un mètre avec un bruit de succion écoeurant. Sous la pression l'œil explosa littéralement et Blade se trouva inondé d'une matière épaisse et verdâtre : il venait de faire éclater la cervelle du monstre.

Aussitôt, sous l'effroyable douleur, la bête poussa un couinement strident et relâcha son étreinte. Après avoir empli d'air ses poumons, Blade, prenant appui des deux mains sur le tentacule, projeta son corps vers l'arrière. Grâce à un périlleux rétablissement, il atterrit sur ses pieds, sa lance à la main, prêt à porter l'estocade.

Il n'en eut pas besoin : après avoir tangué dangereusement durant quelques secondes, le monstre finit par s'effondrer sur le côté. Ses tentacules s'agitèrent encore un peu en des mouvements convulsifs, puis s'immobilisèrent. Le monstre était mort.

Encore essoufflé, le cœur battant, couvert du liquide gluant sécrété par les tentacules, Blade s'adossa à l'arbre le plus proche. Il l'avait échappé belle.

Posant sa lance à côté de lui, il entreprit de nettoyer son corps avec des paquets de feuilles séchées.

« Espérons que ces sécrétions ne sont pas vénéneuses », songea-t-il soudain, rempli de dégoût.

En l'absence de toute certitude à ce sujet, il décida de s'en remettre à la chance.

Au moment où il se baissait pour ramasser sa lance improvisée, ses oreilles furent frappées par un hurlement de terreur, qui venait de ce que Blade pensait être une clairière.

Aussitôt, il se mit à courir le plus vite qu'il le pouvait dans cette direction, se demandant s'il n'arrivait pas trop tard.

Il en était presque sûr : ce qu'il venait d'entendre, c'était un hurlement de femme.

CHAPITRE III

Une fois de plus, Blade manqua de trébucher sur les feuilles glissantes qui jonchaient le sol. Malgré tout, il s'habitua vite à ce terrain mouvant et parvenait à courir de plus en plus rapidement.

À présent, il distinguait nettement la fin de la forêt, à une centaine de mètres devant lui. Soudain, il tressaillit : les hurlements venaient de reprendre avec une force accrue et ils n'avaient plus grand-chose d'humain, tant était forte la terreur qui semblait les provoquer.

Enfin, Blade déboucha à l'air libre, sous un ciel d'un bleu vaguement gris. Il resta muet de saisissement devant le spectacle effroyable qui s'offrait à lui. À quelques pas d'une petite rivière qui serpentait à travers le pré d'un vert très pâle, trois corps d'hommes étaient étendus. Ils étaient sûrement assez jeunes, mais il était difficile d'en juger. Car les trois corps étaient littéralement déchiquetés, broyés comme s'ils étaient passés dans un gigantesque hachoir mécanique. L'un avait le visage complètement éclaté, à tel point qu'il était impossible, dans cette bouillie sanglante, de distinguer ce qui avait pu être un nez, une bouche ou des yeux.

Mais ce n'était pas le plus terrible. En tournant la tête vers la droite, là d'où venait les cris de terreur, Blade reçut le choc d'une scène abominable. Adossée à un gros rocher qui surplombait la rivière, se trouvait une jeune fille blonde. L'épouvante déformait ses traits, mais Blade eut le temps de se dire qu'elle devait être jolie. Sa longue tunique mauve était presque totalement déchiquetée et laissait apparaître un corps aux formes pleines et aux courbes épanouies.

Juste devant elle, se tenait une gigantesque créature d'apparence humaine qui devait approcher les trois mètres de hauteur. Son corps était entièrement recouvert de longs poils roux, un peu comme ceux d'un orang-outang terrestre et la tête énorme semblait posée directement sur les épaules massives.

Sans se presser, le monstre approcha ses deux énormes mains aux ongles acérés du corps de la jeune fille qui se mit à hurler de plus belle.

Blade n'hésita pas une seconde. Jetant un coup d'œil rapide aux trois cadavres, il vit ce qu'il cherchait. Près de l'un des corps se trouvait une épée à la lame large et recourbée, un peu comme un cimeterre, dont l'un des tranchants était muni de grosses dents.

Blade l'empoigna d'une main ferme et fonça sur le monstre en poussant un cri pour détourner son attention de la jeune fille.

En entendant cette voix nouvelle, la créature se retourna. La stupeur fit marquer à Blade un net ralentissement. La face du monstre respirait la bestialité cruelle avec ses deux mâchoires énormes et le poil roux qui l'envahissait. Mais surtout, la créature n'avait qu'un œil, très gros et vitreux, planté juste au milieu du front. C'était un cyclope !

Entre les cuisses velues du monstre surgissait un sexe dur et violacé dont les dimensions auraient donné des complexes à un âne.

Blade frémit d'horreur en songeant au traitement que, selon toute vraisemblance, le cyclope s'apprêtait à faire subir à la jeune fille coincée contre le rocher.

Blade fit encore deux pas en avant. Il n'était plus qu'à quelques mètres du monstre. Il se dit qu'il devait être d'une force herculéenne et qu'il était inutile de tenter de le contrer sur ce terrain. En revanche, il semblait complètement dénué d'intelligence et l'entraînement commando de Blade pouvait lui être d'un précieux secours.

Soudain, revenu de sa surprise première, le cyclope poussa un rugissement guttural et fonça sur lui, les bras levés au-dessus de sa tête. En un éclair Blade vit le parti qu'il pouvait tirer de cette position de combat.

Se forçant au calme, il resta immobile, laissant le cyclope fondre sur lui. Alors qu'il n'était plus qu'à deux mètres, Blade fit un bond sur la gauche. Emporté par son élan, le cyclope n'eut pas le temps de s'arrêter et continua sur sa lancée en poussant un rugissement de dépit.

Au moment précis où il passait à sa hauteur, Blade leva son épée et, d'un geste sûr, l'abattit de toutes ses forces sur le sexe toujours en érection. Sectionné net le membre tomba dans l'herbe. Aussitôt, un véritable geyser de sang presque noir jaillit du ventre mutilé.

En poussant un hurlement de souffrance, le cyclope se retourna pour fondre de nouveau sur sa proie. Il fit deux pas en avant, mais la douleur était trop forte. Portant ses deux mains à son bas-ventre dont le sang continuait de jaillir à gros bouillons, il chancela, puis tomba à genoux.

C'était juste ce que Blade attendait. D'un bond, il fut sur son adversaire. Faisant tourner son épée au-dessus de lui, il l'abattit de toutes ses forces sur le cou du cyclope. La lame dentée mordit sans effort dans la chair, à la base de l'épaule et pénétra de vingt bons centimètres dans la gorge, sectionnant la carotide au passage.

Le cyclope poussa un nouveau hurlement qui se termina en un

infâme gargouillis. Il eut encore la force de porter les mains à son cou pour tenter de retenir le sang qui s'échappait de lui, enfin il s'effondra lourdement sur le flanc. Mort.

Blade laissa tomber son épée et s'essuya le front d'un revers de l'avant-bras. Il s'efforça de contempler le cyclope de plus près, l'œil unique était resté ouvert dans la mort et semblait le contempler depuis les enfers.

Prudent, Blade inspecta rapidement les alentours pour s'assurer que d'autres représentants de la même espèce ne rôdaient pas dans les parages.

C'est alors qu'il s'aperçut que la jeune fille blonde avait disparu du rocher où elle était appuyée. Il ne lui fallut qu'une seconde pour la repérer : profitant du combat entre l'homme et le monstre, elle avait traversé la rivière à la nage et elle s'enfuyait à toutes jambes vers l'horizon.

Blade eut un instant la tentation de la rattraper, mais il y renonça très vite. Elle avait beaucoup d'avance et il ne tenait pas à la terroriser davantage.

Il se dirigea vers les trois corps déchiquetés, au bord de la rivière. Surmontant sa répugnance, il choisit celui qui paraissait le plus grand et le plus musclé et entreprit de récupérer sa cuirasse, faite de plaques de métal jointes par d'épaisses lanières de cuir, et ses braies taillées dans un tissu brun, assez rêche, semblable à de la toile de jute. Par chance le mort faisait sensiblement la même taille que lui et il put également chausser ses bottes, découpées dans un cuir très souple mais qui paraissait pourtant extrêmement résistant.

Blade passa une épée à chacun de ses côtés et dissimula un poignard à la lame très effilée dans chacune de ses bottes.

Ainsi paré, il se sentit déjà beaucoup mieux à même d'affronter les dangers de ce monde inconnu.

« Le mieux à faire songea-t-il en embrassant l'horizon du regard, est de suivre la rivière. Elle finira bien par me conduire à un lieu habité. »

Au moment où il se mettait en marche, Blade ne put s'empêcher de se dire que s'il tombait par mégarde sur une armée de cyclopes, cette mission pourrait bien devenir sa dernière et cette dimension X son tombeau.

CHAPITRE IV

Blade marchait depuis plus de deux heures le long de la rivière. Après son combat avec le cyclope il n'avait rencontré aucune présence vivante, ni humaine, ni animale.

À perte de vue ce n'était qu'un immense pré de cette couleur vert très pâle, presque translucide. De loin en loin, une sorte de petite colline rompait la monotonie du paysage, fait de gros rochers amoncelés les uns sur les autres. La chaleur était toujours aussi étouffante et aucun courant d'air ne venait soulager l'impression d'immobilisme éternel de l'atmosphère.

Il semblait à Blade que très loin vers l'horizon se dressait une haute chaîne de montagnes. Mais, à cause de la distance, sa vision n'était pas très claire et il n'en était pas sûr.

Soudain, après un coude de la rivière, dans un léger renforcement de terrain un minuscule village apparut à ses yeux.

Blade en ressentit une sorte de soulagement. Après avoir marché aussi longtemps, il finissait par se demander si la fugitive jeune fille blonde n'était pas l'unique représentante de la race humaine dans cette dimension !

D'un pas décidé, il s'approcha du village. Par réflexe de prudence, il posa sa main sur la poignée de son épée. Visiblement, le village ne respirait pas l'opulence. Une vingtaine de maisons aux murs de torchis se pressaient les unes contre les autres, uniquement séparées par d'étroites ruelles de terre battue.

Dès qu'il fut en vue des premières habitations, Blade fut entouré par une nuée de gosses braillant et gesticulant. Ils étaient sales et vêtus de haillons, mais la joie de vivre, une joie de vivre exubérante, se lisait dans leurs yeux. Des yeux immenses et d'un noir si profond qu'ils semblaient leur dévorer le visage entier.

Blade était intrigué. Il avait dû affronter le terrible cyclope à deux heures de marche de là, or le village était ouvert à tous : pas la moindre palissade de protection, rien.

Riant et piaillant de plus belle, les enfants l'escortèrent jusqu'au centre du village, une minuscule place, à peine agrémentée de trois maigres arbres racornis.

Aussitôt, plusieurs hommes et femmes sortirent de leurs

misérables demeures, dépourvues de portes et de fenêtres, et rappelèrent les enfants vers eux à grand renfort de gestes.

Trois ou quatre adultes s'approchèrent de lui, mais s'arrêtèrent à une distance respectueuse. Ils étaient plutôt de petite taille et leur visage était buriné par le soleil. Tous sans exception étaient vêtus d'une tunique informe, sans couleur précise, retenue à la taille par une ceinture de cuir.

Enfin, après de longues minutes d'observation, l'une des femmes s'approcha à quelques mètres de Blade. Elle ne devait guère avoir plus d'une vingtaine d'années. Ses longs cheveux bruns cascadaient sur ses épaules, entourant un visage triangulaire mangé par deux yeux noirs légèrement en amande. La pauvreté de sa tunique ne suffisait pas à masquer l'opulence de sa poitrine et la finesse de ses hanches.

Blade lui sourit pour l'encourager à parler. Elle parut hésiter encore, puis se décida :

— Que cherches-tu étranger ? Qui es-tu ? la voix était chaude, un peu grave et teintée d'une nuance d'appréhension. Une fois de plus, Blade bénit cette particularité que lui conféraient les ordinateurs de la Tour de Londres, de pouvoir comprendre et parler instantanément tous les langages des dimensions où il était « parachuté ».

Il regarda la fille droit dans les yeux et accentua son sourire :

— Y a-t-il un chef dans votre village ? Un responsable ? J'aimerais pouvoir lui parler...

Sans répondre, la jeune fille lui tourna le dos et pénétra dans la moins pauvre des masures qui bordaient la place. Elle en ressortit presque aussitôt, accompagnée par un vieillard à la démarche hésitante, mais au visage empreint d'une véritable noblesse. L'homme s'avança jusqu'à Blade et s'inclina cérémonieusement à trois reprises devant lui. À tout hasard, Blade lui rendit son salut. Aussitôt, le vieillard prit la parole :

— Qui que tu sois, étranger, sois le bienvenu. Le village de Ramah est heureux de t'accueillir. Tu as demandé à voir le chef, me voici. Mon nom est Takir l'Ancien... et voici ma nièce, Miroa, ajoutait-il en désignant la jeune fille brune qui avait été le chercher.

Blade comprit tout de suite qu'il était tombé chez de pauvres paysans durs à la tâche et qu'il n'avait rien à craindre.

— Mon nom est Richard Blade, dit-il. Je suis arrivé jusqu'ici en suivant la rivière.

Takir le regarda d'un air étonné :

— Mais d'où viens-tu donc, Seigneur Blade ?

Blade soupira : c'était l'éternelle question piège qui se reposait

systématiquement dans chacun des mondes parallèles où il mettait le pied. Il échafauda un mensonge rapidement en espérant être crédible :

— Je viens d'une contrée fort lointaine, de l'autre côté de la forêt.

Un murmure de surprise parcourut la foule qui, petit à petit, s'était massée autour d'eux. Takir l'Ancien se fit l'interprète de cette surprise :

— Comment, Seigneur Blade, tu veux dire que tu as traversé seul et à pied toute la Forêt Vivante ? Sans être dévoré par les monstres qui la peuplent ?

Black sourit et répondit le plus négligemment possible :

— Disons que j'ai eu de la chance, voilà tout.

Il tourna la tête vers Miroa qui le contemplait avec des yeux brillant d'admiration. Il revînt vers le chef du village :

— En fait, c'est en sortant de la forêt que j'ai bien failli laisser la vie. Pour porter secours à une jeune fille blonde, j'ai dû combattre un cyclope, un horrible monstre velu avec un seul œil au milieu du front.

Aussitôt, Blade sentit qu'il venait de se passer quelque chose. À l'instant précis où il parlait de son combat avec le cyclope, un murmure d'épouvante avait parcouru la petite foule. D'un seul mouvement, ils s'étaient tous écartés de lui. Et à présent, un silence de mort régnait sur la place. Lorsque Takir se décida enfin à parler, sa voix était blanche :

— Que dis-tu, Seigneur Blade ? Tu as combattu un monstre qui ne possédait qu'un seul œil ? Un monstre couvert de poils roux et d'une taille gigantesque ?

— C'est exactement ce que j'ai dit, oui. Je l'ai même tué. Heureusement, il n'y en avait pas d'autres, il était seul.

À ces mots, une véritable clameur d'épouvante monta de la petite place. Les hommes tremblaient et les femmes s'étreignaient en pleurant :

— Les Cromériens ! Il a vu un Cromérien ! Les créatures du Dieu-Serpent sont revenues ! Nous sommes perdus, le malheur est sur nous !

Stupéfait, Blade vit les villageois, manifestement terrorisés, courir en tous sens pour aller s'enfermer dans leurs maisons.

En quelques secondes, ils avaient tous disparu. Blade restait planté au milieu de la place, face à Takir et à Miroa qui tremblait comme une feuille.

— Peut-être pourriez-vous m'expliquer ce qui se passe, dit-il d'une voix ferme. Et me dire pourquoi ils sont tous aussi effrayés.

— Ce qui se passe est plus terrible que tout ce que tu peux

imaginer, Seigneur Blade, répondit Takir d'une voix presque imperceptible. Viens, entrons dans ma maison, je vais t'expliquer.

Blade suivit le vieillard et la jeune fille à l'intérieur de la pauvre demeure. La pièce où ils se trouvaient était assez sombre et ne comportait pour seul mobilier qu'une longue table de bois entourée de deux bancs, ainsi qu'un buffet large et bas.

— Miroa, apporte-nous à boire, ordonna Takir en s'asseyant sur l'un des bancs.

Il attendit que Blade fût installé en face de lui et que Miroa eût apporté une cruche en terre remplie d'un vin odorant, pour reprendre la parole :

— Les Cromériens sont le plus terrible fléau de ce monde. Cela faisait plus de trois mille ans qu'on ne les avait pas vus...

Blade ne put s'empêcher de marquer un mouvement de surprise. Il ouvrit la bouche, mais Takir l'arrêta d'un geste :

— Je sais ce que tu penses, Seigneur Blade, mais crois-moi : tout ce que je te dis est vrai. Il y a trois mille ans environ, le Dieu-Serpent a lancé les Cromériens à l'assaut de notre monde. Ce sont ses créatures, tu comprends ?

Blade trempa ses lèvres dans son gobelet de vin. Le breuvage n'était pas très fort, mais son goût était délicieux. Il reporta son attention sur Takir :

— Et que s'est-il passé avec ces... Cromériens ?

— Ils ont répandu la mort et la désolation partout où ils passaient. Personne ne pouvait s'opposer à eux. Ce sont des bêtes féroces. Ils massacraient femmes et enfants sans une ombre de pitié.

Blade jeta un regard furtif en direction de Miroa qui était venue se blottir contre son oncle. Elle croisa le regard de Blade et baissa les yeux en rougissant.

— Mais pourquoi se sont-ils lancés dans cette entreprise de destruction systématique ? reprit-il.

Le vieillard eut un geste fataliste :

— Ce n'était pas eux les vrais responsables, c'était le Dieu-Serpent. C'est lui qui avait juré la perte de la race humaine tout entière. Et il a bien failli y parvenir.

Blade reposa son gobelet vide sur la table :

— Et qu'est-ce qui a pu les empêcher de mener ce projet à son terme ? Comment se fait-il que les cyclopes aient échoué dans leur tentative ?

Les yeux de Takir se mirent à briller d'excitation.

— C'est grâce au Dieu de la Montagne, dit-il d'une voix soudain respectueuse. Depuis toujours, il n'y a que lui qui peut s'opposer au terrible Dieu-Serpent. Le Dieu de la Montagne a décidé de nous venir en aide. Par son pouvoir, il a dirigé tous les cyclopes hors du pays et il les a endormis dans les profondeurs de la Forêt Vivante.

Blade garda le silence un long moment. L'histoire que le vieux chef de village venait de lui raconter ressemblait fort à l'une de ces légendes qui existent dans tous les mondes, dans toutes les civilisations humaines. À priori, il ne leur accordait que peu de foi. Une légende où deux Dieux se défiant par armées de cyclopes interposées le laissait normalement sceptique.

Seulement, quelques heures auparavant, il avait bel et bien combattu l'une de ces créatures de cauchemar, il n'avait pas rêvé ! Bien sûr, la légende avait pu se former à partir d'une base réelle et, après, prendre des proportions démentes dans l'imaginaire des hommes. Peut-être une poignée de cyclopes vivaient-ils depuis toujours dans cette Forêt Vivante où il s'était matérialisé et où nul être humain, apparemment, ne pénétrait jamais.

Mais Blade avait trop voyagé dans des mondes incroyables, il avait vu trop de choses défiant la simple logique terrienne, pour ne pas avoir envie d'éclaircir cette situation pour le moins étrange.

Et puis, de toute façon, d'origine divine ou pas, les cyclopes, s'ils se décidaient à sortir de la Forêt Vivante, pouvaient devenir un danger terrible pour toute la région.

En un instant, la décision de Blade fut prise. Il se tourna vers le vieux chef qui attendait, le regard anxieux :

— Je vais tout faire pour vous aider. Mais pour cela, je dois en savoir plus sur ce pays.

CHAPITRE V

Blade observait Miros tandis qu'elle leur servait le repas que Takir l'avait invité à partager.

— Si tu veux passer la nuit ici, ma maison t'est ouverte, Seigneur Blade, lui avait dit le vieux chef.

Blade s'était empressé d'accepter. D'abord, maintenant que la nuit était totalement tombée, il ne pouvait rien faire d'autre que se reposer de façon à affronter reposé les événements du lendemain.

Et puis, il y avait Miroa. Une fois sa frayeur provoquée par les cyclopes un peu apaisée, elle s'était mise à considérer Blade avec des regards qui en disaient long sur l'intérêt qu'elle trouvait à ce bel étranger brun, bâti en athlète.

Blade prit l'assiette que la jeune fille lui tendait avec un sourire charmeur. Elle contenait une fine tranche de viande grillée et des légumes violacés dont la forme rappelait vaguement celle des carottes.

Takir se pencha vers lui :

— Excuse la médiocrité de ce repas. Seigneur Blade, mais comme tu l'as sans doute constaté, nous sommes très pauvres. Oh, nous ne nous plaignons pas ! Mais c'est ainsi : nous n'avons jamais été riches...

Blade avala un morceau de l'étrange légume violet. Le goût était un peu douceâtre, mais pas désagréable du tout. Il releva la tête vers Takir :

— Comment marche ce pays ? Qui le dirige ?

— Notre village fait partie du royaume de Kurstah qui s'étend principalement au nord et à l'est du fleuve.

Miroa se tourna vers Blade et lui sourit :

— La ville de Kurstah est à l'ouest d'ici. À environ une demi-journée de marche. C'est une très grande ville, très belle.

Takir l'interrompit d'un geste impatient :

— N'écoute pas cette sotte ! Elle ne connaît rien d'autre que ce coin de terre. Ma nièce n'est allée à Kurstah que quelques fois et elle s' imagine avoir vu la plus belle merveille du monde !

Le vieillard redevint sérieux :

— Le royaume est dirigé par le roi Umbral. C'est un très bon roi, mais il commence à se faire vieux et il n'a pas d'héritier mâle...

Blade saisit la cruche en terre et servit un gobelet de vin au vieux chef :

— Qui lui succédera s'il vient à mourir ?

— D'après la loi, l'homme qui épousera Leaya, la fille du roi, deviendra roi à son tour.

Blade fit la grimace :

— Je suppose que les prétendants ne doivent pas lui manquer. Il doit même y avoir de sacrées rivalités à la cour !

Takir poussa un profond soupir :

— Tu vois juste ! D'après ce qu'on dit, le palais résonne sans cesse du chuchotement des intrigues et des tentatives de complot.

— Et le roi Umbral, que dit-il ?

— Oh, lui, il est vieux. Je crois qu'il n'a plus la force de reprendre les choses en main. Je crains qu'il ne cède aux exigences de Khor.

Blade redressa la tête :

— Qui est Khor ?

Ce fut Miroa qui répondit à la place de son oncle :

— C'est le commandant suprême des armées kurstaliennes. C'est un homme ambitieux et cruel. Il ne rêve que d'une chose : monter sur le trône. Mais pour cela, il doit d'abord convaincre Umbral de lui donner sa fille en mariage. Et il est bien près d'y parvenir, à ce qu'on dit.

Blade commençait à se faire une idée précise du royaume de Kurstah : une petite principauté vivant fébrilement repliée sur elle-même. Peuplés par les hommes qui ne semblaient pas être des foudres de guerre, à en juger par les villageois chez qui il se trouvait en ce moment.

Si véritablement les cyclopes devaient se révéler être une menace réelle, Blade doutait fort que les monstres trouvent en face d'eux une armée capable de les tenir en échec.

— Il y a d'autres royaumes que le vôtre ? demanda-t-il, songeant déjà à une éventuelle alliance.

Takir fit un geste vague :

— En dehors de Kurstah, notre monde est très peu peuplé. Il y a bien quelques tribus à moitié sauvages, au-delà des mers... Nous commercions un peu avec eux il y a bien longtemps. Mais même ces échanges ont peu à peu cessé : plus aucun Kurstalien n'avait le courage de partir de chez lui pour s'embarquer...

Blade se trouvait confirmé dans son opinion : les Kurstaliens étaient tout sauf des guerriers.

« Enfin, se dit-il, ils ne sont peut-être pas tous comme ces villageois. Je dois bien pouvoir trouver, à la capitale, des hommes déterminés.

Car depuis un petit moment, l'intuition de Blade lui soufflait que la présence du cyclope qu'il avait tué n'était pas un simple hasard. Son instinct de chasseur lui disait que la quiétude de ce monde risquait d'être troublée très bientôt.

Il se leva de table et vint se planter devant le vieux chef qui l'observait en silence :

— Demain, dès l'aube, je partirai pour Kurstah. Je m'arrangerai pour voir le vieux roi et je le mettrai au courant de la présence possible des cyclopes dans la région.

Takir poussa un profond soupir :

— C'est gentil à toi de vouloir nous aider, mais je doute fort que l'on t'écoute. Les gens instruits de Kurstah ne croient guère à l'existence des Cromériens. Non, vois-tu, je crois que nous devons subir notre destin.

Blade sentit l'énervement le gagner devant une telle résignation. Il s'efforça de se contrôler :

— Mais enfin, j'en ai vu un moi ! Et je l'ai même tué ! Il faudra bien qu'ils m'écoutent.

Le vieux chef le regarda longuement :

— Peut-être, finit-il par dire. Mais je pense que tu n'arriveras pas à convaincre les Kurstaliens.

Takir sembla hésiter un moment. Puis il se rapprocha de Blade et lui souffla à l'oreille :

— Écoute-moi. Quelque part, à quelques lieues au nord d'ici, se trouve de vieux parchemins, enfouis au fond d'une caverne que je suis le seul à connaître...

Blade marqua un léger mouvement de surprise, mais Takir posa doucement sa main sur son bras :

— Ne m'interromps pas ! Ces manuscrits contiennent les formules magiques qui permettent de faire échec au Dieu-Serpent. Tous les chefs de notre village se transmettent ce secret depuis la nuit des temps. C'est le Dieu de la Montagne qui nous la révéla à l'époque de la guerre des cyclopes.

— Mais pourquoi à vous ?

— Parce que Ramah est le village le plus proche de la Forêt Vivante. Et donc le premier exposé en cas de retour des Cromériens. Je vais me rendre à cette caverne, demain, après ton départ. Si personne ne veut t'écouter à Kurstah, reviens me trouver. Peut-être

aurai-je réussi à utiliser le secret des parchemins.

Le vieux chef reprit sa voix normale :

— En attendant, je dois aller prendre du repos. Et toi aussi, Seigneur Blade, tu vas en avoir besoin demain. Bonne nuit. Miroa va te montrer ta chambre.

La jeune fille s'effaça sans un mot pour laisser Blade entrer dans la petite pièce tout en longueur. Elle était meublée en tout et pour tout d'un lit très bas et d'une chaise de paille, adossée au mur.

Blade se retourna vers Miroa en souriant. Comme si elle n'attendait que ce signal, la nièce de Takir vint se blottir contre lui et posa ses lèvres sur les siennes. Ils échangèrent un très long baiser tandis que la jeune fille plaquait son corps contre celui de Blade, comme si elle voulait se fondre en lui. Dans un lent mouvement tournant, elle vint coller son pubis contre le sien. Elle émit un roucoulement ravi lorsqu'elle constata que Blade ne restait pas insensible – loin de là – à ses attouchements. Visiblement, elle avait décidé d'oublier, au moins pour un temps, sa peur des cyclopes !

— Dès le premier instant où je t'ai vu, j'ai eu envie de faire l'amour avec toi, souffla-t-elle à son oreille après qu'ils eurent mis fin à leur baiser.

C'était une invite très directe à laquelle il eût été rustre de se soustraire ! Et Blade ne l'était pas...

D'autant que de sentir le corps pulpeux, la chair élastique et ferme se plaquer contre lui avec ardeur, tout cela commençait de l'émouvoir sérieusement.

Lentement, il remonta la tunique de Miroa jusqu'à ses épaules. D'un geste, la jeune fille la fit passer par-dessus sa tête et apparut entièrement nue. Son orgueilleuse poitrine aux aréoles presque brunes était d'une fermeté étonnante et faisait encore ressortir la finesse de ses hanches.

Sans cesser de fixer Blade dans les yeux, elle se laissa tomber sur le lit, jambes écartelées, totalement impudique.

Après s'être rapidement déshabillé, Blade s'agenouilla auprès d'elle et posa ses lèvres sur le buisson noir de son ventre. Presque aussitôt, Miroa se mit à soupirer de plus en plus fort. D'une main fébrile de désir, elle partit à la recherche du sexe tendu de Blade. Quand elle l'eut saisi entre ses doigts fins, elle poussa un petit soupir de contentement.

Sentant qu'il ne pourrait résister très longtemps à la chaude caresse de Miroa, Blade se releva à demi et vint s'étendre sur le corps offert de la jeune fille qui, à présent, gémissait sans discontinuer.

Ce fut elle-même qui le guida. Dès qu'elle sentit le membre dur trouver le chemin de son ventre, elle releva les jambes en un mouvement fébrile et vint les nouer autour des reins de Blade.

Celui-ci se mit à agacer du bout de la langue les pointes de ses seins, fabuleusement dressées. Presque aussitôt, Miroa réagit, gémissant de plus en plus fort, balbutiant des mots sans suite, auxquels Blade ne comprenait rien.

Sentant le plaisir monter de ses reins tel une houle puissante, Blade fit effort pour se retenir le plus possible, afin de laisser le temps à Miroa de le rejoindre.

Lorsqu'il se déversa en elle, elle poussa un long râle de délivrance heureuse...

Miroa avait posé sa tête sur la poitrine musclée de son partenaire et semblait dormir. Blade, lui, réfléchissait. Il était sûr qu'un danger, un danger terrible, menaçait ces villageois paisibles. Un danger qu'il devait trouver moyen d'écarter.

Alors qu'il sentait le sommeil le gagner, il devina que Miroa redressait la tête. Il posa ses lèvres sur les siennes, mais elle le repoussa tendrement.

— Laisse-moi venir avec toi à Kurstah, demain, souffla-t-elle d'un ton implorant.

Blade ouvrit la bouche pour protester, mais Miroa, comme si elle avait prévu l'objection, ne lui laissa pas le temps de parler :

— Mon oncle me laissera partir ! Et puis, il y a plusieurs semaines que l'un de nous doit aller à la ville pour rapporter les denrées indispensables que l'on ne trouve pas au village. Laisse-moi venir !

Blade prit quelques secondes pour réfléchir. Après tout, Miroa connaissait bien le pays et pouvait lui être fort utile. Et puis, il fallait bien reconnaître qu'elle était loin d'être une compagne désagréable !

— C'est d'accord, lui dit-il en l'embrassant.

Avant de s'endormir, il ne put s'empêcher de ressentir une vague inquiétude : pourvu qu'en l'autorisant à l'accompagner, il n'entraîne pas l'ardente Miroa dans un horrible cauchemar...

CHAPITRE VI

Le soleil, rougeoyant, émergea lentement au-dessus de l'horizon. Il faisait au moins trois fois la taille de celui éclairant la terre.

Au moment où ses premiers rayons obliques apparurent, Blade et Miroa marchait déjà depuis près d'une heure. Ils avaient quitté le village dès les toutes premières lueurs de l'aube, de façon à pouvoir arriver à Kurstah assez tôt dans la journée. Car Blade voulait absolument parler au roi le plus vite possible.

Le vieux Takir lui avait fait des adieux solennels et l'avait remercié au nom de tout son village. Il avait bien essayé de retenir Miroa, mais il avait dû y renoncer très vite : avec toute l'ingéniosité d'une femme amoureuse, la jeune fille avait trouvé les arguments qu'il fallait. À bout de ressource, le vieux chef s'était laissé convaincre.

Le voyage se passa sans inconvénient ni surprise. Chemin faisant, Blade put constater que Takir avait dit vrai : ce monde semblait très peu peuplé. Une fois seulement, ils aperçurent un groupe d'hommes, six ou sept pas plus, qui passaient à quelques centaines de mètres d'eux. Mais ils ne cherchèrent pas à entrer en contact. Visiblement, il s'agissait encore de paysans, semblables à ceux de Ramah.

— Ce doit être des habitants de Vurth, le renseigna Miroa. C'est un village à peu près de la taille du nôtre, situé juste de l'autre côté de la rivière.

Après trois heures de marche, ils abandonnèrent brusquement le cours d'eau pour s'enfoncer à l'intérieur des terres, vers l'est. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, le paysage devenait un peu plus vallonné et de maigres arbres, ressemblant vaguement à des bouleaux, firent leur apparition çà et là, rompant la monotonie des immenses prés verts.

Le soleil venait de dépasser son zénith lorsque, parvenus au sommet d'une petite colline couverte d'herbe rase, Blade et Miroa découvrirent Kurstah.

De même que le village de Ramah, la capitale du royaume était ouverte à tous les vents, dépourvue de la plus élémentaire protection. Cette observation renforça Blade dans son opinion à propos des Kurstaliens : depuis plusieurs millénaires ils vivaient en paix et leur méfiance s'était émoussée au point que nul ne songeait plus à un

danger possible.

Blade resta un moment immobile en haut de la colline pour bien se pénétrer de la vue d'ensemble de la ville. À première vue, elle ne devait guère contenir plus de trente à quarante mille habitants. Elle était faite en majorité de maisons qui paraissaient assez basses. Rien de toute façon qui dégagât une impression de richesse et d'opulence.

Seuls deux bâtiments se détachaient des autres par leur taille, à peu près au centre de la ville.

— C'est le palais du roi, le renseigna Miroa qui avait suivi son regard. Et l'autre, c'est la forteresse.

Ils descendirent rapidement la colline et arrivèrent aux premières maisons. Tout de suite, Blade eut l'impression de pénétrer dans une ville du Moyen Âge. Les habitations étaient serrées les unes contre les autres, uniquement séparées par des ruelles étroites tortueuses et sombres.

Dans ces ruelles, l'agitation et le vacarme étaient indescriptibles. Hommes et femmes, tous aussi pauvrement vêtus, se croisaient, se bouscullaient, s'interpellaient avec une insouciance et une façon qui auraient pu les faire ressembler à des Italiens du Sud.

Seul détail insolite : les animaux domestiques encombraient les rues et semblaient jouir d'une totale liberté. Ils avaient, pour la plupart, l'apparence de petits porcs, à l'exception de leur groin qui, au lieu d'être aplati, se terminait par une longue trompe mobile avec laquelle ils fouillaient dans les détritiques qui jonchaient le sol sans que personne n'en paraisse incommodé. Les ruelles déjà étroites étaient encore rétrécies par les multiples échoppes installées en plein air, où les marchands, de robustes femmes pour la plupart, héraient le chaland d'une voix gaillarde.

Après le calme de la campagne, Blade était un peu étourdi par cette agitation frénétique. Une bonne chose toutefois : personne ne semblait faire attention à lui et il se fondait parfaitement dans cette masse grouillante. Ce qui était toujours un avantage appréciable.

Miroa le guidait dans le dédale des rues sombres sans paraître hésiter et Blade se félicita de l'avoir autorisée à l'accompagner. Depuis l'entrée de la ville, ils avaient croisé une dizaine de petites patrouilles, de cinq ou six soldats chacune. Tantôt elles étaient vêtues de tuniques bleu sombre recouvertes au niveau de la poitrine par une lourde plaque d'acier, et portaient un casque qui tombait très bas sur le front. Les autres, au contraire, portaient une tunique plus longue mais de couleur pâle et allaient nu-tête. Blade demanda à Miroa l'explication de cette différence :

— Ceux qui ont le casque sont les militaires, répondit-elle. Ils sont

sous les ordres de Khor, dont mon oncle t'a parlé hier. Ils ne sont pas très aimés par les gens, car ils sont brutaux et vulgaires, pour la plupart. Les autres, ce sont les membres de la garde personnelle du roi. Ils sont installés dans une aile du palais, tandis que les soldats ont leur quartier général dans la forteresse militaire, un peu à l'écart.

Enfin, Blade et Miroa débouchèrent dans une rue beaucoup plus large que toutes celles qu'ils venaient de traverser. Visiblement, un effort était fait pour la conserver à peu près propre : pas d'animaux domestiques dans le caniveau central et même les échoppes adossées aux murs des maisons semblaient presque guillerettes.

Blade comprit très vite la raison de ce coin ainsi que la présence de plus en plus nombreuse de gardes royaux : après un coude que faisait la rue sur la droite, ils se trouvèrent face au palais du roi Umbral.

C'était une construction assez massive, de forme rectangulaire, construite en pierre très claire, presque blanche. À chacun des deux coins, de part et d'autre de l'entrée principale, avaient été érigées deux tours rondes uniquement trouées de quelques rares et étroites meurtrières. La façade principale, elle, était totalement dépourvue d'ouverture, à l'exception de la lourde porte de bois sombre à deux battants qui permettait d'accéder à l'intérieur.

Sans hésiter, Blade s'avança pour aller demander aux gardes en faction devant l'entrée s'il pouvait accéder au roi. Il n'eut pas le temps d'y arriver. Alors qu'il était encore à une dizaine de mètres de la porte, il se retrouva entouré par un groupe de soldats, qui venaient de déboucher de l'une des ruelles adjacentes. Blade s'immobilisa.

Celui qui paraissait être le chef de la patrouille fit un pas vers lui. Il était plutôt petit. Son visage respirait la brutalité et la bêtise. Il détailla Blade de la tête aux pieds avant de prendre la parole.

— Qu'est-ce qui te fais rôder dans les parages, étranger ? Tu as perdu ta route peut-être ?

Sa voix était grasse et il puait l'alcool à trois mètres. Blade sentit naître une violente antipathie pour le personnage. Mais ce n'était pas le moment d'envenimer les choses. Il s'exhorta au calme avant de répondre :

— Je suis étranger, en effet, dit-il d'une voix posée. Je suis venu ici pour demander une audience à votre roi. Il faut que je lui parle rapidement.

Il eut à peine le temps de finir sa phrase que le chef de la patrouille éclata d'un rire gras, imité servilement par ses hommes qu'il semblait terroriser :

— Une audience au roi, voyez-vous ça ! Vous avez entendu, les

gars ? Ce cloporte a des choses importantes à dire au roi !

Il rapprocha son visage de Blade et un mauvais rictus se dessina sur ses lèvres :

— Pour qui est-ce que tu te prends, minable ? Tu t'imagines peut-être que notre roi a du temps à perdre avec des minus dans ton genre ? Allez, fous-moi le camp !

Et, pour donner plus de poids à ses paroles, il décocha une violente bourrade dans la poitrine de Blade.

C'était juste ce qu'il ne fallait pas faire : instantanément, ce dernier perdit tout son calme. Il détestait être traité de cette façon grossière. Surtout par ce genre d'individu.

Avec une rapidité foudroyante, Blade lança son poing en avant. Sous la violence du choc, le nez du soldat explosa littéralement avec un bruit sec de cartilage qui se brise. Sans avoir le temps de réagir, il se retrouva allongé dans la poussière les bras en croix.

Là, Blade sentit que les choses allaient mal tourner...

— Recule-toi ! cria-t-il à Miroa qui observait la scène, terrorisée et muette.

Avec un bel ensemble, les six soldats dégainèrent leur épée, tandis que leur chef se relevait, le visage déformé par la rage et la douleur.

— Tu vas me payer ça au prix fort ! gronda-t-il.

Puis il se tourna vers ses hommes prêts à bondir :

— Tuez-le, leur lança-t-il. Pas de pitié !

Blade avait déjà son épée dans la main droite et un poignard dans la gauche. Surentraîné, rompu à toutes les techniques de combat, les six hommes qui s'avançaient vers lui ne lui faisaient guère peur. Seulement, s'il voulait conserver une chance de se faire entendre du roi, il valait mieux éviter de trucider son armée !

Deux soldats se ruèrent sur lui en même temps. D'un rapide mouvement tournant, Blade parvint à esquiver le terrible coup d'épée que le premier allait lui porter à la poitrine. Déséquilibré, le soldat partit vers l'avant. Blade en profita pour lui assener sur le crâne un coup du plat de sa propre épée. Sous le choc, le soldat tomba, assommé net.

Mais Blade savait très bien qu'il ne pourrait jouer très longtemps à ce petit jeu du chat et de la souris. Déjà, rendus fous furieux par l'échec de leur camarade et excités par les exhortations de leur chef, les autres soldats se rapprochaient de lui, de plus en plus menaçants.

Blade, bien que ce ne soit guère dans son tempérament, décida de jouer aux Horaces et aux Curiaces. Se retournant brusquement, il fit mine de fuir. Au bout de quelques mètres, avec la même rapidité, il fit

de nouveau face à ses agresseurs.

L'un d'eux, le plus rapide, était sur lui. Sans lui laisser le temps de frapper le premier, Blade abattit son épée sur son bras qu'il ouvrit en deux. Sous la douleur qui le cisaillait, le soldat lâcha son arme. Mais déjà les autres étaient sur lui. Blade comprit que désormais il lui fallait combattre pour de bon, sans se soucier des conséquences, s'il voulait sauver sa vie. Il s'apprêtait à foncer dans le tas, lorsqu'une voix forte retentit juste derrière lui, qui arrêta net les soldats dans leur élan :

— Eh bien, eh bien ! Que signifie cette bataille rangée ?

Le chef des soldats s'approcha respectueusement :

— C'est à cause de cet étranger, général Khor...

Blade se retourna pour observer le nouvel arrivant. Ainsi, c'était lui le fameux Khor dont lui avaient parlé Takir et Miroa. Le chef tout-puissant et ambitieux de l'armée kurstaliennne. Il était de taille moyenne, les cheveux très bruns descendant bas sur son front étroit. Ses yeux étaient petits et rapprochés, mais ils brillaient d'une intelligence mauvaise. Avec ses lèvres minces et son menton fuyant, il aurait pu jouer le rôle du méchant dans n'importe quel western de série B. Cette impression était encore accentuée par la cicatrice rosâtre qui descendait de son œil gauche jusqu'à l'aile du nez et qu'il ne cessait de caresser machinalement.

Blade décida de profiter de son intervention. Il s'avança d'un pas :

— Général Khor, je m'appelle Richard Blade. Je suis venu demander une audience au roi, mais vos soldats m'ont insulté et bousculé. Je n'ai fait que me défendre. Il me semble que j'ai le droit de...

— Tu n'as aucun droit, cracha Khor, sache-le ! Et de toute façon, tu seras sévèrement puni pour avoir osé t'attaquer à mes soldats. Mais je vois que tu n'es pas venu seul...

La voix de Khor était devenue mielleuse : il venait d'apercevoir Miroa qui avait profité de l'arrêt du combat pour se rapprocher de Blade.

Le général s'avança vers elle, un mauvais sourire aux lèvres :

— Alors ma jolie, qu'est-ce qu'une belle fille comme toi peut bien faire avec un sale étranger ?

Joignant le geste à la parole, il posa sa main envahie de poils bruns sur la croupe rebondie de Miroa. Aussitôt celle-ci se recula avec vivacité, comme si un serpent venait de la piquer. C'en était trop pour Blade qui avait horreur que l'on traite les femmes de cette façon. Il empoigna Khor par le revers de sa tunique brodée :

— Cette jeune fille est sous ma protection, gronda-t-il. Et tant que

je serai vivant, vous ne toucherez pas un seul cheveu de sa tête !

Aussitôt les soldats se précipitèrent sur lui et le ceinturèrent étroitement. Les petits yeux de Khor étaient injectés de sang.

— Rassure-toi, siffla-t-il. Vivant, tu ne le resteras pas longtemps ! Emmenez-les tous les deux à la forteresse !

Les soldats allaient exécuter l'ordre de Khor, quand la double porte du palais s'ouvrit, un groupe de gardes royaux en sortit. L'un d'eux se détacha du groupe :

— Un moment, Khor ! Que signifie tout cela ?

En découvrant l'homme qui venait de parler, les traits du général se tordirent de haine.

— C'est Gidir, souffla Miroa à l'oreille de Blade que les soldats venaient de lâcher. C'est le capitaine des gardes.

Khor s'avança vers lui d'un pas lent :

— Mêlè-toi de ce qui te regarde Gidir ! Ceci est mon affaire. Mes soldats patrouillaient dans les rues comme c'est leur devoir, quand cet étranger s'est attaqué à eux. Donc, il m'appartient.

Sans répondre, Gidir s'approcha de Blade. Il pouvait avoir environ trente-cinq ans. Il était plus petit que Blade mais il respirait la force physique. Contrairement à la plupart de ses concitoyens, il avait les cheveux châtain clair.

— Dis-moi, étranger, commença-t-il d'une voix teintée de sympathie. Pourquoi t'es-tu attaqué aux soldats ?

— Ce sont eux qui m'ont attaqué, répondit Blade en regardant son interlocuteur droit dans les yeux. Je venais demander une audience au roi car j'ai une communication importante à lui faire. Sans même me laisser le temps de m'expliquer, ils m'ont insulté et frappé.

Gidir se tourna vers Khor avec un sourire un peu ironique :

— Eh bien, qu'en dis-tu ?

— Il ment ! C'est une bête fauve ! Jamais mes soldats ne l'ont attaqué...

— Ce serait pourtant bien dans leur manière, répliqua Gidir d'un ton ferme. Quoi qu'il en soit, si cet homme a demandé une audience royale, il est sous mon autorité puisque tout ce qui concerne la sécurité du palais dépend de moi.

Il se tourna à nouveau vers Blade et Miroa :

— Venez avec moi, je vais voir si le roi accepte de vous recevoir aujourd'hui.

Hésitants sur la conduite à tenir, les soldats qui encerclaient toujours Blade se tournèrent vers Khor. Celui-ci était blanc de colère.

Il serra les poings, mais il finit par céder :

— Emporte-le au diable puisque tu y tiens tant que ça !

Sans un mot, les soldats s'écartèrent et laissèrent Blade et Miroa s'engouffrer à l'intérieur du palais à la suite du capitaine Gidir.

En voyant s'éloigner la croupe ondulante de la jeune femme, Khor eut un grincement de dents :

— Tu ne perds rien pour attendre, chienne ! Il se pourrait bien que tu regrettes de ne pas m'avoir cédé tout de suite !

CHAPITRE VII

Miroa, tout en marchant, vint se blottir contre Blade. Elle lui prit la main et la serra très fort.

— J'ai peur, souffla-t-elle. Khor est un homme très puissant ici. Il va se venger, c'est inévitable.

Elle marqua un temps d'arrêt, puis leva son visage vers celui de Blade :

— Mais je te remercie de ce que tu as fait pour moi. Je crois que je me serais tuée plutôt que de me laisser toucher par ce porc immonde !

Blade ne répondit pas. Tout en continuant à suivre le capitaine des gardes dans les couloirs sombres du palais, il se dit qu'il était en train de jouer un quitte ou double. Car si le roi refusait de l'écouter, il se trouverait livré pieds et poings liés à la vengeance de Khor. Ce qui revenait à jouer sa vie sur un coup de dés. Mais ça, il commençait à en avoir l'habitude...

Vu de l'intérieur, le palais semblait beaucoup plus grand que du dehors. Sans doute à cause des nombreux couloirs que Gidir leur faisait emprunter. Tous les cinq mètres à peu près, une torche fixée au mur répandait une vague lumière jaunâtre qui donnait un aspect peu engageant à la demeure royale. Même les nombreuses tentures aux couleurs vives accrochées aux murs de pierre ne parvenaient pas à égayer la grande bâtisse.

Arrivé au bout d'un couloir plus large et un peu plus lumineux que les autres, Gidir ouvrit une petite porte de bois et s'effaça pour laisser entrer Miroa et Blade.

— Attendez-moi là un petit instant, leur dit-il. Je vais voir si le roi consent à vous recevoir.

Il disparut dans le couloir, les laissant seuls dans une pièce étroite uniquement meublée de trois larges banquettes de bois recouvertes de coussins bariolés.

Tandis que Miroa allait s'asseoir, Blade se mit à arpenter la pièce en long et en large.

Même si rien ne pouvait le prouver vraiment, il sentait toujours confusément en lui cette sensation de danger proche. Et cela l'inquiétait car il se trompait rarement.

Gidir revint presque aussitôt :

— Venez, le roi va vous recevoir tout de suite.

La salle du trône était beaucoup plus vaste et plus claire que tout ce que Blade avait pu voir du palais jusque-là. Ses larges fenêtres dépourvues de vitres mais munies de fins barreaux donnaient sur un petit jardin intérieur soigneusement entretenu.

Une estrade était adossée au mur opposé à la porte. Au centre de cette estrade, assis sur un fauteuil recouvert d'un drap brodé, se tenait le roi.

Blade et Miroa s'approchèrent jusqu'à la première marche de l'estrade, toujours escortés par Gidir. Là, Miroa s'inclina à trois reprises devant le souverain. Blade fit de même, puis il releva les yeux vers le roi.

C'était un très vieil homme, très maigre, qui semblait même avoir de la peine à se tenir assis. Pourtant, dans les traits de son visage parcheminé, dans ses yeux ridés à l'iris très sombre, se lisait une détermination et une volonté qui encouragea Blade à parler :

— Sire, je m'appelle Richard Blade. Je viens d'un pays très lointain et si je me suis permis d'arriver jusqu'à vous c'est à cause d'une affaire étrange qui pourrait se révéler être un grand danger pour votre pays. Seulement...

Blade hésita une seconde avant de poursuivre :

— J'aimerais n'en parler qu'à Votre Majesté seule...

Le vieux roi tourna légèrement la tête vers l'homme qui se tenait debout à la droite de son trône, vêtu d'une longue robe blanche qui descendait jusque terre :

— Jourdaah est le grand-prêtre du Dieu de la Montagne, tu peux parler sans crainte devant lui, il a toute ma confiance... ainsi que le capitaine Gidir, ajouta-t-il après une seconde de pause.

Blade inspira profondément :

— Comme le voudra Votre Majesté.

Longuement, il fit le récit de tout ce qui lui était arrivé depuis sa rematérialisation dans la forêt vivante. En évitant toutefois de parler de cette rematérialisation : inutile de perturber le vieux roi...

Au moment où il mentionna sa rencontre avec le cyclope, il perçut très nettement un léger sursaut chez le roi, ainsi que chez Jourdaah, le grand-prêtre.

Il rapporta fidèlement tout ce que lui avait dit Takir au sujet des cyclopes du Dieu-Serpent à l'exception des parchemins secrets. Quand il eut fini son récit, le roi poussa un profond soupir.

— On voit bien que tu viens d'un pays lointain, étranger, dit-il

d'une voix douce et légèrement tremblante. Sinon tu ne serais pas venu jusqu'ici uniquement pour me raconter cela. Les paysans de notre royaume croient dur comme fer à l'existence d'une légion de Cromériens qui seraient, disent-ils, endormis dans la Forêt Vivante et que le Dieu-Serpent aurait le pouvoir de réveiller...

Le roi eut un faible sourire :

— Mais tout cela fait partie de notre folklore et l'existence de ces Cromériens relèvent sûrement de la légende. Jourdaah, le grand-prêtre, leva la main et se tourna vers le roi :

— Ne dites pas cela, Majesté. Les pouvoirs du Dieu-Serpent sont immenses et maléfiques. Pour l'instant il semble dormir, mais nul ne peut dire s'il ne va pas se réveiller bientôt pour envoyer ses monstres à l'assaut de l'humanité.

Le roi balaya l'objection d'un revers de main :

— Il y a trois mille ans que le Dieu-Serpent dort d'un sommeil profond et nul ne sait si ses armées de cyclopes ont véritablement existé. C'est vrai que le pays a été ravagé à cette époque, mais après autant de temps, qui peut bien se souvenir par qui il l'a été ?

Depuis un moment, Blade faisait des efforts louables pour masquer son impatience. Ces discussions théologiques sur le Dieu-Serpent ne l'intéressaient guère. En revanche, pour ce qui est des cyclopes...

— Majesté, je me permets de vous rappeler que ces créatures dont vous mettez l'existence en doute, j'en ai tué une pas plus tard qu'hier ! Et pas si loin de votre ville...

Le vieux roi le regarda en souriant à demi et fit un geste d'apaisement :

— Calmez votre, colère, Richard Blade ! Je ne mets pas votre parole en doute. Mais je sais aussi qu'au milieu du combat, les guerriers les plus valeureux peuvent être sujets à la peur. Et parfois, il arrive que leur imagination enfante des monstres qui n'ont nulle réalité...

C'était un comble ! Non content de ne pas le croire, le roi était à présent en train de dire à mots couverts que Blade était fou ! Il détourna les yeux du trône, tentant d'endiguer sa colère. Il rencontra le regard du capitaine des gardes qui baissa le sien. Il semblait gêné par l'attitude de son roi.

De nouveau, Blade fit face au souverain :

— Majesté, pour la dernière fois je vous affirme que tout ce que je vous ai raconté...

Il s'interrompit brusquement en entendant derrière lui la porte de la salle s'ouvrir. Une voix féminine retentit :

— Cet étranger dit la vérité, Père !

Blade se retourna d'un bloc et s'immobilisa de stupeur. Devant lui se tenait Leaya, la fille du roi, dont Takir lui avait parlé.

Mais Leaya était surtout la jeune fille terrorisée qu'il avait arrachée aux griffes du cyclope !

CHAPITRE VIII

Elle était bien telle que Blade se la rappelait : blonde, le corps assez menu mais rehaussé par une lourde poitrine.

Leaya se tenait debout près de la porte qu'elle venait d'ouvrir. Elle avait revêtue une tunique vert pâle brodée de fils d'or, très courte, qui dévoilait deux jambes admirablement fuselées et de la couleur du pain d'épice.

Mais ce qui attirait irrésistiblement le regard, c'était ses yeux. Immenses, étirés en amande, ils étaient d'une couleur absolument extraordinaire : d'un bleu si clair qu'on aurait pu les croire presque transparents.

Au moment où elle était entrée, le roi avait bondi de son trône avec une agilité surprenante pour son corps malingre. Il fit quelques pas en direction d'elle.

— Leaya, ma fille, te voilà enfin, s'exclama-t-il. Nous commençons à être inquiets à ton sujet. Que s'est-il passé ?

Sans répondre, la princesse s'avança jusqu'au milieu de la salle et alla directement vers Blade. Elle posa sur lui son regard fascinant et lui sourit, découvrant deux rangées de dents éclatantes comme des perles :

— Étranger, qui que vous soyez, je vous remercie de m'avoir sauvée. Sans votre intervention j'aurais subi le plus effroyable des supplices !

Blade s'inclina devant elle :

— Je n'ai fait que mon devoir d'homme. Princesse...

Le sourire de Leaya s'effaça d'un coup :

— Peut-être. Mais ce que vous avez fait, peu d'hommes de ce pays auraient eu le courage de le tenter.

La princesse se détourna de lui pour aller embrasser son père, pâle d'émotion :

— Mon père, je suis désolée de vous avoir causé de l'inquiétude. Mais, comme vous l'avez sans doute compris, sans cet homme, vous ne m'auriez sans doute jamais revue.

De plus en plus livide, le vieux roi descendit de l'estrade et s'approcha de Blade. Il lui mit les deux mains sur ses épaules :

— Richard Blade, ce que vous avez fait, je ne l'oublierai pas. Je suis désormais votre débiteur...

Blade s'inclina. Intérieurement, il jubilait, mais se composa un air respectueux.

— Majesté, écoutons plutôt ce que la princesse a à nous raconter...

Leaya prit son père par le bras et le ramena vers le trône. En passant devant le capitaine Gidir, elle marqua un temps d'arrêt et lui adressa un long regard qu'il lui rendit avec encore plus d'intensité.

« Tiens, tiens, pensa Blade en surprenant cet échange. Le capitaine Gidir aurait-il envie de se placer sur la liste des possibles héritiers au trône de Kurstah ? Lui et Leaya m'ont l'air de fort bien s'entendre... »

Il fut interrompu dans ses pensées par la princesse qui commençait son récit :

— Comme vous le savez, père, nous sommes partis de Kivalu, il y a trois jours...

Elle se tourna vers Blade :

— Kivalu est une petite ville située près des frontières du royaume. Je m'y étais rendue pour assister au mariage d'une amie d'enfance.

Leaya revint vers son père :

— Malheureusement, j'ai eu la mauvaise idée de vouloir voyager de nuit pour être revenue plus vite à Kurstah. Avec la petite escorte que tu m'avais donnée, je me suis dit que je ne craignais rien. Seulement, durant la nuit, nous avons dévié de notre chemin, jusqu'à nous égarer totalement. Lorsque le jour est revenu, nous nous sommes aperçus que nous étions en bordure de la Forêt Vivante.

Le capitaine Gidir poussa une brève exclamation :

— Mais c'est très loin du chemin normal !

La princesse eut un geste d'impuissance :

— En soi ce n'était pas très grave, ce n'était qu'une demi-journée de marche en plus. Mais c'est alors que s'est produit ce drame horrible. Je...

Blade crut que Leaya allait défaillir en évoquant cet atroce souvenir. Soudain le roi se précipita et la serra dans ses bras en tremblant :

— Ne dis rien ma fille, ne dis rien ! Richard Blade nous a raconté la suite, comment il t'a sauvée de ce monstre, de cette horrible bête.

La princesse trouva la force de s'arracher aux bras de son père et se tourna vers Blade :

— J'espère que vous me pardonnerez de m'être enfuie pendant que vous combattiez ce démon. Mais j'étais folle de terreur, je ne savais plus ce que je faisais ! Quand je vous ai vu surgir complètement nu de la forêt, j'ai cru un instant que vous aussi alliez vous en prendre à moi.

Soudain elle s'interrompit et regarda le vieux roi droit dans les yeux :

— Père, vous venez de parler d'une bête. Il ne s'agissait pas d'une bête. Le monstre qui nous a attaqués, qui a tué les membres de mon escorte et qui a failli me violer, c'était bel et bien un cyclope !

Un silence de mort s'abattit sur la grande salle. Seul Blade était satisfait : cette fois, on allait bien être obligé de prendre son récit au sérieux. Il dut vite déchanter.

Le roi s'approcha doucement de sa fille et lui caressa le visage de ses mains noueuses :

— Bien sûr, Leaya, bien sûr. Mais il s'agit sûrement d'une créature isolée, aux abois, qui est sortie de la Forêt Vivante pour chercher quelque nourriture. Tout s'est bien terminé heureusement, il n'y a plus qu'à oublier maintenant.

D'un bond en arrière, la princesse s'arracha de l'étreinte paternelle. Son visage était grave. Les uns après les autres, elle regarda toutes les personnes présentes de son regard d'eau claire :

— Non, père, il ne faut pas oublier. Il y a autre chose que je ne vous ai pas dite. Quelque chose de terrible.

Bizarrement, comme si elle avait deviné quel sorte d'homme il était, c'est vers Blade qu'elle se tourna pour poursuivre son récit :

— Après m'être enfuie, j'ai couru droit devant moi sans prendre garde où j'allais. Je n'avais qu'une idée, c'était de fuir ce cauchemar, vous comprenez ?

Blade lui sourit pour l'inciter à continuer.

— Lorsque la nuit est arrivée, je me trouvais à proximité d'un petit bois que je ne connaissais pas. Je m'y suis un peu enfoncée et j'ai trouvé un trou dans le sol au pied d'un grand arbre. Je m'y suis recroquevillée pour y attendre le matin.

« C'est alors que j'ai entendu du bruit, sur ma droite, plus avant dans le bois. Des bruits, des grognements, des voix. Surmontant ma peur, je me suis approchée en rampant et j'ai vu...

La princesse passa sa main sur son front et poussa un profond soupir avant de reprendre :

— Au milieu d'une assez grande clairière, il y avait un feu allumé. Et autour, une trentaine de personnes en train de dépecer un animal

qu'elles venaient de faire rôtir...

« Ces créatures en train de manger, c'étaient des cyclopes !

Un silence de mort tomba sur la salle comme une chape de plomb ; Blade croisa le regard fixe de Gidir. Instantanément, il sut que le capitaine des gardes pensait la même chose que lui.

Cette fois, la légende du Dieu-Serpent prenait des allures de cauchemar. Mais de cauchemar réel !

*

* *

Blade termina son gobelet de vin et se tourna vers le roi qui achevait son repas auquel assistaient aussi Leaya, Miroa, le grand-prêtre, Gidir et le général Khor :

— Majesté, il me semble que plus vite nous en aurons le cœur net et mieux nous pourrons organiser la défense de Kurstah.

— Si toutefois ces prétendus cyclopes ont l'intention de nous attaquer, interrompit Khor d'une voix ironique. Et je ne vois pas pourquoi ils le feraient.

La princesse sursauta et jeta sur lui un regard empli de mépris :

— Général Khor, je vous ferai observer que ces cyclopes dont vous paraissez mettre en doute l'existence ont mis mon escorte en pièces ! Et si je n'ai pas subi le même sort ce n'est que grâce à l'intervention de Richard Blade !

Khor ne répondit rien, mais Blade pensa illico qu'il valait mieux, d'ores et déjà, le compter parmi ses adversaires possibles. Le général ne semblait guère pressé de courir au-devant du danger.

Le vieux roi parut réfléchir durant un long moment et chacun respecta son silence. Enfin, il se tourna vers Blade :

— Étranger, vous semblez rompu à la vie difficile du combattant. Avez-vous une idée à me proposer ?

Blade ne prit qu'une seconde pour réfléchir avant de donner sa réponse :

— Majesté, je pense que si l'on veut organiser efficacement la défense de Kurstah, il faut d'abord avoir la mesure exacte de l'adversaire. Je crois, donc qu'il faut que quelqu'un se rende le plus rapidement possible sur les lieux où les cyclopes ont été vus par la princesse.

Blade marqua un temps d'arrêt et observa toutes les personnes présentes avant de poursuivre :

— Si vous le permettez, je me chargerai de cette mission de

reconnaissance.

— Ridicule ! marmonna Khor sans lever les yeux.

La princesse Leaya le foudroya du regard, mais ne répondit rien.

Le vieux roi se tourna vers Blade :

— C'est très courageux de votre part de vous exposer ainsi à un si grand danger uniquement pour nous aider ! Mais je n'accepterai qu'à une seule condition...

— Laquelle, Majesté ?

— Que vous vous fassiez accompagner par une solide escorte de mes soldats.

Blade réprima une grimace. Il n'avait aucune envie de se frotter de nouveau à la troupe du général Khor. Surtout vu le peu d'empressement que celui-ci mettait à accepter l'existence des cyclopes. Il s'apprêtait à faire changer d'avis le vieux roi, lorsque le capitaine Gidir prit la parole :

— Majesté, je vous demande l'honneur de former moi-même l'escorte...

Il jeta un rapide coup d'œil vers Khor et continua d'une voix faussement innocente :

— Après tout, c'est un peu grâce à mon intervention que Richard Blade a pu avertir Votre Majesté du péril qui nous menaçait tous !

Une ombre de sourire passa sur le visage du roi. Il se tourna vers Khor :

— Qu'en pensez-vous, Général ? Vous ne voyez pas d'objection à l'idée du capitaine ?

Khor releva la tête et passa machinalement la main sur sa cicatrice :

— Aucune, Majesté, aucune. Après tout, si cela amuse le capitaine Gidir de partir à la poursuite de monstres chimériques, je ne vois pas pourquoi on l'en empêcherait !

Blade observa Khor, intrigué. Son attitude avait quelque chose d'étrange qui ne cadrait pas avec son personnage. Lui qui semblait si jaloux de ses prérogatives laissait brusquement son rival accomplir son travail sans broncher.

Blade garda ses réflexions pour lui, mais se promit d'essayer d'en savoir plus sur la personnalité et le rôle exact du général Khor.

Après avoir bu une dernière gorgée de vin, le vieux roi se leva :

— Je crois qu'il est temps d'aller prendre un peu de repos : la journée de demain risque d'être longue et difficile pour nous tous.

Blade et Miroa sortirent en premier de la salle, bientôt rejoints par

le capitaine et la princesse. Gidir lui mit la main sur l'épaule avec un large sourire.

— Je suis content de vous accompagner demain, dit-il d'une voix chaude. Les monstres n'ont qu'à bien se tenir !

Blade lui rendit son sourire :

— Je dois dire que je n'avais aucune envie de partir escorté par le général Khor ! Je ne devrais peut-être pas être aussi franc, mais il ne m'inspire guère de sympathie.

Le visage du capitaine redevint grave :

— Qu'il soit sympathique ou non importe peu, à vrai dire. Ce qui m'inquiète plus c'est ce qu'il a dans la tête. Je ne sais pas quels sont ses projets, mais je doute fort qu'ils soient bons pour le royaume !

Gidir cessa brusquement de parler comme s'il estimait en avoir trop dit. C'est la princesse Leaya qui reprit la parole à sa place :

— Nous vous avons fait préparer une chambre. Vous prenez le deuxième couloir sur votre droite : votre appartement est au bout. Bonne nuit, monsieur Blade... et encore merci pour ce que vous avez fait.

Blade et Miroa regardèrent la princesse s'éloigner accompagnée par le capitaine. Miroa vint se presser contre sa poitrine et leva son visage vers lui :

— Tu crois qu'il est amoureux d'elle ?

Blade sourit et la pressa plus fort contre lui :

— Cela ne me paraît faire aucun doute, petite fille ! Viens, il faut aller nous coucher. N'oublie pas que je dois partir dès l'aube !

Au moment où ils tournaient dans le couloir indiqué par Leaya, Miroa eut un sursaut : une silhouette humaine se dressait juste devant eux. C'était Jourdaah, le grand prêtre.

— Richard Blade, je vous remercie au nom de tous les prêtres du temple, dit-il d'une voix grave. Mais faites très attention : j'ai bien peur que vous n'affrontiez des puissances maléfiques qui vous dépassent de beaucoup...

Le grand-prêtre marqua un léger temps d'hésitation avant de finir sa phrase :

— Et méfiez-vous aussi de certaines puissances terrestres qui ne songent qu'à vous nuire. Lorsque les hommes s'allient aux forces des ténèbres, le malheur est proche !

Avant que Blade ait pu répondre, Jourdaah avait disparu par une étroite porte. En entrant dans la chambre qu'on leur avait préparée, Blade ne put s'empêcher de songer à ces mystérieuses paroles :

« Décidément, se dit-il, mes alliés me semblent bien désarmés, et mes ennemis bien puissants ! »

CHAPITRE IX

Le général Khor abattit lourdement son poing sur la grande table de bois massif. Pour la dixième fois depuis une heure, il se remit à arpenter la grande salle d'armes, située à l'entrée de la forteresse militaire.

Comme rarement dans sa vie, Khor était inquiet. Pour l'instant il ne craignait rien, mais l'irruption à Kurstah de ce maudit étranger, ce Richard Blade, le mettait mal à l'aise. Il essaya de se rassurer en se disant que son plan était sans faille et que les forces qu'il allait mettre en branle étaient bien trop importantes pour que quiconque puisse s'y opposer efficacement.

Et pourtant... Malgré tout, Khor avait peur de Blade. Parce qu'il était différent des hommes de Kurstah, qu'il avait déjà fait la preuve de son courage. Mais surtout parce qu'il ne semblait pas impressionné par la légende des cyclopes du Dieu-Serpent. Et cela pouvait se révéler très dangereux pour Khor.

Il se mit à réfléchir. En un sens, cette proposition de Blade de partir à la rencontre des cyclopes faisait tout à fait son affaire. Si par bonheur il les rencontrait, lui et son escorte n'avaient pas une chance sur cent d'en réchapper. Il ne fallait surtout pas qu'ils en réchappent, d'ailleurs, sinon tout son plan risquait d'être mis en péril. La défense serait organisée et les prêtres du Dieu de la Montagne se tiendraient sur leurs gardes beaucoup plus que d'ordinaire.

Khor sentit un début de colère le gagner : tout cela, au départ, était de la faute de Ker'Ivel ! D'après ce qui était convenu entre eux, les cyclopes devaient rester tapis dans la Forêt Vivante jusqu'à l'assaut final. Pourquoi diable en étaient-ils sortis avant l'heure ?

Khor cessa de marcher en long et en large. Comme à chaque fois qu'un problème se posait à lui, sa main droite vint caresser machinalement la cicatrice de sa joue.

En touchant la longue balafre rosâtre, le visage de Gidir passa devant ses yeux et déclencha chez lui un rictus amer. Ce maudit capitaine serait donc toujours dans ses jambes ! Non content de l'avoir à moitié défiguré, cinq ans plus tôt, lors d'un duel au sabre, voilà maintenant qu'il prétendait lui ravir le cœur de la fille du roi.

Mais Khor se fichait d'être aimé ou non de la princesse. Ce qu'il

voulait c'était l'épouser, juste l'épouser pour devenir roi de Kurstah. Et ça, il n'était pas certain d'y parvenir. Bien sûr en tant que plus haut dignitaire militaire du royaume, la main de la princesse lui revenait en principe de droit. Même le vieux roi le savait et ne pouvait guère s'y opposer.

Seulement voilà, Leaya, elle, s'y refusait avec la dernière énergie. Et comme elle était sa fille unique, Umbral hésitait à la marier contre son gré, comme les lois de Kurstah lui en donnaient le droit. Khor aurait eu la patience d'attendre s'il n'y avait eu le capitaine Gidir qui, chaque jour, faisait des progrès dans le cœur de la princesse.

Jusqu'à présent, le roi s'était opposé à leur mariage parce que Gidir n'était pas issu de la noblesse du royaume. Mais Khor redoutait que le vieil homme ne finisse par se laisser fléchir. C'est pourquoi, il s'était résolu de hâter les choses en s'alliant avec le terrible Ker'Ivel.

Brusquement, sa décision fut prise : il devait absolument en avoir le cœur net.

D'un pas décidé, il sortit de la salle d'armes par la porte du fond. Il inspecta rapidement le couloir pour s'assurer qu'il était désert. Il fut vite rassuré : à cette heure tardive, les soldats avaient plutôt tendance à somnoler à leur poste qu'à faire de l'excès de zèle !

Les torches de faible luminosité, accrochées tous les cinq ou six mètres aux lourds murs de pierre, donnaient à l'antique forteresse un aspect sinistre et moyenâgeux auquel peu de personnes parvenaient à s'habituer. Mais Khor n'y prêta aucune attention : son père occupait déjà de hautes fonctions dans l'armée kurstalienne, ce qui fait qu'il était pratiquement né ici. La forteresse était devenue sa maison. Mais maintenant, Khor aspirait à une autre demeure. Plus riche et plus illustre.

Sans rencontrer âme qui vive, le général emprunta le couloir qui longeait les postes de garde jusqu'à un escalier de pierre qui descendait en colimaçon dans les profondeurs de la forteresse. L'escalier qui conduisait aux cachots. Des cachots plus symboliques qu'autre chose : Kurstah vivant en paix depuis longtemps, les cellules humides et noires étaient presque toujours vides. De temps en temps, on y enfermait un ou deux ivrognes coupables de tapage nocturne, mais on les relâchait dès le lendemain matin. Simplement, ils venaient dessaouler en prison.

Parvenu au premier sous-sol, Khor s'immobilisa à l'entrée de la galerie voûtée : deux soldats venaient à sa rencontre qui ne pouvaient manquer de le voir.

Effectivement, dès qu'ils l'aperçurent, les deux hommes se figèrent dans un garde-à-vous impeccable.

— Mon général, commença l'un des deux, nous venons d'enfermer deux hommes qui se battaient dans l'une des tavernes de la Basse-Ville.

Khor grommela un vague assentiment. Il croisa le regard de ses hommes posé sur lui. Visiblement, ils étaient fort surpris de trouver leur général dans les souterrains de la forteresse à pareille heure. Khor éprouva le besoin de donner une explication :

— Plusieurs chefs de section m'ont signalé un net relâchement dans les gardes de nuit. Je venais m'assurer que les soldats ne négligeaient pas leur service. Je vois qu'il n'en est rien. Vous pouvez disposer !

Les deux hommes filèrent sans demander leur reste. Dès qu'ils eurent disparu Khor reprit l'escalier en colimaçon et descendit jusqu'au quatrième niveau souterrain, le plus bas de la forteresse.

Parvenu aux deux tiers de la galerie plongée presque totalement dans l'obscurité, Khor s'arrêta et resta immobile une dizaine de secondes. Aucun bruit ne lui parvint, la forteresse tout entière paraissait plongée dans une profonde léthargie.

Rassuré, Khor s'approcha du pan de mur situé entre deux cellules. À une trentaine de centimètres au-dessus de sa tête se trouvait l'une des torches destinées à éclairer la galerie. D'un geste précis, il saisit la base métallique de la torche et lui imprima un quart de tour vers la gauche. Aussitôt, un léger chuintement se fit entendre. Le pan de mur entier, sous l'action du mécanisme secret, venait de reculer d'une trentaine de centimètres. De nouveau, Khor fit pivoter la torche d'un quart de tour vers la gauche. Cette fois le pan de mur glissa vers la droite, révélant un escalier très étroit qui s'enfonçait dans le sol suivant une pente très abrupte.

Sans hésiter, Khor saisit l'une des autres torches et s'engagea dans l'escalier. Au bout de trois marches il s'arrêta et se tourna vers le mur qui bordait l'escalier. L'une des pierres dépassait légèrement des autres. Khor la pressa et le même chuintement se fit entendre : l'entrée du passage secret se refermait derrière lui.

Khor reprit sa descente avec précaution. Son unique torche ne l'éclairait que faiblement et les marches, au fur et à mesure qu'elles s'enfonçaient plus profondément, se recouvraient d'une sorte de limon gluant sur lequel on risquait à tout moment de se rompre les os.

Après un bon quart d'heure, Khor parvint au bas de l'escalier. Celui-ci débouchait sur une galerie naturelle qui partait en s'élargissant dans les profondeurs de la terre. Enfin ; Khor sut qu'il arrivait au terme de sa descente. Là-bas, tout au bout du tunnel, une faible lueur venait d'apparaître. Après quelques mètres, il put éteindre

sa torche, tant la clarté était devenue intense.

Enfin, après un coude presque à angle droit de la galerie, Khor déboucha dans une immense caverne baignant dans une intense lumière bleutée. Le plafond de la caverne était à plus de quatre-vingts mètres du sol. Toutes les parois étaient constituées par une roche cristalline qui générait sa propre lumière, la faisant ressembler à une véritable caverne d'Ali Baba. De la voûte tombaient d'énormes stalactites de cristal finement ouvragés, eux aussi luminescents. Le sol de la caverne était encombré d'imposants amas rocheux qui dégageaient une lueur d'un bleu soutenu.

Sans s'attarder à contempler l'endroit, Khor se dirigea vers le fond de la caverne, presque entièrement obstrué par un rocher colossal. Arrivé à une dizaine de mètres de la pierre ; il s'arrêta.

À peine eut-il cessé d'avancer que la masse rocheuse fut prise d'une sorte de tremblement de plus en plus important. Enfin, elle bascula lourdement sur le côté et une créature monstrueuse apparut.

C'était une sorte de gigantesque reptile aux écailles translucides. Son énorme tête était triangulaire et aplatie, elle s'ouvrait sur une dentition impressionnante au milieu de laquelle s'agitait frénétiquement une langue de plus d'un mètre de long.

Khor fit un bond en arrière.

« Décidément, songea-t-il, je ne m'y habituerai donc jamais ! »

Malgré le nombre de fois où il était descendu dans la caverne dont lui seul connaissait l'accès, Khor était toujours impressionné par Ker'Ivel, celui qui commandait aux légions de cyclopes, celui que les hommes de Kurstah, depuis des millénaires, appelaient le Dieu-Serpent !

Le monstre courba sa tête de cauchemar vers Khor et ouvrit la gueule.

— Que viens-tu faire ici ? prononça-t-il d'une voix étrangement métallique. N'avions nous pas tout réglé déjà ?

Devant la question de Ker'Ivel, Khor sentit son assurance revenir et c'est d'une voix forte qu'il répondit :

— Il y a du nouveau. Un étranger vient d'arriver à Kurstah. Il s'appelle Richard Blade. Il prétend avoir tué l'un de tes cyclopes qui était en train de s'en prendre à la princesse Leaya. D'autre part la princesse dit avoir vu d'autres cyclopes dans un bois, à proximité de la rivière.

Le monstre agita sa langue agile. Ses yeux d'un vert presque hypnotique suintaient littéralement de haine et de cruauté.

— Tout cela ne me paraît pas bien grave, Khor. Une fois de plus tu

t'affoles pour rien. Néanmoins, pour te rassurer, je veux bien mettre au point une petite mise en scène destinée à effrayer suffisamment ce Richard Blade pour lui passer l'envie de s'occuper de nos affaires !

Khor hocha la tête d'un air de doute :

— Cela ne suffira pas. Cet étranger ne ressemble pas aux gens d'ici. Il est très courageux. Il a convaincu le roi de le laisser repartir demain matin à la recherche des cyclopes.

Ker'Ivel émit un sifflement aigu :

— Malheureusement, en dépit de mes immenses pouvoirs, tu sais que je suis incapable de tuer... Mais les cyclopes, eux peuvent le faire ! Nous allons préparer une petite réception à ton Richard Blade. Une réception qu'il n'aura jamais plus le loisir de raconter à qui que ce soit.

Khor leva les yeux vers la tête monstrueuse qui le surplombait d'au moins trois mètres...

— Il me semble pourtant qu'il aurait été plus simple que vos cyclopes ne se montrent pas avant le jour J ! C'est d'ailleurs ce à quoi vous vous étiez engagé...

Le Dieu-Serpent l'interrompit d'un sifflement de colère :

— Écoute-moi bien Khor ! Si les cyclopes obéissent à mes ordres de façon aveugle, cela ne veut pas dire qu'ils sont des machines. Ce sont des êtres de chair et de sang, ils ont un cerveau et peuvent s'en servir ! Et n'oublie pas que Ker'Sayo fait tout ce qu'il peut pour se mettre en travers de nos plans.

Khor passa deux doigts sur sa cicatrice :

— Croyez-vous que Ker'Sayo puisse faire obstacle à nos projets ?

Le monstrueux reptile eut une sorte de ricanement :

— Je ne le crains pas, ni lui ni personne ! Ce n'est qu'un vieux fou que j'ai emprisonné pour toujours dans sa montagne. Mais n'oublie pas une chose ; je me suis engagé à te livrer le royaume de Kurstah, à une seule condition : il faut, avant, que tu détruises tous les prêtres du temple.

Khor leva le bras dans un geste apaisant :

— Ce sera fait dès demain et ça ne pose aucun problème, crois-moi ! Mes soldats ne feront qu'une bouchée de ces vieux fous ! Dès que tout sera fini, je vous préviendrai pour que vous puissiez...

Ker'Ivel l'interrompit d'un ton ironique :

— Il sera inutile de me prévenir, Khor ! Sache que je suis au courant à chaque seconde de ce que tu fais !

Khor ne répondit rien. Brusquement, une sourde inquiétude venait

de s'emparer de lui. N'avait-il pas présumé de ses forces en s'alliant à cet être terrible, aux pouvoirs presque illimités et à la cruauté sans égale ?

Aussitôt, il se rassura : Ker'Ivel avait un compte à régler avec les prêtres du Dieu de la Montagne, il se moquait bien du reste. Si lui, Khor, l'aidait à se débarrasser d'eux, il lui livrerait Kurstah sans rien demander de plus et s'en retournerait d'où il était venu.

Pour le moment c'était à lui, Khor, d'accomplir sa part du marché. Et rien n'était plus simple. Surtout si Ker'Ivel, par cyclopes interposés, réglait définitivement son compte à Richard Blade !

De nouveau, Khor leva la tête vers le monstrueux reptile qui continuait de l'observer.

— Vous avez raison, Ker'Ivel, dit-il d'une voix calme, je me suis sans doute affolé pour pas grand-chose. Je vais remonter à présent. Si par hasard on me cherchait, on pourrait trouver mon absence suspecte.

Au moment où il tournait les talons pour s'en aller, le Dieu-Serpent émit un sifflement :

— Et n'oublie pas, Khor, n'oublie pas : personne ne peut me vaincre.

Khor fit un signe de la tête et disparut hors de la caverne sans ajouter un mot.

Dès qu'il fut seul, Ker'Ivel retourna se lover sous son rocher. Avant de disparaître sous l'énorme pierre, il jeta un regard vers l'entrée de la caverne :

— Personne ne peut me résister, Khor... Pas même toi !

CHAPITRE X

Blade tira légèrement sur la bride de son akvari. Il tourna la tête pour voir si les autres le suivaient. À une centaine de mètres en arrière, il vit que Gidir et les vingt hommes de l'escorte trottaient à sa suite. Il décida de les attendre : ils n'allaient pas tarder à approcher de la rivière et mieux valait rester groupés.

Ils avaient quitté Kurstah juste avant l'aube. Blade avait eu bien du mal à convaincre Miroa de l'attendre sagement au palais plutôt que de l'accompagner dans cette expédition. La jeune femme, de plus en plus amoureuse, ne s'était résignée que sur la promesse expresse de Blade de lui rapporter des nouvelles de son oncle, Takir.

Blade, Gidir et les vingt membres de la garde royale étaient partis sur les akvaris, sorte de chevaux de petite taille mais très robustes, dont le museau se terminait par une courte trompe destinée à fouiller le sol à la recherche des gros insectes luisants dont ils étaient très friands.

La première partie du voyage s'était déroulée sans aucun incident et Blade en avait profité pour faire plus ample connaissance avec Gidir.

Celui-ci lui avait appris qu'il était issu d'une famille de paysans du nord du pays. Il n'avait pu suivre des études et devenir officier que grâce aux habitants de son village qui avaient uni leurs efforts pour que l'un des leurs puisse, en quelque sorte, les représenter auprès du roi. Depuis, Gidir se sentait investi d'une mission.

— Et la princesse Leaya ? demanda Blade à brûle-pourpoint. Elle est très séduisante, je trouve...

Le capitaine Gidir avait rougi, bafouillé un vague assentiment et Blade n'avait pas eu le cœur de le torturer plus longtemps sur ce sujet... brûlant !

Une fois de plus, Blade se félicita que ce soit Gidir et non Khor qui l'ait accompagné dans cette mission de reconnaissance. Le capitaine lui était aussi sympathique que le général lui était antipathique !

Soudain, au détour d'une petite colline, ils arrivèrent en vue de la rivière. En amont, à quelques lieues de là, se trouvait Ramah le village de Miroa.

La troupe s'arrêta quelques instants pour laisser boire les akvaris à

la rivière. Blade en profita pour faire le point avec Gidir.

— Je suggère que nous passions d'abord par Ramah, avant toute chose, dit-il. Les habitants pourront nous dire si les cyclopes ont refait parler d'eux.

Blade préféra ne pas en dire plus pour le moment. En réalité il voulait savoir si Takir était allé, comme il l'avait dit, dénicher les parchemins secrets du Dieu de la Montagne.

À dire vrai, Blade ne croyait qu'à moitié à ces histoires de formules magiques censées tenir en échec le Dieu-Serpent et ses cyclopes. Mais il savait par expérience qu'un bon stratège est celui qui ne néglige aucune piste, aucune information. C'est pour cette raison qu'il tenait à faire le détour par Ramah.

Il désigna la rivière vers l'ouest :

— Ensuite nous pourrons aller inspecter ce bois où la princesse a vu les monstres. Elle vous a expliqué où il se trouvait ?

Le capitaine fit un geste de la main :

— Aucun problème, nous le trouverons sans peine. D'ailleurs il n'y en a qu'un.

— Si cela ne donne rien, reprit Blade, nous pourrons toujours pousser une petite reconnaissance dans la Forêt Vivante.

Le capitaine Gidir fit la grimace :

— Ça m'étonnerait que les soldats acceptent de nous suivre dans la Forêt Vivante. Personne n'y va jamais. D'après la croyance populaire, elle est infestée de monstres horribles !

L'image de son combat avec la pieuvre passa devant les yeux de Blade : la croyance populaire n'avait pas toujours tort !

Les akvaris avaient fini de boire et la troupe se remit en marche. Une heure plus tard, ils aperçurent au loin le village de Ramah.

À ce moment, Blade eut le pressentiment que quelque chose de funeste était arrivé. En approchant, il comprit ce qui lui avait donné cette impression : le village semblait désert. Aucun bruit, aucune animation n'en sortaient.

Lorsque les hommes arrivèrent aux premières maisons, ils en restèrent muets d'horreur : Ramah, le petit village si paisible, avait cessé d'exister !

Sans un mot, la troupe s'avança. À travers les sombres ruelles, Blade et Gidir en tête. Les maisons étaient encore debout, mais c'est bien tout ce qui restait. Les ruelles étaient jonchées de cadavres, d'hommes, de femmes et d'enfants. Des corps déchiquetés, broyés.

Surmontant sa répugnance, Blade descendit de son akvari et s'approcha d'un tas de chair sanguinolente. C'était une femme qui

serrait encore son enfant dans ses bras. À ceci près que la tête du gosse gisait cinquante centimètres plus loin, littéralement arrachée du corps.

La mère, une femme assez jeune, avait conservé la bouche grande ouverte sur un dernier cri de terreur. Son ventre avait été déchiré du sternum jusqu'au pubis dénudé et la masse de ses intestins se répandait autour d'elle, dégageant une odeur insoutenable. Ses jambes écartelées et les plaques de sang noir qui avaient séché en haut de ses cuisses disaient clairement le genre de traitement qu'elle avait dû subir avant de rendre l'âme.

— Par le Dieu de la Montagne, qui a bien pu commettre une telle atrocité ?

Blade se retourna vers Gidir qui l'avait rejoint, sans mot dire. L'image de l'escorte de la princesse Leaya passa devant ses yeux. Les corps des villageois étaient dans le même état. Les cyclopes étaient venus et ils avaient massacré tout le village !

— Je crois qu'il vaut mieux partir, balbutia Gidir, dont le teint virait au verdâtre. Ça ne sert à rien de s'attarder dans ce cauchemar.

Blade revit le visage souriant et amoureux de la belle Miroa qui l'attendait à Kurstah :

— Un moment encore, dit-il. Il faut absolument que je trouve le chef de ce village.

En deux enjambées, il fut sur le seuil de la maison de Takir. La première pièce, celle où il avait dîné deux jours plus tôt, était vide. Blade découvrit le vieux chef dans sa chambre. Il gisait sur le sol, immobile, un énorme pieu de bois enfoncé dans le bas du ventre.

Blade se précipita vers lui. Il se pencha sur son visage et poussa une exclamation de joie. Takir respirait encore faiblement. En entendant le cri de Blade, il ouvrit à demi les yeux et tenta de redresser sa tête. Blade se rapprocha encore de la bouche du vieillard.

— Les manuscrits... J'y suis allé, souffla Takir d'une voix à peine audible. Le secret... J'ai compris... Le Dieu-Serpent... Je sais où il est... Les cyclopes... C'est terrible... Il faut que tu...

Takir ne put finir sa phrase. Ses yeux se révoltèrent et il laissa sa tête retomber vers l'arrière. Blade étouffa un juron. Le vieux chef allait lui révéler quelque chose d'essentiel, mais il était mort quelques secondes trop tôt.

Il se redressa et sortit de la maison, le visage fermé. Désormais, il ne pouvait plus compter que sur lui-même pour trouver le Dieu-Serpent. Et il était bien décidé à venger Takir et les siens.

Blade se tourna vers Gidir qui trotta à sa hauteur :

— Je crois qu'il vaudrait mieux abandonner les akvaris ici et nous approcher du bois à pied : nous risquons moins de nous faire repérer.

Gidir acquiesça sans dire un mot. Depuis qu'ils avaient quitté ce qui restait de Ramah, aucun des hommes de la troupe n'avait le cœur à parler. Ce qu'ils avaient vu là-bas avait agi sur eux comme un électrochoc. Avec un réalisme froid de combattant aguerri, Blade se disait que cela pouvait peut-être décider les Kurstaliens à organiser une défense efficace.

Sans bruit, ils arrivèrent à l'orée du petit bois, composé principalement d'arbres très verts dont les feuilles ressemblaient à celles des chênes. D'un geste Gidir fit signe à ses hommes de s'arrêter. Blade tendit l'oreille : à part le bruissement de la brise dans les branches, nul bruit ne filtrait du bosquet.

Blade allait suggérer à Gidir de s'avancer un peu plus sous les frondaisons, lorsqu'un cri inhumain lui glaça les sangs. Tous les hommes tournèrent la tête vers leur droite en même temps. Ce qu'ils virent les tétanisa. L'un des soldats qui s'était un peu éloigné de la troupe, pour satisfaire un besoin naturel, venait d'être soulevé de terre par une créature énorme, couverte de poils roux : un cyclope.

Avant que quiconque ait pu esquisser un geste, le monstre empoigna le soldat par les pieds, le fit un instant tourner au-dessus de sa tête et le projeta violemment contre un tronc d'arbre. Sous le choc, la tête explosa littéralement, éclaboussant le cyclope de sang et de matière cervicale. Celui-ci laissa tomber sa victime à ses pieds et poussa un rugissement de triomphe.

Comme s'il s'agissait là d'un signal, une dizaine de cyclopes sortirent au même moment du bois et se ruèrent vers les soldats immobiles.

Blade hurla :

— Les lances ! Laissez-les approcher et servez-vous des lances !

Fort de sa précédente expérience, Blade avait eu l'idée de faire emporter une paire de sagaies à chaque soldat. Elles pouvaient leur être fort utiles. Ils avaient beau se trouver à deux contre un, le combat risquait d'être meurtrier.

Bien campé sur ses deux jambes, Blade laissa le cyclope qui fonçait sur lui s'approcher jusqu'à moins de trois mètres. Au moment où la créature allait bondir pour l'attraper, il déplaça son bras de toutes ses forces. Sa lance alla s'enfoncer de trente centimètres dans l'œil unique. Le cyclope poussa un rugissement de douleur et tomba sur les genoux. Vif comme l'éclair, Blade lui plongea son épée dans la gorge et le monstre s'écroula dans un bouillonnement de sang.

En se redressant, Blade vit que Gidir avait été aussi habile que lui sa lance était fichée dans la tête d'un cyclope titubant sous la souffrance. Mais tout occupé à l'achever, Gidir ne vit pas la deuxième créature qui s'approchait de lui par-derrière. Il allait être broyé par le cyclope.

Blade n'hésita qu'un dixième de seconde. Brandissant son épée dégoulinante de sang, il sauta de toutes ses forces et s'accrocha au cou musculeux du monstre. Surpris par cette agression, ce dernier cessa de s'intéresser à Gidir et lança son bras en arrière pour se débarrasser de son agresseur. Mais il ne fut pas assez rapide : d'un puissant mouvement, tournant, Blade venait de lui trancher la moitié de la tête.

Aussitôt, il se laissa tomber à terre pour ne pas être écrasé par sa victime en train de s'écrouler.

Gidir vint vers lui et l'aida à se relever :

— Merci souffla-t-il.

Sans répondre, Blade inspecta le champ de bataille : le combat ne tournait pas à leur avantage. C'était bien ce qu'il avait craint : les gardes royaux n'avaient qu'une piètre expérience du métier de la guerre. Sept d'entre eux gisaient déjà à terre, le corps disloqué, alors que seuls trois cyclopes étaient morts.

À ce compte-là ils allaient tous périr. Blade saisit Gidir par le bras :

— Vous allez me laisser trois hommes. Vous et les autres, traversez la rivière en vitesse pendant que nous retiendrons les cyclopes. Nous avons une chance qu'ils ne sachent pas nager. Et même s'ils savent, il vous sera plus facile de les cueillir à l'arrivée.

— Mais je ne peux pas accepter, protesta Gidir, vous courez à la mort.

— C'est notre seule chance à tous ! cria Blade. Ne vous en faites pas pour moi !

Il se précipita vers trois soldats en train d'achever le monstre qu'ils avaient réussi à mettre à bas.

— Venez ! leur cria-t-il. Nous allons foncer dans le tas en faisant le plus de dégâts possibles. Nous devons tenir une minute, le temps que les autres atteignent la rivière. Après, il faudra courir vite !

En poussant de grands hurlements, Blade et les trois hommes, se précipitèrent pour attirer sur eux l'attention des cyclopes. Blade avait parié sur la médiocre intelligence de leurs adversaires et il avait vu juste : délaissant immédiatement leurs victimes, les cinq Cyclopes qui restaient en vie se précipitèrent ensemble sur ces nouveaux adversaires.

Aussitôt, Gidir et les dix hommes restant se mirent à courir vers la rivière.

Blade lança sa dernière sagaie. Mais dans sa précipitation, il manqua son tir et l'arme vint se ficher dans l'épaule droite du cyclope qui l'arracha aussitôt et s'en servit pour embrocher l'un des soldats qu'il cloua au sol.

Avec raison, les deux autres soldats décidèrent de conjuguer leurs efforts sur le même monstre. Tandis que le premier enfonçait son épée dans le bas-ventre du cyclope, le second, profitant du déséquilibre causé par la douleur, plongeait son poignard dans l'œil unique jusqu'à la garde.

Mais le temps qu'il récupère son arme, il était trop tard : deux autres cyclopes avaient fondu sur eux. Chacun empoigna un soldat à bras-le-corps. Puis, après un infime temps d'arrêt, ils les précipitèrent l'un contre l'autre, têtes en avant, de toutes leurs forces.

Sous le choc, les deux hommes n'eurent même pas le temps de pousser un cri. Leurs deux crânes éclatèrent, les os s'entrechoquèrent et leurs cervelles se mêlèrent en une horrible bouillie sanglante.

Blade restait seul face aux quatre cyclopes encore en vie ! Il jeta un rapide regard vers la rivière. Tous les soldats avaient atteints l'autre rive, mais Gidir semblait s'apprêter à retraverser pour venir lui prêter main forte.

Blade se mit à hurler à pleins poumons :

— Les akvaris ! Vite ! Gidir comprit aussitôt et les onze hommes restant se dirigèrent vers l'est, là où ils avaient laissé leurs montures.

En un regard, Blade vit quelle était sa situation : il était seul contre quatre, il était hors de question de combattre. Se retournant en un éclair, il s'enfonça dans le bois, en priant pour que d'autres monstres n'y soient pas tapis.

Il misait tout sur sa plus grande agilité à courir entre les arbres. S'il pouvait atteindre la lisière est du bois, il était sauvé : Gidir serait là avec les chevaux. Aussitôt, les cyclopes s'étaient lancés à sa poursuite. Contrairement à ce qu'espérait Blade, ils couraient à une vitesse surprenante et après cinq minutes, il était parvenu à leur gagner à peine dix mètres. La moindre chute pouvait lui être fatale.

Soudain, Blade déboucha dans une clairière. Il lui fallut un court instant pour s'apercevoir qu'il ne s'agissait pas d'une véritable clairière.

Il se trouvait face à une sorte de muraille rocheuse de plus de quatre mètres de hauteur, ayant la forme d'une demi-lune. Blade se retourna. Les cyclopes étaient à une quinzaine de mètres de lui, déployés en arc de cercle, lui coupant toute retraite. Il n'avait plus le

temps de contourner l'amas de gros rochers auquel il était adossé.

Comme s'ils avaient compris que leur proie ne pouvait plus leur échapper, les cyclopes s'étaient arrêtés et observaient Blade en s'avancant lentement vers lui, sans se presser.

Ils prolongeaient le plaisir, jouaient au chat et à la souris. Mais c'est lui, Richard Blade, qui faisait la souris. Il s'adossa solidement à la roche, son épée bien en main. Les quatre cyclopes continuaient d'avancer vers lui avec lenteur.

Et brusquement, une évidence aveuglante envahit l'esprit de Blade. Une évidence tellement inéluctable qu'elle lui rendit d'un coup tout son calme : il n'avait plus aucune chance de s'en tirer. Un instant, il se prit à songer que, par miracle, les ordinateurs de Lord Leighton pourraient le rappeler précisément maintenant, juste à temps pour lui éviter d'être mis en pièces. Mais Richard Blade ne croyait guère à ce genre de miracle. Il jeta un dernier regard aux cyclopes qui n'étaient plus qu'à cinq mètres de lui et l'évidence terrible reprit possession, de son cerveau.

Là, seul sur ce monde inconnu, perdu dans cette dimension X, il se prépara à mourir.

CHAPITRE XI

Khor repoussa son assiette pratiquement pleine. Il se leva de table, enfila sa cuirasse de métal et emprunta le grand escalier de pierre qui menait au chemin de ronde de la forteresse.

Le vent frais lui fouetta le visage et, machinalement, il resserra les pans de sa tunique autour de lui. Il s'immobilisa au coin de la tour ouest. À quelques centaines de mètres de lui, le palais royal rougeoyait dans le soleil levant.

Blade, Gidir et leur escorte étaient partis depuis près d'une heure déjà, à la recherche des cyclopes. Ce qui ne faisait pas du tout les affaires de Khor.

Le chef de l'armée kurstalienne poussa un profond soupir de contrariété. Malgré les assurances de Ker'Ivel, il craignait cet étranger courageux et retors. Et s'il parvenait malgré tout à échapper aux monstres du Dieu-Serpent ? Dans ce cas il reviendrait aussitôt à Kurstah et ne manquerait pas de se mêler d'affaires qui ne le regardaient pas.

Khor appuya ses deux mains sur le parapet sans cesser de fixer le palais de ses petits yeux cruels.

« Il faut que je prenne les devants, songea-t-il. Je dois me donner un moyen de pression contre ce Richard Blade. Pour parer à toute éventualité. »

Khor porta la main à sa cicatrice. La solution à ses problèmes se trouvait au cœur même du palais. Seulement il fallait faire vite, pendant que la plupart des gens qui s'y trouvaient dormaient encore.

Il redescendit précipitamment l'escalier. Dans le grand couloir de ceinture, il croisa deux soldats qui le saluèrent obséquieusement. Khor stoppa à leur hauteur :

— Vous deux, trouvez-moi le lieutenant Josso et dites-lui que je l'attends dans la salle d'armes. Plus vite que ça !

Khor bifurqua dans un étroit couloir en pente qui le conduisit directement à la porte de la salle d'armes. Elle était déserte, ce qui le rasséra.

Presque aussitôt, le lieutenant Josso fit son entrée à son tour. C'était, un homme assez grand pour un Kurstalien. Les traits de son visage étaient assez réguliers, mis à part sa paupière gauche,

légèrement tombante.

Mais le plus important c'est qu'il était, vis-à-vis du général, d'une fidélité à toute épreuve. Khor vint vers lui et le prit par les épaules en un geste familial.

— Lieutenant, vous allez réunir rapidement vos trois meilleurs hommes. Et surtout les plus discrets ! On se retrouve dans dix minutes à la porte de la forteresse : nous avons une mission délicate à accomplir.

Le lieutenant Josso inclina la tête en signe d'assentiment :

— Puis-je me permettre de vous demander, général, où nous devons aller ?

Khor le fixa droit dans les yeux :

— Nous allons au palais du roi.

*

* *

Miroa fut réveillée par les premiers rayons du soleil se glissant par la fenêtre sans carreau. Machinalement elle étendit le bras et poussa un soupir de désappointement ; Blade n'était plus à son côté dans le lit.

Elle s'étira langoureusement et sourit toute seule. Blade lui avait merveilleusement fait l'amour, la veille au soir. Rien qu'en y repensant, elle sentit une bouffée de chaleur embraser ses reins.

Miroa posa ses deux mains sur les globes orgueilleux de ses seins. Sous le contact chaud de ses paumes, les pointes s'érigèrent, lui envoyant de délicieux picotements dans tout le corps.

Comme si elle était animée d'une vie propre, sa main droite quitta sa poitrine pour descendre lentement le long de son ventre plat à la peau satinée. Lorsque ses doigts fins atteignirent les premières ombres de son pubis, son geste s'immobilisa brusquement et Miroa retint son souffle.

Il y avait quelqu'un derrière la porte close qui tentait de faire jouer le loquet d'ouverture. Croyant à une servante quelconque, Miroa se redressa dans le lit et couvrit sa poitrine avec le drap soyeux :

— Qui est là ? demanda-t-elle d'une voix encore mal assurée.

Personne ne répondit, mais les grattements à l'intérieur de la serrure ne cessèrent pas pour autant. Miroa allait reposer la même question d'une voix un peu plus forte lorsque la porte s'ouvrit à toute volée.

Cinq hommes armés firent irruption presque en même temps dans

la petite chambre. Miroa reconnut le deuxième d'entre eux : le général Khor ! Elle sentit aussitôt la panique l'envahir et ouvrit la bouche pour appeler au secours. Mais avant qu'elle ait eu le temps de proférer un son, l'un des soldats fut sur elle et lui plaqua sa grosse main sur le visage tandis qu'il lui appliquait la pointe d'un poignard à la naissance de la gorge.

Khor s'approcha du lit, un mauvais sourire aux lèvres :

— Alors, on fait moins la fière, hein ? Tu vas t'habiller et nous suivre bien gentiment. Si tu obéis, tout se passera bien pour toi.

Mais au moindre geste suspect, tu te retrouves avec la gorge ouverte de part en part. Suis-je bien clair ?

Les yeux agrandis par la terreur, Miroa fit un léger signe de la tête pour montrer qu'elle avait compris. Aussitôt, sur un signe de Khor, le soldat ôta la main de devant sa bouche et fit signe à Miroa de se lever.

Bien trop terrorisée pour prononcer une parole, Miroa enfila maladroitement sa tunique qui ne cachait pas grand-chose de ses cuisses fuselées. En se retournant, elle surprit une lueur de convoitise dans les petits yeux cruels de Khor et elle sentit son estomac se soulever de dégoût. Brusquement, elle se rendit compte qu'elle était entièrement à la merci du général et qu'il pouvait faire d'elle tout ce qui lui plairait. Son seul espoir était de pouvoir alerter quelqu'un tant qu'ils étaient dans le palais.

Comme s'il avait pu lire dans ses pensées, le général s'approcha d'elle en ricanant :

— N'espère aucun secours. À cette heure les couloirs du palais sont déserts. Quant à la rue, aucun danger !

Il se tourna vers les soldats :

— Allez, emmenons-la !

Khor avait dit vrai : le palais semblait vide et inhabité. Lorsqu'ils parvinrent au rez-de-chaussée, Miroa ne put réprimer un mouvement de surprise : au lieu de se diriger vers la grande porte d'entrée, les soldats l'entraînèrent vers un escalier très étroit qui s'enfonçait dans les profondeurs du palais. Sans un mot, ils la firent descendre un nombre incalculable de marches avant de déboucher dans une immense galerie parfaitement rectiligne.

La jeune femme fut saisie d'une peur viscérale et eut un mouvement de recul instinctif. Khor la poussa en avant sans ménagement.

— Avance catin ! gronda-t-il. Sais-tu où débouche cette galerie ? Directement dans les cachots de la forteresse ! Ingénieux non ? Et fais-moi confiance : ton diable d'étranger ne viendra pas t'y chercher !

Il se tourna vers le lieutenant Josso :

— Nous allons l'enfermer au dernier sous-sol : personne n'y va jamais, c'est l'endroit idéal. Vous pouvez remonter sans m'attendre : je voudrais poser quelques questions en tête à tête à cette chienne !

Dociles, les soldats et le lieutenant disparurent dans l'escalier en colimaçon qui remontait vers la surface. Dès qu'ils furent seuls, Khor poussa Miroa dans l'une des cellules vides dont la porte bâillait.

Visiblement, ce cachot n'avait pas servi depuis de très nombreuses années. Il était repoussant de crasse, et ne comportait en tout et pour tout qu'une étroite paillasse mangée par la vermine et l'humidité.

Khor plaqua Miroa contre le mur et d'un geste brutal lui arracha sa courte tunique. Folle de terreur, la jeune femme se mit à hurler. La bouche tordue par un rictus de rage, Khor lui ébranla la tête d'une paire de gifles très violentes.

— Tu peux crier tant que tu veux, personne ne peut t'entendre à cette profondeur !

D'un brusque mouvement, il la poussa en arrière. Déséquilibrée, Miroa tomba sur le sol dur. Avant qu'elle ait eu le temps d'esquisser un mouvement, Khor se laissa lourdement tomber sur son ventre dénudé.

Miroa poussa un hurlement de douleur lorsque le membre dur la pénétra en force. Après quelques va-et-vient saccadés dans son ventre, Khor prit son plaisir en râlant. Aussitôt relevé, il se rajusta sommairement et se dirigea vers la porte de la cellule. Sur le point de sortir, il se retourna vers Miroa qui sanglotait sans avoir la force de se relever.

— Si ton ami Blade se montre coopératif, il ne t'arrivera rien, sinon...

La porte se referma avec un bruit métallique sinistre et Miroa resta seule dans le silence et l'obscurité totale.

Soudain, elle se redressa, muette de terreur. Elle venait de comprendre une chose horrible : après ce qui venait de se passer, jamais le général Khor ne prendrait le risque de la laisser repartir. Ce cachot allait devenir son tombeau !

*

* *

Khor remonta l'escalier en colimaçon sans se presser. Il se sentait beaucoup mieux. D'abord il s'était vengé de cette petite paysanne et de l'affront qu'elle lui avait fait subir, la veille, devant le palais.

Mais surtout, au cas où Blade échapperait aux terribles cyclopes, il

avait désormais une « monnaie d'échange » pour empêcher l'étranger de se mettre en travers de ses projets. Et ça c'était plus important que tout le reste. Au stade où en était l'opération, il ne pouvait se permettre le moindre risque.

Khor se retrouva bientôt dans la salle d'armes et répondit distraitemment aux saluts que venaient de lui adresser les quatre soldats qui s'entraînaient à l'épée. Il se dirigea vers le grand hall de la forteresse. Il devait maintenant se rendre au palais où la disparition de Miroa avait sûrement été découverte. Il lui faudrait même participer aux recherches pour égarer d'éventuels soupçons.

Il s'immobilisa de surprise au moment où il débouchait dans le hall : la princesse Leaya venait d'entrer et se dirigeait vers lui d'un pas décidé.

Khor en ressentit une vague inquiétude : la princesse ne mettait jamais les pieds à la forteresse. Malgré cela, il ne put s'empêcher de la trouver extrêmement désirable avec ses longs cheveux d'or et sa longue robe transparente qui ne cachait pas grand-chose de sa lourde poitrine et qui laissait même entrevoir le buisson plus sombre de son ventre.

Il se composa un sourire vil et vint au-devant d'elle :

— Quelle agréable surprise, Princesse, de vous rencontrer dans ces murs ! Que me vaut cet honneur ?

Leaya conserva son visage fermé :

— Croyez que je me serais bien passée de cette visite, général Khor. Mais je devais vous avertir d'une chose grave : Miroa, la jeune amie de Richard Blade a disparu.

Khor parvint à feindre l'étonnement :

— Comment cela disparu ? Mais c'est impossible voyons ! On ne disparaît pas comme cela du palais !

Leaya le toisa d'un air méprisant :

— C'est pourtant ce qui s'est passé. Dépêchez-vous, mon père vous attend dans la salle du Conseil des Sages !

Khor s'inclina d'un air obséquieux :

— Ne vous inquiétez pas, Princesse : je vais mettre tout en œuvre et nous la retrouverons vite, votre petite protégée !

Il se rapprocha encore plus près de Leaya. Après une seconde d'hésitation, il posa sa main sur la hanche élastique, à peine voilée par les fines broderies de la robe :

— Quand ce détail sera réglé, j'ose espérer que nous pourrons reparler calmement de notre avenir, Princesse adorée...

Leaya fit un bond en arrière pour se soustraire au contact de Khor.

Son visage se tordit en une grimace de haine, sans parvenir à l'enlaidir :

— Je vous interdis de poser vos sales pattes sur moi, général ! Vous me dégoûtez ! Et je vous le répète pour la dernière fois : jamais je ne serai à vous, jamais je ne vous épouserai !

Khor blêmit sous l'insulte, mais parvint à s'extirper un mauvais sourire.

— Il ne faut jamais dire « jamais », princesse Leaya. Il se pourrait bien que dans un tout proche avenir, ce soit vous qui me suppliez de vous prendre pour femme !

La princesse fit un pas vers lui, les poings serrés et le regard brillant de colère :

— Jamais ! Je préférerais encore finir mes jours dans l'un de vos infâmes cachots plutôt que de me déshonorer, en entrant dans votre lit ! Je sais bien que vous ne cessez d'invoquer la raison d'État pour tenter de convaincre mon père de me contraindre à ce mariage. Mais vous n'y parviendrez pas !

Khor éclata d'un grand rire et se dirigea vers la grande porte d'entrée. Au moment de sortir dans la rue, il se retourna vers Leaya :

— Nous verrons. Princesse. Nous verrons !

Une fois à l'air libre, Khor jura à voix basse : il saurait bien faire payer à cette pimbêche les humiliations qu'elle lui faisait endurer depuis trop longtemps.

Il se dirigea d'un pas rapide vers le palais, l'esprit plus tranquille : en l'absence du capitaine Gidir et de l'étranger, le vieux roi serait beaucoup plus facile à berner. D'autant que le grand-prêtre ne serait pas là non plus pour s'opposer à sa volonté !

Pour l'instant il lui fallait organiser de pseudo-recherches concernant Miroa et revenir rapidement à la forteresse : il avait encore deux trois détails à mettre au point avec le terrible Ker'Ivel avant de déclencher l'assaut final.

CHAPITRE XII

Blade leva son épée à hauteur de sa poitrine et se campa fermement sur ses deux jambes, attendant les quatre cyclopes qui continuaient d'avancer vers lui. Il avait affronté suffisamment d'adversaires au cours de ses voyages pour se rendre compte qu'il n'avait absolument aucune chance face aux quatre monstres qui l'entouraient. Mais il était au moins décidé à vendre chèrement sa peau.

Les cyclopes s'étaient arrêtés à trois mètres de lui et poussaient des grognements satisfaits. L'un d'eux désigna Blade et se frappa la poitrine en grognant de plus belle. Les deux autres secouèrent furieusement leur tête énorme. Blade se dit avec amertume qu'ils étaient en train de se chamailler pour savoir lequel d'entre eux aurait le plaisir de lui porter le coup mortel.

Au bout de quelques secondes, cette attente lui parut déjà insupportable. À tant faire que de mourir, il préférerait que ce soit en guerrier plutôt qu'en gibier !

Il banda ses muscles pour bondir au-devant des monstres.

« Arrête, Richard Blade ! »

Blade s'immobilisa, stupéfait : il venait d'entendre une voix. Mais cette voix, grave et très douce, ne venait pas des alentours. Elle avait pris naissance à l'intérieur de sa tête ! Il se dit qu'il était en train de délirer et s'apprêta de nouveau à foncer sur les cyclopes.

Mais la voix se fit entendre une seconde fois :

« Ne fais pas cela, Richard Blade. Il y a un meilleur moyen... »

Blade, cette fois, sut qu'il ne rêvait pas : une présence inconnue était bel et bien en train de communiquer avec lui par télépathie. La voix était très apaisante, mais en même temps, elle dégageait une impression de force et de puissance à laquelle Blade ne tenta pas de résister.

« Tu vas courir sur ta droite, presque jusqu'au bout de la muraille à laquelle tu es adossé. Jusqu'aux gros rochers qui semblent encastrés l'un dans l'autre. »

Blade, imperceptiblement, tourna la tête vers la droite. Effectivement, il repéra tout de suite les deux rochers de forme bizarre dont la voix venait de lui parler. Très vite, il jeta un coup d'œil vers

les cyclopes et se sentit momentanément soulagé. Apparemment la querelle s'envenimait pour savoir qui allait tuer leur proie.

Assitôt, la voix se remit à parler :

« Entre ces deux rochers, juste au niveau du sol, il y a un passage. Prends-le, mais fais vite ! »

Blade n'hésita pas une seconde. Profitant de l'inattention des monstres, il bondit d'une détente de félin en direction des gros rochers. Une faille s'ouvrait entre les deux, à moitié dissimulée par les herbes et la mousse. On aurait dit l'entrée d'un gros terrier.

Habituellement, Blade se serait méfié de ce qui, après tout, pouvait très bien être un piège. Mais la voix semblait si sûre d'elle, elle possédait un tel pouvoir de persuasion qu'il n'hésita pas.

De toute façon, il n'avait plus le choix. Car voyant que leur victime était en train de leur échapper, les monstres venaient de bondir pour le rattraper.

Blade sauta à pieds joints dans le trou et s'enfonça jusqu'à mi-corps. Puis il s'immobilisa. Il étouffa un juron : il allait périr là, à moitié enfoncé dans le sol. Ce n'était plus qu'un jeu pour les cyclopes de l'achever.

Avec l'énergie du désespoir, Blade arc-bouta ses jambes à l'intérieur. Il sentit d'abord une résistance. Et brusquement, il s'enfonça d'un coup dans la terre et dégringola de deux ou trois mètres sur une très forte pente.

Il était temps, les cyclopes étaient sur lui. En le voyant disparaître, ils poussèrent un rugissement de colère et de dépit. L'un d'eux enfila son long bras velu dans le trou en espérant pouvoir l'atteindre. Heureusement, il était beaucoup trop court. Se relevant avec rapidité, Blade saisit son épée qu'il avait laissé tomber au cours de sa chute et d'un coup précis, sectionna la main du monstre qui tomba à terre dans un giclement de sang. Le cyclope hurla de douleur et retira prestement son bras ensanglanté.

En levant les yeux, Blade s'aperçut avec soulagement que jamais les cyclopes ne parviendraient à le suivre : l'ouverture entre les rochers était beaucoup trop étroite pour eux.

Effectivement, les monstres tournèrent autour des rochers un bon moment. Puis, faisant sans doute la même constatation que Blade, ils s'assirent en rond près de la faille.

« Espérons qu'il y a une seconde issue, songea Blade. Sinon je risque fort de crever comme un rat dans un cul-de-sac ! »

Au même moment, comme si elle avait pu lire dans ses pensées, la voix se fit entendre : « Ne crains rien, Richard Blade. Si tu suis mes

indications, je te ferai sortir d'ici. »

Blade poussa un soupir de soulagement. Dans sa situation, à qui qu'elle appartînt, la voix était la bienvenue. « Tu vas prendre la galerie sur ta droite et à la prochaine fourche, tu emprunteras la branche de gauche. Maintenant, va ! »

Petit à petit, les yeux de Blade s'étaient habitués à l'obscurité ambiante. Il repéra sans peine la galerie indiquée. Elle était très basse et il dut progresser à quatre pattes. Au bout d'une trentaine de mètres, il parvint à la fourche mentionnée par la voix. Comme il lui avait été indiqué, il obliqua sur la gauche.

Rapidement, ce nouveau conduit s'élargit et Blade put se remettre debout. Il parcourut ainsi plusieurs centaines de mètres pour déboucher dans une caverne de dimensions moyennes. Il s'arrêta, interdit : une bonne douzaine de galeries en partaient. Laquelle prendre ?

Docilement, il attendit que la voix providentielle se manifestât à nouveau. Elle le fit au bout de quelques secondes :

« Tu vois cette sorte de colonne toute droite qui atteint presque le plafond de la grotte ? Tu vas t'engager dans la deuxième galerie sur sa droite. »

D'un coup d'œil, Blade repéra la colonne en question et suivit à la lettre les instructions qui venaient de lui être données par la mystérieuse voix.

Après quelques minutes de marche, Blade eut l'impression qu'il était maintenant en train de remonter et que l'obscurité avait tendance à s'éclaircir. Effectivement, au bout de plusieurs centaines de mètres il vit apparaître la lumière du jour. La galerie débouchait de l'autre côté de la rivière, sur le flanc de la berge, en à-pic à cet endroit. L'entrée était totalement masquée par les roseaux touffus qui proliféraient tout le long du cours d'eau.

Blade sortit avec précaution et rampa durant quelques mètres. N'entendant aucun bruit, il se redressa à demi. Il vit tout de suite qu'il avait en réalité parcouru sous terre beaucoup plus de distance qu'il ne l'avait cru. Le bois où il avait combattu les cyclopes n'était plus qu'une petite tache au loin.

Il allait se relever complètement lorsque la voix se fit de nouveau entendre :

« Tu vas marcher le long du fleuve vers l'amont. Dans une lieue tu trouveras l'akvari que les soldats ont laissé attaché à un arbre pour toi. Je ne te dis pas adieu, Richard Blade, car nous nous reverrons sans doute bientôt. Mais prends bien soin de toi... »

La voix sembla marquer un temps d'hésitation avant de

poursuivre :

« ... Car j'ai bien peur que tu ne sois le dernier espoir de ce monde. »

Blade inspecta lentement les environs pour s'assurer que les cyclopes avaient disparu. Il commença à remonter vers l'amont du fleuve, l'esprit troublé.

À qui pouvait bien appartenir cette voix ?

*
* *

Blade se rendit tout de suite compte qu'une animation peu ordinaire régnait à Kurstah. Dans les rues toujours aussi encombrées, les patrouilles de soldats étaient plus nombreuses et, surtout, elles semblaient plus fébriles.

Malgré la foule très dense, Blade parvint à mener son akvari jusqu'aux portes du palais sans écraser personne.

Il s'arrêta devant les gardes qui en interdisaient l'accès et leur demanda d'aller chercher le capitaine Gidir. Cette fois, personne ne lui fit de remarque et Gidir apparut à peine une minute plus tard.

Dès qu'il vit Blade, son visage s'éclaira d'un large sourire et il se précipita vers lui :

— Blade ! Par le Dieu de la Montagne ! Je ne pensais pas vous revoir un jour ! Si vous saviez comme je suis heureux ! Mais comment avez-vous fait pour échapper à ces monstres ? La dernière fois que nous vous avons aperçu, vous étiez seul contre quatre d'entre eux...

Blade fit un geste de la main et rendit son sourire au capitaine Gidir :

— C'est un peu long à raconter. Nous avons plus urgent à faire. Vous avez mis le roi au courant ?

Le visage de Gidir s'assombrit :

— Oui, dès notre retour. Il croit comme moi que la situation est grave. Venez, nous allons le voir tout de suite.

Il entraîna Blade à l'intérieur du palais. Sur les premières marches de l'escalier menant à la salle du Conseil des Sages se tenait la princesse Leaya. Malgré les problèmes qui l'assaillaient, Blade ne put s'empêcher de l'admirer. Elle vint au-devant de lui avec un éclatant sourire.

— Je suis très heureuse de vous revoir, murmura-t-elle en plongeant dans les siens ses admirables yeux d'eau claire.

Blade s'inclina, puis tourna la tête autour de lui.

— Miroa n'est pas avec vous ? demanda-t-il, content de revoir la jeune fille.

Gidir et Leaya se regardèrent. Tout de suite, Blade sut qu'il s'était passé quelque chose. Il fixa Gidir droit dans les yeux. Celui-ci baissa la tête et répondit d'une voix faible :

— Miroa a disparu !

CHAPITRE XIII

Blade serra les poings à s'en faire éclater les jointures. Puis il se tourna vers Gidir et Leaya qui l'observaient sans mot dire :

— Comment Miroa a-t-elle pu disparaître au beau milieu du palais ?

Après un coup d'œil en direction de la princesse, Gidir prit Blade par les épaules :

— C'est Khor qui l'a enlevée. Ce matin de très bonne heure, peu après notre départ. Il l'a fait enfermer dans les cachots de la forteresse.

— Mais comment savez-vous tout cela ?

Le capitaine eût un sourire modeste :

— La plupart des soldats sont entièrement dévoués au général, mais j'ai quand même réussi à introduire quelques hommes à moi dans la forteresse... Je suppose d'ailleurs qu'il a fait pareil de son côté ! Toujours est-il que l'un de mes hommes, en allant prendre son service, a aperçu Josso, le premier lieutenant de Khor, et plusieurs soldats qui remontaient des cachots en parlant d'une jeune fille à qui Khor allait faire passer un sale quart d'heure. Il ne m'a pas fallu longtemps pour faire le rapprochement avec Miroa.

Blade se sentit envahi par une rage impuissante. Miroa entre les griffes de Khor ! On ne pouvait imaginer pire. Il frappa du poing contre le mur :

— Mais comment diable ont-ils fait pour traverser tout le palais, sortir, rejoindre la forteresse sans que personne ne les remarque ?

Gidir prit un air très ennuyé :

— C'est bien ce que je ne m'explique pas ! Il avait beau être tôt, l'entrée du palais est toujours gardée...

— Il n'y a pas d'autre issue ?

— Mais non, d'ailleurs...

Gidir fut interrompu par le cri que Leaya venait de pousser. Surpris, les deux hommes la dévisagèrent. Leaya saisit le bras de Gidir avec force :

— Le souterrain !

Gidir claqua des doigts, en proie à une vive excitation :

— Par le Dieu de la Montagne, c'est vrai !

— De quel souterrain parlez-vous ? demanda Blade.

Ce fut Leaya qui lui répondit :

— D'une galerie qui conduit directement du palais à la forteresse. Elle a été aménagée aux époques lointaines où des soldats déserteurs fomentaient une révolte dans le sud du pays. Elle devait permettre, au cas où Kurstah aurait été envahie par les mercenaires, de mettre rapidement le roi en sécurité. Mais cela fait tellement longtemps que personne n'y va plus et que j'en avais presque oublié l'existence !

Blade arpentait le grand hall du palais :

— Il y a gros à parier que Khor, lui, ne l'avait pas oubliée. À mon avis, c'est par là qu'il a pu emmener Miroa sans que personne ne s'en aperçoive.

Il s'arrêta de marcher et regarda le capitaine :

— Et c'est également par là que nous allons la récupérer !

Gidir fit la grimace :

— Je comprend votre désir de la retrouver, mais c'est une affaire très délicate... Khor est un personnage puissant et il est très jaloux de ses prérogatives. Si nous sommes pris en train de violer les prisons de la forteresse, le roi sera obligé de donner raison à Khor et cela, ne fera que renforcer son pouvoir.

Blade se mit à réfléchir. Ce que disait Gidir était frappé au coin du bon sens. Et il savait mieux que personne que ce n'était pas le moment de renforcer la position de Khor. D'un autre côté il ne pouvait accepter de rester sans rien faire alors que Miroa était emprisonnée. Il posa sa main sur le bras de Gidir :

— Vous avez raison, Capitaine. Il est inutile d'envenimer les choses. Je vais aller tout seul délivrer Miroa. Si je suis pris ou simplement repéré, vous n'aurez qu'à feindre l'ignorance.

Gidir se gratta la tête d'un air dubitatif :

— Cela m'ennuie beaucoup de vous laisser affronter seul les dangers de la forteresse. Je ne voudrais pas que vous pensiez...

Blade l'interrompit en souriant :

— N'ayez aucune crainte, Capitaine : j'ai eu l'occasion déjà d'apprécier votre courage. Je sais très bien que si vous le pouviez, vous seriez le premier à m'accompagner ! En revanche, ce que vous pouvez faire, c'est venir m'indiquer d'où part cette galerie.

Gidir l'entraîna vers un escalier étroit qui descendait à droite du hall. Avant de s'y engager, il se tourna vers Blade.

— Il faut aussi que je vous avertisse d'une chose : les cachots de la

forteresse sont disposés sur quatre étages. La galerie débouche au dernier étage.

Blade fit un signe d'assentiment et suivit Gidir dans l'escalier.

Après avoir emprunté plusieurs couloirs et divers escaliers, les deux hommes débouchèrent à l'entrée du souterrain rectiligne suivi par Khor et ses soldats quelques heures auparavant avec Miroa. Gidir leva le bras à l'horizontale :

— Tout au bout de cette galerie, vous trouverez une porte de bois. Derrière se trouvent les cachots de la forteresse.

Blade s'assura que son épée était bien fixée à son côté et son poignard toujours dans sa botte. Puis, résolument, il s'engagea dans la galerie.

Il lui semblait que ses pas résonnaient avec un bruit terrible sous la voûte de pierre, mais il se rassura vite : l'épaisseur des parois était telle que n'importe quel bruit devait être parfaitement étouffé.

Il ne lui fallut pas plus de dix minutes pour parcourir le long boyau souterrain et parvenir à la porte de bois que Gidir lui avait indiquée. Elle était simplement fermée au loquet. Avant de l'ouvrir, Blade dégaina son épée. Le capitaine lui avait affirmé que personne ne traînait jamais dans cette partie de la forteresse. Mais Blade savait qu'un excès de prudence peut parfois vous sauver la vie.

Il entrebâilla la porte et passa la tête dans le corridor sombre qui s'étendait derrière. Personne. Silencieusement, son épée à la main, il s'y engagea après avoir repoussé le battant derrière lui.

Il resta immobile quelques secondes, le temps d'habituer ses yeux à la pénombre. Il en profita pour réfléchir. Gidir lui avait affirmé que les cachots du dernier sous-sol, où il se trouvait, étaient désaffectés depuis longtemps, faute de prisonniers. D'un autre côté, si Khor, comme c'était probable, souhaitait donner le moins de publicité possible à l'enlèvement de Miroa, c'est précisément dans cette partie déserte de la forteresse qu'il avait dû enfermer la jeune fille.

Blade inspecta le couloir. À gauche, il se terminait au bout de quelques mètres sur un mur. De part et d'autre, les portes des cachots baïllaient, certaines à moitié démolies.

À droite, le couloir faisait un coude à angle droit et disparaissait dans les ténèbres. S'il avait vu juste, Miroa ne pouvait se trouver que par là.

Lentement, il avança vers le virage. Au moment où il atteignait l'angle du mur, il entendit un cliquetis métallique. Il dépassa d'un pas le coin du couloir et se trouva nez à nez avec deux soldats en train de refermer la porte d'un cachot.

Encore plus surpris que lui, les deux hommes marquèrent un temps d'arrêt avant de dégainer leurs épées. Cette hésitation fut fatale à l'un d'eux. D'un bond Blade fut sur lui et effectua un puissant moulinet avec son arme. Le côté dentelé de son épée vint mordre dans la chair tendre et le premier soldat s'écroula, la gorge déchiquetée, essayant vainement de retenir le sang qui s'échappait à gros bouillons de la blessure béante.

Son compagnon poussa un cri de colère et se rua sur Blade. Celui-ci fit un pas en arrière pour prendre du champ. Mais son pied buta contre une grosse pierre plate qui dépassait légèrement du sol. Surpris, il ne put maintenir son équilibre et tomba à la renverse, laissant échapper son arme dans sa chute.

Hurlant déjà de victoire, le soldat leva son épée et la pointa de toutes ses forces vers la poitrine de Blade. Avec des réflexes foudroyants, celui-ci roula sur lui-même et la lame vint buter contre le sol, à moins de dix centimètres de sa colonne vertébrale. Au moment même où il échappait au coup mortel, Blade avait tiré son poignard de sa botte. Profitant du déséquilibre momentané du soldat, son bras se détendit violemment et l'arme acérée s'enfonça jusqu'à la garde dans le ventre de son adversaire, juste en dessous du sternum.

L'homme marqua un temps d'arrêt. Ses yeux s'agrandirent de surprise puis de douleur. Il eut encore la force de brandir son épée avant de s'écrouler comme une masse.

Sans perdre de temps, Blade se releva. Il s'empara du trousseau de clés que le premier soldat avait laissé tomber et s'approcha de la porte qu'ils venaient de refermer.

La troisième clé qu'il essaya fut la bonne. La porte s'ouvrit avec un grincement sinistre. Dans l'infâme cachot, Miroa se tenait accroupie, recroquevillée dans un angle du mur. Quand elle vit la silhouette de Blade se découper dans l'encadrement, elle poussa un petit cri de frayeur. Blade prit sa voix la plus douce :

— N'aie pas peur Miroa, c'est moi ! Je suis venu te délivrer.

Dès qu'elle eut reconnu sa voix, la jeune fille se leva et se précipita dans ses bras en sanglotant.

— Oh, c'est horrible ! hoqueta-t-elle. Si tu savais ce qu'ils m'ont fait !

Blade caressa ses cheveux pour la calmer :

— C'est fini, maintenant, je suis là. Viens, il faut partir d'ici très vite.

Il entraîna Miroa à l'extérieur du cachot et l'appuya contre le mur. Il saisit les deux cadavres l'un après l'autre et les tira à l'intérieur de la cellule dont il referma la porte à clé. Puis il empoigna Miroa par les

épaules et l'entraîna vers l'entrée de la galerie qui conduisait au palais. À ce moment, il entendit un léger chuintement, à quelques mètres en avant. Instantanément, ses sens furent en alerte. Il poussa Miroa dans un renfoncement de porte et s'y dissimula avec elle. Puis il risqua un œil vers la droite.

Ce qu'il vit le remplit d'étonnement. Un pan de mur du couloir venait de glisser sur lui-même, dévoilant les premières marches d'un escalier. Et dans l'encadrement de ce passage secret, se tenait un homme que Blade reconnut sans peine. C'était Khor.

Sans jeter un regard dans leur direction, le général se dirigea vers l'escalier en colimaçon qui remontait vers les niveaux supérieurs de la forteresse.

Lorsqu'il eut totalement disparu, Blade conduisit Miroa jusqu'à l'entrée de la galerie :

— Tu vas suivre ce passage : il aboutit directement dans le palais. Dès que tu y seras, tu iras tout de suite voir le capitaine Gidir. Lui saura te mettre en lieu sûr.

Miroa leva vers lui un regard empli d'inquiétude :

— Mais toi ? Que vas-tu faire ? Pourquoi est-ce que tu ne viens pas avec moi ?

Blade resta un instant silencieux, puis effleura tendrement la joue de la jeune fille :

— Moi je vais essayer de découvrir ce que le général Khor pouvait bien faire derrière ce passage secret !

CHAPITRE XIV

Blade s'approcha du mur derrière lequel se cachait l'entrée du passage dont il avait vu Khor ressortir. Il l'examina attentivement. L'ouverture devait être commandée par un mécanisme soigneusement dissimulé.

Il passa ses mains sur la surface rugueuse pour tenter de déceler une pierre qui actionnerait un quelconque levier. Sans succès.

Levant les yeux, il tomba sur la torche d'acier scellée dans le mur juste au-dessus de sa tête. Après quelques essais infructueux, il entendit un léger chuintement lorsqu'il fit pivoter la base du chandelier. Le pan de mur s'effaça, laissant apparaître les premières marches d'un escalier en pente raide.

Sans cesser de se tenir sur ses gardes, Blade emprunta le chemin qu'avait suivi Khor quelques instants auparavant. Au fur et à mesure de sa progression, la galerie qui s'enfonçait profondément dans le sol était de plus en plus vivement éclairée.

Soudain Blade s'immobilisa : au détour d'un coude que faisait le boyau, il venait de déboucher dans une immense caverne naturelle illuminée par ses propres parois de cristal.

« Qu'est-ce que Khor pouvait bien venir faire dans un endroit pareil ? » songea-t-il en s'engageant plus avant dans cette somptueuse cathédrale de pierre.

Il continuait de marcher vers le fond de la grotte quand il entendit, sur sa droite, un grondement sourd. La main sur son épée, il tourna vivement la tête et vit un énorme rocher en train de rouler sur lui-même.

Presque aussitôt, la tête effrayante de Ker'Ivel, le Dieu-Serpent, apparut.

Blade resta interdit quelques secondes, contemplant ce mufler monstrueux. D'où pouvait bien sortir une telle créature de cauchemar ?

Il s'avança résolument vers la bête : si Khor était ressorti d'ici sans dommage, cela pouvait vouloir dire que l'énorme reptile n'était pas forcément hostile.

Blade leva des yeux vers la tête triangulaire qui oscillait à trois bons mètres au-dessus de lui :

— Qui es-tu ? Que fais-tu dans cet endroit ?

Le monstre émit un bref sifflement et ouvrit une gueule impressionnante.

— Peu importe qui je suis, Richard Blade, répondit-il d'une voix aux accents métalliques. Mais si tu veux vraiment le savoir, sache que les humains me désignent sous le nom de Dieu-Serpent !

Blade éprouva un choc à la poitrine. Ainsi, le Dieu-Serpent, le maître des cyclopes, n'était pas une légende. Il était là, bien vivant et, de plus, il le connaissait, lui, Richard Blade.

En même temps, il en fut soulagé. Si cette créature n'était pas un dieu, on devait pouvoir la vaincre, elle et ses hordes de tueurs à un œil. Restait à comprendre ce que faisait le chef des armées kurstaliennes dans l'ancre du monstre. Sans lâcher son arme, Blade releva les yeux vers Ker'Ivel :

— D'où viennent les cyclopes que l'on dit être à tes ordres ? Pourquoi les lancer à l'assaut des humains ?

Le reptile émit un nouveau sifflement chargé de haine :

— Les humains seront détruits jusqu'au dernier ! Parce que je le veux. Et nul n'a les moyens de s'opposer à moi...

Blade l'interrompt d'une voix calme :

— Et je présume que Khor est ton complice, n'est-ce pas ?

Le Dieu-Serpent balança sa tête de gauche à droite :

— Tu comprends vite, étranger ! Oui, cet imbécile va supprimer le dernier obstacle qui s'oppose encore à mes desseins : les prêtres !

Blade réfléchissait à toute vitesse. Il ne parvenait pas à comprendre quel pouvait être l'intérêt de Khor à s'allier avec le Dieu-Serpent si celui-ci préparait effectivement la destruction totale de l'humanité.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Ker'Ivel se mit de nouveau à parler :

— Tu vois juste, Richard Blade. Khor croit qu'il va devenir le roi de Kurstal grâce à moi. Le fou ! Il périra comme les autres quand je n'aurai plus besoin de lui.

— Mais en quoi les prêtres du Dieu de la Montagne sont-ils importants ? Pourquoi Khor doit-il les supprimer ?

Le reptile poussa un sifflement de rage :

— Tu es trop curieux, étranger, beaucoup trop curieux ! De toute manière cela n'a plus aucune importance. Très bientôt, ces maudits prêtres auront cessé de se mettre en travers de ma route.

Sans bien saisir tous les aspects de la situation, Blade comprenait

une chose : Khor était peut-être déjà en train de massacrer les prêtres et ensuite, le Dieu-Serpent lancerait les cyclopes à l'assaut de Kurstah. Il fallait coûte que coûte qu'il empêche ce massacre. Il commençait à connaître suffisamment les cyclopes pour savoir qu'en face d'eux, les paisibles Kurstaliens n'avaient aucune chance de survie.

Brusquement, le monstre abaissa sa tête vers Blade. Ses deux gros yeux verts étaient juste en face de lui. En un éclair, Blade leva le bras, se propulsa en avant d'un bond et plongea son épée dans l'œil gauche du reptile.

Il ne se passa rien. L'arme passa au travers de la tête sans rencontrer aucune résistance. Comme si Blade venait simplement de transpercer une image animée...

Ker'Ivel se redressa et siffla, ironique :

— Nul ne peut me vaincre, je te l'ai pourtant dit ! Ce que tu as en face de toi n'est qu'une image destinée à tes yeux d'humain. N'ayant ni forme ni corps réel, je peux prendre n'importe quelle apparence. Une apparence indestructible.

Blade recula d'un pas. Après son attaque infructueuse, il s'attendait à une réplique foudroyante du monstre. Et comment se défendre contre un être immatériel ? Comme s'il continuait de lire dans son cerveau, Ker'Ivel se pencha de nouveau vers lui :

— Tu n'as rien à craindre de moi, Richard Blade ! Malheureusement, ma nature psychique m'interdit de tuer un être vivant. Même si je le voulais, je ne le pourrais pas.

Blade rengaina son épée, devenue inutile :

— C'est pour cela que tu as besoin des cyclopes. Pour détruire à ta place !

— Tu as tout compris, étranger ! Mais j'ai peur que cela ne t'empêche pas de mourir comme les autres...

— Tu oublies qu'en ressortant d'ici, je vais alerter le roi et qu'il va faire immédiatement protéger les prêtres !

Ker'Ivel modula un nouveau sifflement ironique :

— À mon avis, il est déjà trop tard, Richard Blade. Beaucoup trop tard. Mais si tu veux essayer, je ne te retiens pas ! Après tout, tu as peut-être une toute petite chance. C'est un jeu qui me plaît.

Le jeu du chat et de la souris... Blade serra les poings, envahi par une rage impuissante. Il leva les yeux vers Ker'Ivel.

— Souhaite que je meure dans les premiers, gronda-t-il. Car sinon, je reviendrai ici et je trouverai bien un moyen de te détruire !

Blade tourna les talons et sortit de la caverne illuminée, poursuivi par le sifflement insupportable du Dieu-Serpent.

CHAPITRE XV

Le grand-prêtre Jourdaah était allongé sur son lit depuis quelques minutes. Sans bien s'expliquer pourquoi, il se sentait inquiet. Depuis plusieurs jours, c'était comme si l'atmosphère de Kurstah s'était brusquement alourdie.

Il repensa à ce qu'avait raconté l'étranger, ainsi que les soldats qui l'avaient accompagné. La réapparition des cyclopes le plongeait dans une angoisse diffuse. Depuis de nombreux siècles, la plupart des Kurstaliens avaient fini par rejeter le Dieu-Serpent et ses créatures monstrueuses dans le grenier poussiéreux des vieilles légendes sans fondement.

Mais lui, Jourdaah, comme les milliers de prêtres qui s'étaient succédé depuis le fond des âges, savait que les puissances des ténèbres, si elles étaient depuis longtemps en sommeil, n'en étaient pas mortes pour autant. Les cyclopes en étaient la plus terrible preuve.

Le grand-prêtre soupira et se retourna sur sa couche. Espérant que, cette fois encore, le Dieu de la Montagne saurait les guider sur la meilleure route.

Finalement, malgré ses craintes, Jourdaah bascula dans le sommeil. Aussitôt, la voix grave et douce commença à lui parler : « Le péril est grand pour toi et les tiens. Vous, les prêtres, êtes les seuls remparts contre le Dieu-Serpent. Mais un terrible danger vous guette... »

Le grand-prêtre frémit dans son sommeil. La partie de son cerveau d'où émergeait la voix était survoltée. Le corps inanimé de Jourdaah fut secoué par un tremblement. Il ne s'immobilisa que quand la voix se fit de nouveau entendre.

« La perte des humains viendra d'un humain, dit-elle. C'est à toi de découvrir où est l'ombre et où est la lumière. »

La voix se tut, cette fois définitivement. Quelques minutes plus tard, Jourdaah s'éveilla sans raison apparente. Son corps était couvert de sueur et il s'aperçut que ses membres étaient pris d'un tremblement qu'il n'arrivait pas à contrôler. Sa tête était très lourde et semblait résonner de mille échos très affaiblis.

Le grand-prêtre connaissait bien cet état. Il signifiait que le Dieu de la Montagne lui avait parlé durant son sommeil. Comme les autres

fois, il ne parvint pas à se souvenir de la moindre parole. Mais la partie inconsciente de son cerveau était en pleine effervescence. Jourdaah savait de façon certaine qu'une terrible menace planait sur lui et les autres prêtres du temple. Une menace imminente.

Jourdaah se leva et enfila sa tunique aussi prestement que son âge le lui permettait.

Il devait avertir le roi pour qu'il fasse protéger le temple.

*
* *

Blade parcourut en sens inverse le chemin qui l'avait conduit dans l'ancre du Dieu-Serpent. D'après les menaces du reptile, il savait que la catastrophe était pour bientôt, mais son tempérament de combattant lui interdisait de baisser les bras. Aucun adversaire n'est jamais tout à fait invincible. Le tout est de trouver le défaut de sa cuirasse. Et malheureusement, il fallait faire vite.

Il arriva en vue du passage secret qui était resté ouvert depuis qu'il s'y était engagé. Au moment où il déboucha de l'escalier, cinq soldats lui tombèrent dessus et le plaquèrent au sol. En un tournemain, Blade se retrouva totalement immobilisé sous le poids de ses adversaires qui avaient bénéficié d'un effet de surprise total.

Sans ménagement, les soldats l'entraînèrent vers le cachot le plus proche dont la porte était grande ouverte. Blade n'opposa aucune résistance. Ses adversaires ayant un trop gros avantage sur lui, il valait mieux attendre une occasion plus propice.

Les cinq hommes le traînèrent jusqu'au mur opposé à la porte auquel étaient fixés quatre anneaux de fer, deux au ras du sol et les deux autres à environ deux mètres de hauteur. Ils emprisonnèrent les chevilles et les poignets de Blade à l'intérieur des anneaux.

Aussitôt, un sixième homme entra et Blade reconnut immédiatement Khor.

Le chef des armées s'avança vers lui, un mauvais sourire aux lèvres :

— Alors, étranger, que dites-vous de ça ? Vous auriez dû rester sagement dans votre pays, plutôt que de venir ici vous mettre en travers de ma route ! Voilà ce que c'est que d'être trop curieux... Vous comprenez bien que je ne peux pas vous laisser en vie maintenant...

Blade n'en menait pas large mais soutint le regard du général.

— Je crois que vous faites une lourde erreur, dit-il d'une voix ferme. Vous croyez avoir un allié, mais ce monstre que j'ai vu dans la caverne n'a qu'une idée en tête : se débarrasser de vous dès que vous

aurez neutralisé les prêtres !

Khor accusa le coup en constatant que Blade semblait parfaitement au courant de ses projets. Il s'approcha de lui et lui souffla son haleine lourde au visage :

— Vous dites n'importe quoi ! Ker'Ivel a autant intérêt que moi à ce que notre association se déroule sans accroc !

Blade répondit à Khor avec un sourire ironique :

— Jusqu'à l'élimination des prêtres, oui. Mais après ? Pourquoi s'encombrerait-il de vous alors que son but est l'anéantissement total de l'humanité ? Réfléchissez-y, général : si vous aidez ce monstre à accomplir ses projets, cela signifie la fin rapide et brutale de votre monde. Et vous avec !

Khor frappa le sol du pied, visiblement en proie à une grande colère.

— Tu mens ! hurla-t-il. Tu mens ! Tu essaies de me faire renoncer, mais tu n'y parviendras pas. Rien ne m'empêchera de devenir roi de Kurstah !

Un rictus cruel se dessina sur ses lèvres minces :

— Et d'ailleurs il est trop tard : dans quelques heures à peine, tous les prêtres du temple auront cessé de vivre. Et dès l'aube, les cyclopes cerneront la ville et feront de moi le maître absolu !

Dans le regard de Blade il y avait à la fois de la colère et du mépris :

— Ils feront de toi un cadavre ! Tu ne comprends donc pas que tu es en train de te faire berner ? Que tu n'es qu'un pion dans la main d'une créature dont la puissance peut nous écraser tous aussi facilement qu'un fétu de paille ?

Khor s'éloigna d'un pas et contempla Blade du haut en bas. Puis, ses yeux rétrécis par la haine brillant d'une véritable folie meurtrière, il prononça :

— Tu viens de prononcer là tes dernières paroles, étranger ! Maintenant, tu vas mourir.

Blade soutint son regard :

— Je n'ai pas peur de la mort. J'ai toujours su qu'un jour je finirais comme cela.

Blade marqua un instant de silence avant de poursuivre d'une voix totalement maîtresse d'elle-même :

— Et puis, ce qui me console, c'est qu'il se passera très peu de temps avant que tu ne me rejoignes dans la tombe !

Khor se contenta de ricaner, fit un geste à l'un des soldats et sortit

sans se retourner.

Dès qu'il eut disparu, le soldat vint se planter en face de Blade, toujours enchaîné. Lentement, avec des gestes précis de tueur professionnel, il sortit son poignard de sa gaine de cuir.

Le saisissant par la lame, il leva son bras vers l'arrière. Instinctivement, Blade banda ses muscles, comme si cela avait été suffisant pour empêcher l'arme de transpercer son cœur de part en part.

Le soldat projeta son bras vers l'avant. Le poignard quitta sa main à toute vitesse. Blade sentit une douleur intenable lui vriller le cerveau. En un centième de seconde, il pensa aux ordinateurs de Lord Leighton. Mais la douleur était très différente de celle provoquée par les manipulations du vieux savant, dans les sous-sols de la Tour de Londres.

Au moment précis où la lame entamait sa chair, Blade fut aveuglé par un éclair d'une intensité incroyable. Il eut l'impression que tout son corps se disloquait, s'effondrait dans un vacarme épouvantable.

À l'instant où le poignard atteignait son cœur, il bascula dans le néant.

CHAPITRE XVI

Blade avait l'impression d'être précipité dans le vide depuis un temps infiniment long. Bizarrement, il conservait des lambeaux de conscience, par intermittence. La pensée lui vint que c'était peut-être cela être mort : une chute sans fin dans des limbes immatérielles...

Enfin il eut la sensation d'un effort à fournir, d'une compression de son cerveau, comme si on essayait de le faire entrer dans une trop petite boîte. Et brusquement, il perdit totalement conscience.

Lorsqu'il revint à lui, Blade était nu, allongé dans une épaisse couche de neige. Il se fit instantanément la réflexion que malgré sa situation, il ne sentait absolument pas la morsure du froid. En y réfléchissant davantage, il dut bien reconnaître qu'il n'éprouvait aucune sensation physique !

Blade fit jouer les muscles de ses bras et de ses jambes. Tout semblait parfaitement fonctionner. Il se mit debout et observa l'endroit où il se trouvait. C'était un désert. Un immense désert de glace cerné par de hautes montagnes bleutées qui paraissaient totalement infranchissables.

Malgré son habitude des situations hors du commun, il était profondément interloqué. Qu'est-ce qui avait bien pu lui arriver ? Il se trouvait au fond des cachots de la forteresse de Kurstah, un soldat l'avait blessé à mort et, sans savoir comment, il se retrouvait là, au milieu de cette étendue de neige, entièrement nu, qui plus est.

Comme l'inaction ne semblait lui servir à rien, Blade décida de marcher en direction de la montagne qui lui paraissait la moins haute. Son corps lui obéissait docilement, mais il ne pouvait se défaire d'une étrange sensation. Celle d'habiter le corps de quelqu'un d'autre.

Blade n'eut pas à marcher longtemps. Il avait à peine parcouru une centaine de mètres que la neige devant lui s'illumina. Prudent, Blade s'arrêta. La lumière devenait de plus en plus intense. Peu après, le sol parut se soulever comme si de gigantesques plissements souterrains venaient de le rompre.

À sa grande surprise, il vit la terre s'ouvrir et un dôme lumineux apparaître, dans un nuage de neige poudreuse. C'était cet étrange pain de sucre qui générait la lumière presque blanche que Blade avait vu naître pratiquement sous ses pieds.

Quand il fut entièrement sorti du sol, le dôme s'immobilisa sans un bruit et une porte s'ouvrit à sa base. Sidéré, Blade contempla l'ouverture. Visiblement, c'était pour lui que cette surprenante construction avait émergé des profondeurs. Mais cela pouvait aussi bien être un piège.

Soudain, la voix grave et douce se fit de nouveau entendre, à l'intérieur même de sa tête :

« Ne crains rien, Richard Blade ! Entre : je t'attends. »

S'arrachant de la torpeur qui l'avait saisi, Blade se dirigea vers la porte. Après tout, la voix l'avait déjà sauvé une fois, il n'y avait aucune raison qu'elle veuille maintenant le détruire.

Dès qu'il eut pénétré à l'intérieur du dôme, la porte se referma derrière lui et le pain de sucre se mit à redescendre sous terre. La descente dura quelques minutes. Quand le dôme s'immobilisa, il s'ouvrit en deux comme un fruit trop mûr et Blade découvrit une grotte de dimensions modestes, mais violemment éclairée.

Au fond de la caverne, adossé à la paroi rocheuse, un être étrange se tenait debout, observant Blade. C'était un vieillard dont on aurait dit qu'il n'avait plus d'âge, la peau de son visage étant entièrement parsemée de milliers de rides minuscules. Mais le plus étonnant était sa tête : le crâne avait un volume énorme, près de trois fois celui d'un crâne humain. Il était entièrement dépourvu de cheveux et de sourcils. En s'approchant, Blade constata qu'il n'avait pas non plus d'oreilles. Dans ce visage, seuls les deux petits yeux noirs semblaient vivants, brillants d'une intelligence extraordinaire.

Mais ce qui frappa Blade, ce fut la tristesse qui se dégageait de cet être. Une tristesse immense, telle qu'aucun humain n'aurait pu la supporter.

Le vieillard tendit la main vers Blade avec un pâle sourire :

— Approche, Richard Blade. Je pense que tu dois être surpris de te retrouver en cet endroit.

Blade planta ses yeux dans ceux de celui qui venait de parler. Sa voix était la même que celle qu'il avait déjà entendue à deux reprises à l'intérieur de sa tête.

— Qui que vous soyez, je dois vous remercier de m'avoir permis d'échapper aux cyclopes. Car c'est bien vous, n'est-ce pas ?

L'inconnu marqua un imperceptible mouvement de surprise :

— C'est bien moi, en effet. De même que c'est moi qui t'ai fait venir ici pour te soustraire à une mort certaine.

Blade eut un demi-sourire :

— Les soldats de Khor ont dû avoir la surprise de leur vie en me

voyant disparaître sous leurs yeux !

L'inconnu hocha la tête :

— Ils ne se sont rendu compte de rien. Ton corps est toujours à l'intérieur du cachot de la forteresse. C'est ton esprit, le principe essentiel de la vie, que j'ai appelé à moi. Ce corps dans lequel tu es en ce moment n'est qu'une réplique imparfaite du tien que j'ai fabriqué à la hâte.

Ne s'étonnant plus de rien, Blade songea que c'était sans doute la raison pour laquelle il n'éprouvait aucune sensation physique.

— Peut-être serait-il temps que vous me donniez quelques explications ? suggéra-t-il néanmoins.

Le vieillard replia sa longue robe brune autour de son corps maigre et fit un signe d'assentiment.

— Je m'appelle Ker'Sayo, répondit-il de sa voix grave. Mais depuis des millénaires, les humains de ce monde me désignent sous le nom de Dieu de la Montagne.

Blade poussa un petit soupir de soulagement. Ainsi, après avoir découvert le Dieu-Serpent, il se trouvait maintenant face au Dieu vénéré par les prêtres du temple, le Dieu de la Montagne. Les choses se mettaient en place, en quelque sorte. Et soudain, la lumière se fit dans son esprit.

— Vous vous appelez Ker'Sayo, dit-il, songeur. Celui que les humains nomment le Dieu-Serpent m'a dit s'appeler Ker'Ivel. Est-ce que...

Ker'Sayo l'interrompit d'un geste :

— Tu comprends vite, Richard Blade ! Oui, tu as vu juste : Ker'Ivel et moi sommes de la même race.

La tristesse qui voilait le regard du vieillard sembla s'intensifier encore. Il dut faire effort pour poursuivre :

— La race des Ker'Noï est née dans ce monde voici trois milliards d'années. Inutile de te dire qu'à cette époque, les humains n'existaient pas ! Au fil des millénaires, nous avons eu accès à une connaissance de plus en plus grande, une connaissance dont tu n'as même pas idée. Notre civilisation est devenue extrêmement brillante, jusqu'au jour, il y a cinq cents millions d'années, où nos savants ont découvert le moyen de vaincre la mort...

Blade regarda longuement Ker'Sayo :

— Vous voulez dire que vous êtes devenu... immortels ?

— C'est bien cela, oui. Tel que tu me vois, je suis né il y a environ quatre cents millions d'années ! Quant à Ker'Ivel, il fut l'un des derniers représentants de notre race à naître. Il y a trois cents millions

d'années.

Blade était abasourdi : ces êtres avaient été capables de découvrir le secret de l'immortalité du corps !

— Cette découverte, reprit Ker'Sayo, fut le début de nos malheurs. Dans un premier temps, libérés de l'obsession de la mort, nous avons encore accru nos connaissances. C'est ainsi que nous avons acquis ce pouvoir de changer d'apparence physique à notre gré. Nous avons développé nos possibilités psychiques plus qu'aucun être vivant. À force de volonté, nous avons même réussi à supprimer en nous le pouvoir de tuer.

« Une société parfaite, songea Blade. L'équilibre suprême... »

— Ne crois pas cela, intervint Ker'Sayo qui avait lu les pensées de Blade. Car petit à petit, un ennemi est venu nous ronger inexorablement. Un ennemi auquel nous n'avions pas songé. Cet ennemi, c'était l'ennui ! Nous nous sommes aperçus que nous avions vaincu toutes les causes de la mort, sauf une. Et l'ennui, nous ne pouvions le vaincre puisque l'être qui en est la proie perd toute envie de chercher, de se battre. Nous avons exploré tout le champ des connaissances, notre seule perspective était une vie éternelle, morne et sans découverte. Privés d'enthousiasme, de volonté de bâtir, nous avons perdu aussi le goût de faire des enfants. Finalement, nous avons même perdu le pouvoir de reproduction. Je te l'ai dit : Ker'Ivel fut l'un des tout derniers Ker'Noï à voir le jour. C'est peu après sa naissance que les premiers d'entre nous sont morts d'ennui. Rapidement, ils s'amenuisaient, puis finissaient par disparaître totalement sans laisser de trace. Comme de l'eau qui s'évapore.

Blade essayait de se représenter le drame de cette race supérieurement intelligente. Il releva les yeux vers Ker'Sayo :

— Mais alors, pourquoi Ker'Ivel et vous avez-vous survécu à cette hécatombe ?

Le vieillard poussa un profond soupir :

— Cela, c'est la deuxième partie de notre histoire. Celle qui concerne directement les humains. Après avoir découvert le principe de l'immortalité, nous avons créé les cyclopes. Ce ne sont pas des êtres vivants à proprement parler, mais plutôt des émanations charnelles de nos cerveaux. Ils sont, en fait, la partie mauvaise de nous-mêmes que nous avons extériorisée sous cette forme. Nous les utilisions comme des domestiques. Ils ne représentaient aucun danger puisque nous parvenions à les canaliser grâce à notre énergie mentale.

— Jusqu'au jour où Ker'Ivel a décidé de les utiliser pour son propre compte, intervint Blade qui commençait à entrevoir la vérité.

— C'est cela. Au fur et à mesure que notre race s'éteignait,

Ker'Ivel est devenu la proie d'une haine tenace contre les hommes qui avaient fait leur apparition quelques millénaires plus tôt.

— Pourquoi cette haine ?

Ker'Sayo eut un geste las :

— Les humains étaient gais, insoucians, amoureux de la vie. Toutes choses que nous avons perdues. Ker'Ivel les rendait responsables de la disparition des Ker'Noï. Alors, il y a trois mille ans, il a lancé les cyclopes à l'assaut de l'humanité. Le carnage a été horrible. Heureusement, moi et les derniers survivants de notre race avons réussi à enrayer le danger. Nous avons alors décidé d'endormir les cyclopes au cœur de la Forêt Vivante.

— Je comprends maintenant, s'exclama Blade. Je comprends pourquoi vous êtes les deux seuls survivants : sa haine des hommes et votre désir de les sauver vous ont tous deux protégés de l'ennui !

Le vieillard esquissa un sourire :

— Tu as compris. Pour se venger, Ker'Ivel m'a emprisonné dans ces montagnes grâce à un champ de force psychique. De mon côté, pour protéger les hommes, je me suis servi du cerveau des prêtres pour établir à mon tour un barrage mental autour de Kurstah qui interdit à Ker'Ivel d'y lancer les cyclopes.

Blade s'excita :

— Voilà pourquoi, il a dû s'allier avec Khor : dès que celui-ci aura tué les prêtres, vous ne pourrez plus l'empêcher de faire donner l'assaut par ces monstres qu'il a tirés de la Forêt.

— C'est malheureusement exact. Depuis la première attaque des cyclopes, les humains ont fait de nous des dieux. Un dieu du mal et un dieu du bien. Je n'ai rien fait pour les détromper, car c'était encore le meilleur moyen de les protéger malgré eux. Tout s'est bien passé jusqu'à l'apparition de Khor. Les Kurstaliens sont des gens de nature paisible et il m'était facile, en parlant au grand-prêtre durant son sommeil, de les écarter des dangers que Ker'Ivel n'a jamais cessé de faire planer sur eux. Privé d'alliés à l'intérieur de la ville, Ker'Ivel ne pouvait pas grand-chose. Mais maintenant...

Blade s'efforçait de réfléchir. La situation était critique. Si comme il le lui avait affirmé, Khor organisait le massacre des prêtres cette nuit même, Kurstah était perdu. Car il y avait gros à parier que Ker'Ivel n'attendrait pas longtemps avant de lancer ses cyclopes à l'assaut. Blade vit passer devant ses yeux le village de Miroa avec tous ses habitants déchiquetés par les monstres : il n'y avait aucune pitié à attendre des cyclopes du Dieu-Serpent !

Il se tourna vers Ker'Sayo qui l'observait en silence :

— Que pouvez-vous faire pour barrer la route à Ker'Ivel ?

Le vieillard soupira :

— Malheureusement rien. Tant que le champ de forces qu'il a érigé me retient prisonnier dans les montagnes, je n'ai plus aucune influence sur les cyclopes. Lui seul peut leur donner des ordres.

Ker'Sayo prit une profonde inspiration et planta son regard dans celui de Blade :

— Je suis totalement impuissant. Mais si je t'ai fait venir ici, ce n'est pas simplement pour te raconter l'histoire des gens de ma race : toi, Richard Blade, tu peux encore sauver les hommes. Toi seul !

CHAPITRE XVII

Jamais les souterrains de la vieille forteresse militaire n'avaient connu une telle agitation. Des dizaines de soldats en armes avaient envahi les couloirs et les escaliers qui descendaient dans les profondeurs du bâtiment.

Khor passa la main sur la cicatrice de son visage. Son plan était prêt et il ne pouvait échouer. Surtout maintenant qu'il s'était définitivement débarrassé de cet encombrant étranger.

Plutôt que d'attaquer le temple par l'extérieur, ce qui risquait de provoquer des réactions incontrôlées de la part de la population, Khor avait décidé de prendre le contrôle du palais royal en passant par la galerie qui le reliait à la forteresse.

Une fois la garde maîtrisée, il n'y aurait plus qu'à emprunter le couloir qui permettait de passer du palais au temple sans sortir dans la rue.

Khor fit un signe de la main et les soldats s'engagèrent dans le souterrain rectiligne. Ils étaient parfaitement silencieux et l'on entendait que le cliquetis provoqué par leurs armes.

Au moment où ils débouchaient de l'autre côté, à l'intérieur du palais, ils se trouvèrent nez à nez avec trois membres de la garde royale en train d'effectuer une ronde de routine. Avant même d'avoir pu comprendre ce qui se passait, les deux premiers tombèrent raides morts, transpercés de part en part par l'épée des soldats.

Mais le troisième ne fut que blessé à la poitrine par le premier coup qui lui fut porté. Il poussa un cri perçant qui résonna longuement sous les hauts plafonds du palais :

— À moi ! À la garde !

Un deuxième coup d'épée lui trancha la gorge net et sa tête roula par terre dans un gargouillis immonde. Mais son cri avait été entendu. Presque aussitôt des bruits de pas se firent entendre, en provenance des quartiers de la garde.

Pans un fracas d'acier entrechoqué, les soldats et les gardes se jetèrent les uns sur les autres. Extériorisant une rivalité et une haine tenaces, le combat prit vite des allures de carnage, d'une sauvagerie extrême. L'un des soldats qui était parvenu à acculer un garde contre le mur, lui plongea son poignard dans le bas-ventre et, d'un

mouvement du poignet, lui remonta la lame jusqu'à la base du thorax. L'homme n'eut même pas le temps de crier. Il tomba à genoux, tentant vainement de retenir la masse grisâtre et nauséabonde de ses intestins qui s'échappait de son ventre béant.

Resté à l'écart, Khor comprit que l'issue du combat était encore incertaine, même si ses soldats avaient un léger avantage dû à leur nombre. Mais il se moquait bien de la vie de ses hommes. Ce qui comptait, c'était de s'assurer des prêtres.

Six hommes à lui débouchèrent à cet instant du souterrain, en provenance de la forteresse. Il leur fit un signe et, se glissant jusqu'à l'escalier sur sa droite, il disparut, suivi des soldats qui venaient d'arriver.

En haut de l'escalier, ils arrivèrent dans un couloir désert. Sans hésiter, Khor se dirigea vers une haute porte à double battant dont il possédait la clé. Derrière s'étendait le couloir qui accédait directement au temple.

*
* *

Le capitaine Gidir savait que le moment de vérité était arrivé : le général Khor venait de plonger dans la trahison pour envahir le palais. Gidir ignorait quels étaient ses buts exacts, mais il se doutait bien que Khor était déterminé à aller jusqu'au bout de son acte de rébellion.

Tous ses hommes s'étaient précipités dans les sous-sols du palais pour arrêter les soldats venus de la forteresse. C'était à lui de protéger le roi.

Il courut jusqu'à la salle du trône, dont la porte close était gardée par trois de ses hommes qui s'effacèrent pour le laisser entrer. Leaya, très pâle, se tenait auprès de son père. La situation était si grave que Gidir alla droit au roi sans même lui accorder les trois révérences exigées par le protocole.

— Sire, le général Khor est entré en rébellion. Je ne sais quelles sont ses intentions, mais votre vie est en danger. Dorénavant je veillerai personnellement, nuit et jour, à assurer votre protection. Jusqu'à ce que l'ordre soit rétabli.

Le visage d'Umbraal ne trahit aucun sentiment de peur :

— Capitaine, je vous remercie de votre loyauté. Mais je crains que les hommes dont vous disposez ici ne soient pas en nombre suffisant pour vaincre ce traître.

— Qu'ordonnez-vous, Sire ? demanda Gidir un peu dérouté par l'attitude du roi.

— Sortez du palais et rassemblez dans la ville tous les hommes fidèles que vous pourrez trouver.

Gidir eut un sursaut :

— Mais Sire, je ne peux pas vous laisser sans protection, ni vous ni la princesse ! Je ne...

— Capitaine ! coupa le roi d'une voix forte, nos personnes ne comptent pas. L'important c'est l'État, la survie du royaume. Allez, c'est un ordre !

Gidir jeta un regard intense à la princesse qui posa sa main sur l'épaule de son père pour bien montrer qu'elle était tout aussi résolue que le roi. Gidir ouvrit la bouche pour parler, pour dire que l'État c'était justement le roi mais il se ravisa. Il tourna les talons et sortit de la salle sans dire un mot.

Il fonça dans le couloir qui menait aux appartements privés, en direction du grand hall. À mi-chemin, il s'arrêta net. Il venait de penser à Miroa qu'il avait cachée dans une des nombreuses chambres du palais. Si Khor la découvrait là, il se vengerait sûrement de son évasion. Et d'une façon horrible...

En un éclair sa décision fut prise. Il courut jusqu'à la chambre et frappa trois coups brefs à la porte :

— Miroa, c'est moi, Gidir ! Ouvrez vite !

Aussitôt, le visage de la jeune fille apparut dans l'entrebâillement :

— Vite, souffla Gidir, venez avec moi. Khor et ses hommes sont en train d'envahir le palais ! Je vais vous cacher en ville chez des amis sûrs et rassembler ce qui reste de la garde pour protéger le roi et sa fille.

Miroa se prit le visage entre les mains :

— Mon Dieu, souffla-t-elle. Et Richard Blade, où est-il ? Est-ce qu'il est...

— Il a disparu, répondit vivement Gidir. Dépêchez-vous : chaque seconde compte. Je ne sais pas si mes hommes, en bas, tiendront longtemps !

Il saisit Miroa par le bras et l'entraîna vers le hall en priant pour que les soldats de Khor ne cernent pas le palais de toute part. Heureusement, le grand hall était encore désert et ils purent sortir sans encombre.

Sans hésiter, Gidir se dirigea rapidement dans une ruelle tortueuse qui serpentait à mi-chemin entre le palais et la forteresse. Il fut accueilli par un vieil homme au visage parcheminé et au dos voûté. Gidir poussa Miroa vers lui :

— Prends soin d'elle, dit-il. Il se passe des choses graves au palais.

Je dois rassembler mes hommes au plus vite.

Gidir ressortit en trombe de la maison. En priant pour qu'il ne soit pas déjà trop tard.

*
* *

Khor regarda les dix prêtres d'un œil satisfait. Pénétrer dans le temple et maîtriser ces vieillards n'avait été qu'un jeu d'enfant pour lui et ses soldats. Les prêtres se tenaient serrés les uns contre les autres, mais aucune peur ne semblait les habiter.

Jourdaah, le grand prêtre, pointa son doigt en direction de Khor :

— Qu'allez-vous faire de nous ? Ne faites rien qui soit indigne d'un général de Kurstah !

Khor caressa sa cicatrice du bout des doigts sans répondre. Il réfléchissait. Sa première idée avait été de massacrer les prêtres immédiatement, sans autre forme de procès.

Mais à présent, il hésitait. Il repensait à ce que lui avait dit Blade à propos des intentions de Ker'Ivel. Et s'il avait dit la vérité ? Si le Dieu-Serpent avait effectivement l'intention de se débarrasser de lui, dès que les prêtres ne feraient plus obstacle à ses pouvoirs ?

Khor entrevit la solution. Il allait garder les prêtres en otages pour le moment. Après tout, tant qu'ils étaient vivants, Ker'Ivel était impuissant et c'était lui, Khor, qui détenait tous les atouts du jeu.

Il releva la tête vers les soldats qui attendaient ses ordres en silence :

— Vous trois, vous allez conduire les prêtres à la forteresse et les enfermer dans les cachots. Vous autres, vous m'accompagnez. Il est temps que j'aie une petite conversation avec le roi !

Khor et les trois soldats reprirent en sens inverse le couloir qui conduisait du temple au palais. Arrivés dans l'antichambre de la salle du Conseil des Sages, des bruits de lutte et des cris leur parvinrent, semblant provenir de dessous leurs pieds. Apparemment, le combat n'était pas fini entre les soldats et la garde.

Khor se retourna vers les soldats :

— Attendez-moi là. Et n'entrez que si je vous appelle !

Le général poussa la porte de la salle du Conseil et entra. Le roi était assis sur son trône, le teint pâle. Près de lui, Leaya se tenait debout. Lorsqu'il vit Khor s'approcher, le vieux souverain se leva et dit d'une voix ferme teintée d'une imperceptible ironie :

— Eh bien, Général, quels sont ces bruits de lutte qui parviennent

jusqu'ici ? Des bandits essaient-ils d'envahir mon palais ?

Khor eut un petit ricanement cruel :

— Ce ne sont pas des bandits, Sire. Ce sont mes soldats. Actuellement, les prêtres du temple sont emprisonnés dans les cachots de la forteresse et votre garde est en train de succomber sous les coups de mon armée.

Le vieux roi lui jeta un regard méprisant et se drapa dans sa longue toge :

— Général Khor, vous êtes un félon de la pire espèce ! Qu'attendez-vous de moi ?

La face de Khor s'illumina d'un ignoble sourire :

— C'est très simple, Sire. Soit vous consentez enfin à me donner la princesse Leaya pour épouse et à me désigner pour le nouveau roi de Kurstah, soit je fais massacrer les prêtres et les cyclopes déferleront sur la ville.

La princesse poussa un cri de rage et fit un pas dans la direction de Khor. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Jamais, espèce de porc, hurla-t-elle. Jamais je ne t'épouserai. Je préfère mourir !

Le roi se leva et vint poser sa main sur le bras de sa fille :

— Ma chérie, j'ai bien peur que ce traître infâme ne nous laisse guère le choix. Tu es de sang royal : tu dois accepter de te sacrifier pour éviter le massacre de ton peuple.

Deux larmes de rage impuissante perlèrent aux paupières de la princesse.

— C'est impossible, murmura-t-elle. Je ne peux pas accepter une pareille honte.

Khor émit un petit ricanement :

— Vous n'êtes pas obligée de répondre tout de suite, jolie princesse ! Je vous donne vingt-quatre heures. Passé ce délai, les prêtres mourront et vous porterez la responsabilité de ce qui arrivera ensuite !

Il se tourna vers la porte et appela ses hommes qui entrèrent aussitôt :

— Conduisez le roi et sa fille dans les cachots de la forteresse : ils y seront tout à leur aise pour réfléchir !

Resté seul dans la salle du Conseil, Khor eut un sourire de satisfaction. Le roi finirait bien par convaincre sa fille. Et ainsi, il pourrait déjouer les plans de Ker'Ivel en ne tuant pas les prêtres.

CHAPITRE XVIII

Blade regarda Ker'Sayo avec un peu d'incrédulité : comment lui, simple humain, pouvait-il vaincre le terrible Ker'Ivel et ses cyclopes si le Dieu de la Montagne en était incapable malgré ses immenses pouvoirs ?

Ker'Sayo posa sur lui ses yeux d'une tristesse infinie :

— Je te le répète, Richard Blade : toi seul as une chance de vaincre ce démon.

— Je voudrais bien savoir comment !

Le vieillard eut un geste d'impuissance.

— Malheureusement, je n'en sais rien non plus ! Je sais que tu viens d'un monde inconnu et lointain. Je sais qu'il y a en toi assez de force pour vaincre Ker'Ivel, mais ne m'en demande pas plus. À présent, nous avons assez parlé. Il te faut retourner parmi les humains.

Ker'Sayo ferma les yeux et une grande concentration se peignit sur son visage. Aussitôt, Blade ressentit la même douleur que lorsqu'il s'était « évadé » du cachot de la forteresse. De nouveau, il eut la sensation de voler en éclats. Avant de sombrer dans les limbes, il eut le temps d'entendre encore une fois la voix de Ker'Sayo :

— La solution existe. Elle est en toi, Richard Blade, rien qu'en toi !

Puis Blade n'entendit plus rien. Il eut cette même sensation de chute vertigineuse, puis l'impression que l'on comprimait son esprit pour le loger dans un réceptacle trop étroit. Puis il perdit conscience.

Quand il revint à lui, il était attaché aux gros anneaux de fer au fond du cachot où l'avaient traîné les soldats de Khor. Mais le plus étonnant c'était le long poignard effilé qui était toujours enfoncé jusqu'à la garde dans sa poitrine !

Blade retint sa respiration. Il ne ressentait aucune douleur, même pas la plus légère gêne de cette arme fichée en lui.

« Au moment où ce poignard m'a tué, je n'étais déjà plus dans mon corps, songea-t-il. Ce doit être pour cela qu'il ne me fait aucun effet. »

Le problème le plus immédiat était de sortir de ce cachot au plus vite. Blade examina les anneaux qui le retenaient. Ils étaient mangés par la rouille, preuve qu'ils n'avaient pas servi depuis des lustres. Il

sembla à Blade que celui qui retenait sa main droite était encore plus pourri que les trois autres. Bandant ses muscles, il tira aussi fort qu'il le put. L'anneau grinça mais tint bon.

Blade respira un grand coup et bloqua l'air dans ses poumons. De nouveau, il fit appel à toute sa force physique, se concentrant au maximum sur les muscles de son bras. Cette fois, l'anneau céda d'un coup avec un claquement sec.

Aussitôt, Blade porta sa main libérée sur le manche du poignard. Il hésita une seconde avant de l'arracher d'un geste sec de sa poitrine. L'arme glissa hors de lui sans provoquer la moindre douleur ni le plus petit saignement. À sa grande stupéfaction, Blade vit sa blessure se refermer instantanément et disparaître presque totalement. À l'endroit où le couteau s'était enfoncé ne subsistait plus qu'une légère rougeur.

Avec sa main libérée, ce fut un jeu d'enfant pour lui de défaire les autres anneaux. Au moment où il s'approchait de la porte, il entendit un bruit de pas dans le couloir ainsi que les échos d'une conversation. Blade se rejeta contre le mur, le cœur battant, ce n'était pas le moment de se faire prendre.

Par l'entrebâillement de la porte, il vit passer deux soldats qui se dirigeaient vers l'escalier en colimaçon dans lequel ils disparurent.

Dès que le silence fut revenu, Blade se dirigea rapidement vers le souterrain rectiligne qui conduisait au palais. Arrivé au bout, il s'immobilisa devant le spectacle qui s'offrait à ses yeux. Des dizaines de cadavres de soldats et de gardes gisaient enchevêtrés dans une mare de sang qui coulait en rigoles le long des murs.

Blade sentit le découragement l'envahir. Il ne comprenait que trop bien ce qui se passait. Khor avait commencé à mettre son plan diabolique à exécution.

Le cœur battant, il traversa tout le palais sans rencontrer âme qui vive. Il eut un moment la tentation de pousser jusqu'aux appartements royaux. Mais il y renonça très vite. Il valait mieux tout tenter pour faire échec à Khor. Il n'était peut-être pas encore trop tard pour sauver les prêtres de ses griffes.

La porte principale était grande ouverte comme si le palais était à l'abandon. Pourtant, par une sorte de respect enraciné, aucun passant n'essayait d'y pénétrer.

Blade surgit dans la rue, fonçant vers le temple, puis s'immobilisa. Il était stupide : il fallait retourner à la forteresse, car si les prêtres étaient gardés prisonniers, ce ne pouvait être que là-bas.

Il négligea le souterrain et décida de s'y rendre par les petites rues. C'est là qu'il risquait le moins de se faire repérer. Soudain, dans une ruelle tortueuse, au moment où il passait devant la porte d'une

maison basse, il fut happé par une poigne ferme qui le tira à l'intérieur.

Blade s'apprêtait à tirer son épée lorsqu'il reconnut le visage de Gidir.

Blade poussa une exclamation étouffée :

— Gidir ! Mais qu'est-ce que vous faites là ? Et que se passe-t-il au palais ?

En peu de mots, le capitaine le mit au courant des événements survenus en son absence : l'attaque du palais, l'enlèvement des prêtres, du roi et de sa fille. Blade serra les poings. Ainsi donc, l'inferral processus était plus qu'enclenché, il était presque achevé.

— Mais vous, demanda à son tour Gidir, où étiez-vous donc passé ?

— Je vous raconterai plus tard. Pour l'instant, il faut absolument délivrer les prêtres si Khor ne les a pas encore tués. Avez-vous des hommes sûrs ?

Gidir fit une grimace désabusée :

— Ceux qui ont échappé au massacre, c'est-à-dire très peu ! Je leur ai ordonné de...

Gidir fut interrompu par des hurlements de panique venus de la rue. Aussitôt, lui et Blade se précipitèrent à la porte. Des dizaines de gens, hommes et femmes, dévalaient la rue en gesticulant, une peur abjecte déformait leurs traits. Au passage, Blade en saisit un par le bras : Que se passât-il ?

L'autre le regarda avec des yeux de fou :

— Les cyclopes ! Les cyclopes arrivent ! Ils sont des centaines qui entourent la ville ! Ils vont nous massacrer. C'est la malédiction du Dieu-Serpent !

Les forces décuplées par la panique, l'inconnu s'arracha à l'étreinte de Blade et se remit à courir jusqu'à disparaître dans la foule hurlante.

Blade se retourna vers Gidir, pâle comme un mort :

— Cette fois, nous n'avons plus le choix. Il va falloir se battre. Savez-vous où est Miroa ?

Gidir fit un signe de tête affirmatif :

— Elle dort dans la pièce à côté. J'ai réussi à la faire sortir du palais. Je lui ai appris ce qui était arrivé aux membres de son village. Elle est très choquée.

Blade se promit d'aller la réconforter dès qu'il le pourrait. Il mit la main sur l'épaule de Gidir :

— Allez rassembler vos hommes et revenez ici avec eux. Nous verrons ensemble ce que nous pouvons tenter.

Gidir était inquiet :

— Mais les soldats de Khor ? Vous croyez qu'ils vont nous laisser circuler librement ?

— Si, comme je le pense, Khor a déjà tué les prêtres, les soldats sont autant menacés que nous et auront autre chose à faire que de vous donner la chasse.

Gidir fit un signe d'assentiment et sortit sans répondre. Dès qu'il fut seul, Blade s'assit sur l'une des deux chaises de bois disposées contre le mur. La phrase de Ker'Sayo tournait et retournait dans sa tête : « La solution est en toi, Richard Blade, en toi seul ! »

Mais cette solution, ce moyen de vaincre Ker'Ivel, il avait beau y réfléchir, il ne le trouvait pas.

Un léger grincement lui fit tourner la tête. Miroa venait d'ouvrir la porte de la chambre où elle s'était endormie et se tenait debout dans l'encadrement, le visage ravagé par les larmes.

Blade vint à sa rencontre et elle se jeta dans ses bras en sanglotant :

— Enfin tu es revenu ! C'est affreux... Ce qu'ils ont fait... Mon oncle... Mais pourquoi, pourquoi ?

Blade lui caressait doucement les cheveux en la tenant serrée contre lui. Il ne parlait pas. Et d'ailleurs qu'aurait-il pu dire ? S'il avait dit à Gidir de rassembler ses hommes c'est parce qu'il se refusait à mourir sans combattre. Mais il ne se faisait aucune illusion sur leurs chances de sortir vivants du combat qui allait s'engager.

Tout en continuant de caresser Miroa dont les sanglots se calmaient peu à peu, Blade se mit à songer avec un peu d'amertume que les ordinateurs de Lord Leighton ne repêcheraient cette fois que son cadavre. Plus jamais il ne connaîtrait le bonheur de serrer une jolie femme amoureuse dans ses bras. Plus jamais il ne pourrait respirer l'odeur des arbres, des fleurs. Il revit les pubs de Londres où il aimait aller boire une bonne Guinness, les après-midi de désœuvrement...

Soudain, Blade s'écarta de Miroa. Surprise, elle le dévisagea.

— Mais qu'est-ce que tu as ? balbutia-t-elle. Tu as l'air étrange tout d'un coup...

Étrange, non. Mais Blade était en proie à une immense excitation : il venait enfin de trouver le moyen de vaincre Ker'Ivel.

CHAPITRE XIX

Malgré les supplications de Miroa qui s'accrochait à lui comme une noyée, Blade sortit de la maison, après avoir recommandé à la jeune fille de l'attendre ici et de dire au capitaine Gidir de ne rien tenter avant son retour.

Il devait retourner dans la caverne lumineuse, il devait revoir Ker'Ivel. Le mieux était encore d'emprunter une nouvelle fois le souterrain partant du palais, car il y avait gros à parier que les soldats ne le laisseraient pas entrer facilement dans la forteresse.

Tout en se dirigeant vers le palais au pas de course, Blade repassa dans sa tête le plan qu'il venait de mettre au point. Bien sûr c'était une idée folle, il y avait une chance sur cent pour que cela marche. Mais si son raisonnement était juste, son plan était le seul possible.

La porte du palais était toujours grande ouverte et nul ne paraissait s'en soucier. Blade pénétra dans le hall et fila directement par la salle d'armes vers l'escalier conduisant au souterrain.

Les cadavres des soldats et des gardes étaient toujours entassés devant l'embouchure du passage, témoins de la violence du combat qui les avait opposés.

Blade parcourut rapidement le souterrain rectiligne qui aboutissait aux cachots de la forteresse. Au moment où il arrivait au bout, il se retrouva nez à nez avec deux gardes qui se dirigeaient vers l'escalier.

Blade avait un énorme avantage sur eux : par prudence, il avait déjà son épée à la main et son poignard dans l'autre. Avant d'avoir pu esquisser un geste, le premier soldat avait la lame de l'épée plantée dans le ventre et s'écroulait sans un soupir.

Mais le deuxième homme fut plus rapide. Blade n'avait pas eu le temps de dégager son épée du corps du moribond qu'il lui fonçait dessus, son arme à la main. Par pur réflexe de combattant, Blade projeta son bras gauche vers le soldat qui fonçait sur lui, l'épée en l'air. La lame du poignard pénétra dans son œil droit jusqu'à la cervelle. Du sang mêlé d'une gelée blanchâtre gicla sur le mur et le soldat s'effondra dans un râle.

Sans perdre un instant, Blade se dirigea vers la torche qui commandait l'ouverture du passage secret. Dès qu'il fut sur les premières marches de l'escalier, il regarda attentivement autour de

lui : il voulait absolument découvrir le mécanisme qui commandait le passage de l'intérieur, afin de ne pas risquer d'être surpris par les hommes de Khor. Il repéra vite une pierre dépassant légèrement des autres. Il sentit qu'elle s'enfonçait un peu lorsqu'il appuya dessus. Aussitôt, le panneau de mur se remit en place silencieusement.

Blade piqua un sprint dans les galeries qui descendaient dans les profondeurs de la terre jusqu'à la caverne lumineuse où se tenait le terrible Dieu-Serpent.

En arrivant sous l'immense coupole, il se dirigea droit vers le gros rocher derrière lequel se cachait Ker'Ivel, la première fois où il l'avait vu.

Quand il fut à moins de dix mètres, la roche se mit à trembler, puis roula sur elle-même et l'énorme reptile apparut. Blade poussa un profond soupir : c'était maintenant que se jouait sa vie et celle de tous les Kurstaliens.

— Sois le bienvenu, étranger, dit le monstre de sa voix métallique et sifflante. Je savais que tu ne résisterais pas au désir de revenir me voir. Je sais aussi que tu espères toujours pouvoir me vaincre, pauvre fou !

Blade se composa un visage accablé.

— Non, Ker'Ivel, je ne suis pas venu te combattre, au contraire. Je suis venu te dire que j'abandonnais la lutte. Tu es le plus fort, je le sais maintenant. Et je sais aussi que tous les habitants de ce monde vont périr sous les coups de tes cyclopes.

Ker'Ivel poussa un long sifflement, et abaissa son énorme tête triangulaire vers Blade :

— Je te l'avais dit, étranger, personne ne peut rien contre, moi ! Je suis le plus fort et j'ai gagné comme je l'avais prévu !

Blade leva les yeux vers lui. Il avait quitté son air abattu et arborait au contraire une mine farouchement déterminée :

— Non, Ker'Ivel ! C'est vrai que tu es le plus fort, mais tu n'as pas gagné et tu ne gagneras jamais.

Le monstre se redressa vivement :

— Que me chantes-tu là ? Quelle est cette nouvelle folie de ta part ?

Blade s'efforça de chasser ses doutes pour se concentrer sur l'esprit du reptile :

— Sais-tu qui je suis, Ker'Ivel ? Qui je suis et surtout d'où je viens ?

— Je sais qui tu es, Richard Blade ! Et je sais que tu viens d'un autre monde...

— D'un autre monde, oui. Et sais-tu comment je suis arrivé ici ? C'est grâce à un humain de mon monde d'origine. Il a inventé une machine qui permet de voyager dans tous les mondes, de traverser toutes les dimensions de l'univers.

Le monstre observa Blade attentivement :

— Pourquoi me racontes-tu cela ? Quel rapport cela a-t-il avec ma victoire ?

— C'est ce que je veux te faire comprendre justement. Moi, je suis arrivé jusqu'ici grâce à cette extraordinaire machine. Même si tu me tues, d'autres humains viendront par le même chemin, des milliers, des millions d'humains qui envahiront ce monde. Et que trouveront-ils ? Un endroit privé de vie, mais où il fait bon vivre. Et ils s'installeront...

Le reptile poussa un sifflement de colère :

— Je les détruirai aussi ! Tous ! Mes cyclopes les anéantiront !

Blade se mit à rire :

— Tes cyclopes ! Sache que là d'où je viens, les hommes ont des armes bien plus terribles que les épées des Kurstaliens ! Ils détruiront tes créatures en moins de temps qu'il ne t'en a fallu pour les réveiller de leur sommeil et les faire sortir de la Forêt Vivante !

Blade prit une profonde inspiration et planta ses yeux dans ceux du reptile :

— Et que se passera-t-il alors, quand le dernier de tes cyclopes aura succombé ? Tu resteras seul, Ker'Ivel, seul jusqu'à la fin des temps. Tu continueras peut-être de haïr les hommes, mais eux s'en moqueront. Ils coloniseront ce monde et y installeront leur joie de vivre. Et toi, que feras-tu durant tous ces millénaires ? Tu ne pourras que les regarder faire l'amour, alors que tu n'en es même plus capable. Tu les verras rire et danser ensemble, alors que tu seras incurablement seul...

Le reptile interrompit Blade par un sifflement de colère suraigu :

— Tais-toi, misérable humain ! Jamais je n'envierai la condition de tes semblables ! Vous n'êtes que des vermisseaux à côté de la grande race des Ker'Noï ! Vous ne savez que trembler toute votre vie et mourir comme des bêtes !

Blade s'avança d'un pas et tendit le bras vers lui :

— Tu as sans doute raison, Ker'Ivel. Mais la race humaine se multiplie sans cesse, elle a soif de découvertes, de connaissances. Tandis que toi, tu n'as plus rien à découvrir, plus rien à connaître. Tu n'es plus qu'une légende, Ker'Ivel ! Une légende que les hommes, déjà, ne respectent presque plus.

Blade serra le poing. Le monstre ne paraissait céder aucun pouce de terrain. Sa haine était si forte qu'elle émettait des ondes psychiques qu'il était incapable de briser. Alors Blade décida de tenter le tout pour le tout. Fermant les yeux, il concentra son esprit sur toutes les images de bonheur qu'il connaissait. Faisant appel à toutes les ressources que les ordinateurs de la Tour de Londres lui conféraient, il projeta ces images vers le cerveau de Ker'Ivel.

Sous l'agression, celui-ci se cabra et envoya un terrible influx mental en direction de Blade. Mais celui-ci tint bon. Il pensa que les ordinateurs de Lord Leighton devaient être en train de s'affoler. Il redoubla de concentration et envoya de nouvelles images de bonheur et de plaisir en direction du reptile.

Au bout de quelques secondes, il était au bord de l'épuisement mental. Il se demanda s'il n'allait pas échouer quand il lui sembla que la résistance psychique de Ker'Ivel venait de faiblir imperceptiblement.

Puisant dans ses dernières forces, il envoya une nouvelle rafale d'images mentales. Et soudain, toute résistance s'effondra.

Blade ouvrit les yeux : Ker'Ivel était à terre, son corps couvert d'écailles agité de spasmes.

Il tourna sa tête en direction de Blade :

— Je crois que tu as gagné, étranger. Toutes ces images... Cet appétit de vivre qui existe en toi... C'était celui de ma race, il y a bien longtemps... Nous avons tout perdu... Pourquoi m'as-tu remis toutes ces choses en mémoire ?

Soudain, le corps du reptile se mit à pâlir à toute vitesse. Il se brouilla totalement et disparut à la vue de Blade. Lorsqu'il redevint net, Ker'Ivel avait repris la forme sous laquelle Blade avait vu Ker'Sayo : celle d'un vieillard au crâne énorme et dépourvu d'oreilles.

Ker'Ivel tourna son visage vers Blade. Lui aussi, désormais, donnait cette impression de tristesse infinie, une tristesse que rien, jamais, ne pourrait apaiser.

— Je n'ai plus besoin d'être le Dieu-Serpent maintenant, dit-il d'une voix qui allait en s'affaiblissant. Je suis en train de mourir, Richard Blade, et de mourir par ta faute. Mais je ne t'en veux pas. Au fond c'est grâce à toi que je vais enfin pouvoir rejoindre ceux de ma race. Peut-être que...

Ker'Ivel n'eut pas le temps de terminer sa phrase : après avoir pâli de plus en plus, son corps venait de disparaître totalement. Le Dieu-Serpent était mort !

Blade réprima un cri de triomphe : il avait vu juste. La seule manière de le tuer était de lui inoculer le terrible virus qui avait

anéanti la race des Ker'Noï : l'ennui, la frustration de tout ce qu'il ne connaîtrait jamais plus.

En un sens, c'était grâce à Miroa qu'il avait compris, grâce à son envie de vivre, grâce à l'amour toujours plus grand qu'elle lui portait.

Blade avait alors repensé aux paroles du Dieu de la Montagne : « Il n'y a que l'ennui que nous n'avons pu vaincre. » Or, si le Dieu-Serpent avait survécu, c'était parce qu'il était soutenu par son désir d'anéantir les hommes. C'est pourquoi Blade avait décidé de lui révéler que d'autres hommes viendraient, encore et toujours, et que lui, Ker'Ivel, menait un combat perdu d'avance.

Blade eut une pensée émue pour les ordinateurs de Lord Leighton. Sans eux, il n'aurait jamais eu la force mentale nécessaire pour imprimer dans le cerveau du Dieu-Serpent les images de cet ennui qui allait l'accabler jusqu'à la fin des temps. Des images qui, finalement, avaient réussi à le tuer.

Blade reprit le chemin de la forteresse. Il restait une tâche difficile : se débarrasser des cyclopes. Et malheureusement, eux, on ne les abattrait pas avec des images.

CHAPITRE XX

Khor ressortit du cachot écumant de rage. Non seulement la princesse Leaya n'était pas revenue à de meilleurs sentiments à son égard, mais elle lui avait même craché au visage ! Et le pire c'est que le vieux roi, lui aussi, avait retrouvé toute sa fermeté et refusé tout net de lui accorder la main de sa fille, malgré ses menaces.

Il fallait en finir. Si ce vieux fou ne voyait pas où était son intérêt, tant pis pour lui. Khor se dirigea vers l'escalier en colimaçon et héla les soldats de sa voix tonitruante. Immédiatement, cinq hommes descendirent.

Khor les entraîna vers le bout du couloir, vers le plus vaste des cachots, où les dix prêtres du Dieu de la Montagne étaient entassés. Lorsque la porte s'ouvrit, les vieillards tournèrent la tête vers les soldats. Leurs yeux étaient pleins d'une grande dignité. Ils se doutaient du sort qui leur était réservé par les soudards de Khor et ils avaient eu tout leur temps pour se préparer à la mort.

Après avoir lui-même ouvert la porte, Khor se tourna vers ses hommes :

— Tuez-moi tous ces vieux fous ! Qu'il n'en reste pas un seul en vie !

Après avoir dégainé leurs armes, les soldats pénétrèrent dans le cachot. Les prêtres, avec une noblesse extraordinaire, se levèrent ensemble et vinrent eux-mêmes au-devant des lames qui s'apprêtaient à les transpercer.

Au moment où le premier soldat allait frapper le prêtre qui se trouvait en face de lui, Khor eut une soudaine illumination et poussa un cri :

— Arrêtez ! Ne les tuez pas !

Les soldats s'immobilisèrent, obéissants. Khor s'avança au milieu de la cellule et observa longuement les hommes du dieu en caressant sa cicatrice.

Il venait d'avoir une meilleure idée. Plutôt que de tuer lui-même les prêtres, il allait les jeter en pâture aux cyclopes qui cernaient la ville sans pouvoir encore y pénétrer. Il ferait ainsi d'une pierre deux coups : il se débarrasserait à bon compte des prêtres et il créerait un choc psychologique terrible dans la population de Kurstah qui n'aurait

plus la force morale nécessaire pour une quelconque résistance.

— Conduisez les prêtres hors de la forteresse, dit-il à ses soldats. Conduisez-les jusqu'aux abords de la ville et attendez mes ordres !

Dès que les soldats furent sortis, Khor revint vers le cachot du roi et de sa fille. Le vieillard était toujours prostré sur la méchante paillasse, tandis que Leaya se tenait debout, appuyée contre le mur lépreux. Quand elle vit Khor s'avancer, ses yeux lancèrent des éclairs.

Le général félon la fixa dans un sourire qui se voulait aimable :

— Princesse Leaya, je viens de faire emmener les prêtres pour les livrer en pâture aux cyclopes. Un mot de vous et leurs vies peuvent encore être sauvées.

Leaya eut un frémissement d'horreur, en entendant Khor parler des cyclopes. Elle ouvrit la bouche pour parler, mais finalement se tut.

Ce fut le vieux roi Umbral qui répondit à sa place.

— Les prêtres sont des hommes de Dieu, dit-il d'une voix lasse mais ferme. À ce titre ils ne craignent pas la mort. Mais méfiez-vous Khor : ils reviendront hanter votre conscience !

Le général eut un ricanement sardonique :

— Ne vous inquiétez pas pour ma conscience, je m'en arrange ! Et d'ailleurs, c'est vous, par votre refus, qui les condamnez à mort, pas moi !

Tournant le dos au souverain, il sortit et partit rejoindre ses soldats aux portes de la ville.

Ceux-ci avaient scrupuleusement suivi ses ordres. Ils retenaient les prêtres à la limite des premières maisons. En arrivant, Khor ne put maîtriser un frisson d'épouvante. À quelques mètres d'eux, des dizaines de cyclopes monstrueux tournaient en poussant des rugissements de bêtes. De temps à autre, l'un d'eux essayait de s'approcher des hommes pour les écharper, mais après un pas ou deux, il se reculait en grognant, comme si une force invisible l'avait empêché de passer. Les protections psychiques de Ker'Sayo étaient efficaces.

Khor dévisagea les prêtres :

— Vous voyez ces monstres terrifiants ? Je vais vous livrer en pâture à leurs griffes ! Vous allez connaître une mort horrible.

Jourdaah, le Grand-Prêtre, lui adressa un sourire empli de bonté :

— Nul ici-bas ne peut choisir sa mort. Qu'il en soit fait selon la volonté du Dieu de la Montagne !

Puis il se tourna vers les autres prêtres :

— Venez mes frères. Puisqu'il nous faut mourir, n'attendons pas

que ces malheureux nous poussent. Montrons-leur comment les serviteurs du Dieu de la Montagne savent finir !

Et sous les yeux médusés des soldats, les prêtres s'avancèrent vers les cyclopes.

Quand ils ne furent plus qu'à deux ou trois mètres, les monstres se précipitèrent sur eux.

Quelques soldats ne purent retenir un cri d'horreur devant le carnage qui se préparait. Mais ce cri se mua aussitôt en une exclamation d'étonnement. Au moment de se saisir des prêtres, les cyclopes venaient de reculer avec des grognements de douleur. Plusieurs tentèrent de revenir à l'assaut, mais le résultat fut le même.

Les prêtres eux-mêmes étaient stupéfaits. Bien sûr, ils ne pouvaient savoir que, comme leurs cerveaux servaient de relais à la puissance de Ker'Sayo, ils étaient du même coup protégés des attaques de Ker'Ivel et de ses créatures...

Ce fut Jourdaah qui se ressaisit le premier. Il se retourna vers les soldats médusés :

— Regarde, Khor. Contemple la puissance du Dieu que tu as voulu bafouer ! Les forces du mal ne peuvent rien contre celui qui possède la foi...

Khor poussa un cri de rage. Ker'Ivel était en train de le tromper. Ses cyclopes n'étaient que de pauvres choses impuissantes. Étouffé par sa colère, il dégaina son épée et fonça vers les prêtres pour les tuer de sa main.

Il n'eut pas le temps d'atteindre le premier d'entre eux. Dans sa fureur, il n'avait pas pensé que la protection dont jouissaient les prêtres ne s'étendait pas forcément à lui...

Au moment où il levait son épée pour égorger l'un des vieillards, un cyclope le saisit d'une seule main par la taille et le souleva sans effort apparent à trois mètres au-dessus du sol. Khor poussa un cri de stupeur et lâcha son épée. Le monstre eut un rugissement de triomphe et projeta vivement sa victime contre le sol.

Khor fut assommé par la douleur. Le choc lui avait cassé les deux jambes. L'os pointait à travers la chair dans une bouillie sanguinolente.

Posément, le cyclope s'approcha de lui et posa son pied gigantesque sur la tête de Khor. Celui-ci trouva la force de hurler de terreur, mais son cri se termina en un infâme gargouillis. Le monstre venait de lui faire éclater la tête comme une noix. Un magma écœurant de cervelle, de sang et d'os broyé éclaboussa la jambe velue du cyclope presque jusqu'aux genoux.

Aussitôt, voyant la fin horrible de leur chef, les soldats s'enfuirent saisis d'épouvante. Ils se répandirent à travers la ville en hurlant que les monstres avaient tué Khor mais qu'ils avaient épargné les prêtres...

*
* *

Gidir avait réussi à rassembler une quinzaine d'hommes de sa garde. Suivant les instructions de Blade, il revint aussitôt dans la maison basse où il l'avait laissé avec Miroa.

Quand il arriva, Miroa était seule. Elle se précipita vers lui, les traits déformés par l'angoisse :

— Il est reparti, souffla-t-elle. Il a dit qu'il pouvait encore sauver le royaume. Il a dit aussi que vous attendiez son retour avant d'entreprendre quoi que ce soit.

Gidir réfléchit intensément. Pourquoi diable Blade était-il reparti ? Et surtout pour aller où ? Comment pouvait-il espérer vaincre les cyclopes à lui tout seul ?

Malgré son impatience, il décida de respecter la consigne laissée par Blade. Cet étranger, pour qui il ressentait une sympathie de plus en plus grande, avait déjà prouvé qu'on pouvait lui faire confiance.

Après quelques minutes d'une attente qui parut interminable, des clameurs se firent entendre dans la rue. Des cris de panique. Gidir qui avait eu la prudence de faire habiller ses gardes en civil pour ne pas attirer l'attention, dit à l'un d'eux :

— Sors et va voir ce qui se passe. Il y a peut-être du nouveau.

Le garde revint quelques secondes plus tard, en proie à une vive excitation. Il raconta rapidement ce qu'un soldat lui avait appris. La survie miraculeuse des prêtres et la mort atroce de Khor, le traître.

Immédiatement, Gidir comprit le parti qu'il pouvait tirer de cette situation nouvelle. Cette fois, il ne pouvait plus respecter les consignes de Blade.

Il se tourna vers ses hommes, prêts à l'action :

— Venez avec moi ! Nous filons à la forteresse !

En chemin, Gidir pria pour ne pas avoir fait d'erreur de jugement. Mais il ne pouvait pas laisser passer cette chance inespérée.

La forteresse était dans une telle effervescence, les soldats en proie à une telle épouvante, que nul ne songea à les empêcher d'entrer.

Gidir se dirigea directement vers la salle d'armes où se trouvaient de nombreux soldats affolés. Sans hésiter, il grimpa sur une table.

— Soldats, commença-t-il d'une voix ferme, le général Khor s'est

rendu coupable de trahison envers son roi et de sacrilège envers les prêtres du Dieu de la Montagne ! Il a eu le châtement qu'il méritait. Ce châtement nous le méritons tous pour ne pas avoir su défendre notre souverain !

Un murmure apeuré parcourut la masse des soldats qui s'étaient rapprochés de la table.

— Mais nous pouvons encore nous racheter et éviter le pire, continua Gidir. Placez-vous sous mes ordres et allons rétablir le roi sur son trône !

Gidir serra les poings. Tout se jouait maintenant. Les soldats pouvaient aussi bien se rallier que le mettre en pièces. Il y eut quelques secondes de flottement. Soudain, l'un des soldats leva la main et cria :

— Vive le roi !

Aussitôt, la salle s'emplit des clameurs des autres hommes. Gidir poussa un soupir de soulagement. Il avait gagné la partie. Il restait maintenant à trouver Blade. Ensemble ils allaient assurer la protection du roi et combattre les cyclopes...

CHAPITRE XXI

Lorsque Blade émergea du souterrain, dans le couloir qui s'ouvrait sur les cachots, il entendit comme des chuchotements qui semblaient venir du fond du couloir.

Dégainant son épée, il s'avança silencieusement dans la direction d'où provenaient ces voix. Arrivé à l'avant-dernier cachot, il constata que celui-ci, contrairement aux autres, était fermé. Il colla son oreille à la porte et faillit pousser une exclamation de joie. Il venait de reconnaître les voix du roi et de la princesse Leaya !

Il fit quelques pas en arrière dans le couloir pour s'assurer que personne ne venait, puis il retourna près de la porte du cachot. Il frappa deux coups brefs. Aussitôt, les deux voix cessèrent.

— Sire, souffla-t-il, c'est moi, Richard Blade. Prenez patience, je vais vous tirer de là !

Il entendit l'exclamation étouffée de la princesse Leaya qui avait reconnu sa voix. Il se pencha pour examiner le système de fermeture de la porte. Elle était tenue par un gros cadenas assez antique et qui, de plus, paraissait en assez mauvais état.

Prestement, il dégrafa sa tunique et se saisit de la grosse épingle de métal qui retenait ensemble les deux parties de l'étoffe. Il l'engagea dans la serrure avec un mouvement tournant. Au bout du troisième essai, il y eut un claquement sec et le cadenas s'ouvrit.

Blade repoussa la porte et entra dans le cachot sombre. Aussitôt, dans un mouvement irraisonné, la princesse Leaya se précipita dans ses bras.

— Dieu soit loué, vous êtes là, soupira-t-elle d'une voix soulagée.

Mais immédiatement elle s'écarta de lui et reprit son visage inquiet :

— Savez-vous où est le capitaine Gidir ? Va-t-il bien ?

Blade s'efforça de la rassurer comme il le put :

— Le capitaine est parti réunir ce qui reste de sa garde. Ne vous faites pas de souci pour lui. Nous devons à tout prix tenter de délivrer les prêtres.

Le vieux roi, qui n'avait encore rien dit, s'approcha et posa sa main sur le bras de Blade :

— Je crains qu'il ne soit trop tard, étranger. Khor est venu tout à l'heure pour les chercher. Sachant que si Khor montait sur le trône ce serait une catastrophe pour mon peuple, j'ai définitivement refusé de lui donner la main de ma fille. Alors, il est parti avec les prêtres en disant qu'il allait les tuer sur-le-champ.

Blade étouffa un juron. C'était trop bête. Ker'Ivel mort, le massacre des prêtres ne servait plus à rien.

— Venez, souffla-t-il, il n'est peut-être pas trop tard ! Nous allons rejoindre directement le palais.

Soutenant le roi, Blade les guida jusqu'au souterrain rectiligne. Leaya frissonna d'horreur en découvrant les cadavres des soldats et des gardes, à l'autre extrémité de la galerie. Sans perdre un instant, Blade les entraîna jusqu'à la salle du Conseil des Sages :

— Personne n'aura l'idée de venir vous chercher là, leur expliqua-t-il. Attendez-moi, je cours chercher le capitaine Gidir, là où il doit m'attendre.

Au moment où il prononçait ces mots, la porte de la salle s'ouvrit et Blade se retrouva nez à nez avec... Gidir !

Dès qu'elle le vit, Leaya poussa un véritable soupir de bonheur et courut se réfugier dans ses bras.

— Vous êtes vivant ! Vous êtes vivant ! s'obstinait-elle à répéter d'une voix vibrante de passion.

Blade bouillait d'impatience mais il n'eut pas le cœur d'interrompre les retrouvailles des deux amoureux. Enfin, Gidir s'écarta de la princesse. Il salua le roi à trois reprises et gratifia Blade d'un sourire heureux :

— J'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre, leur dit-il d'un ton joyeux. Le général Khor est mort et tous les prêtres sont en vie. De plus, j'ai réussi à reprendre l'armée en main et elle vous est de nouveau fidèle, Sire.

Le capitaine expliqua longuement à Blade, au roi et à sa fille, la fin horrible de Khor et la manière inexplicable dont les prêtres avaient échappé aux cyclopes.

Quand Gidir eut fini son récit, Blade prit à son tour la parole :

— Moi aussi j'ai une nouvelle à vous apprendre, une extraordinaire nouvelle. Le Dieu-Serpent est mort.

Un silence stupéfait accueillit ses paroles. Le roi fut le premier à le rompre :

— Le Dieu-Serpent ! Il existait donc réellement ?

— Oui, il existait...

— Mais comment a-t-il pu mourir ?

Blade hésita un instant devant l'énormité qu'il avait à fournir :

— Disons que c'est moi qui l'ait tué...

Le roi le saisit violemment par le bras :

— C'est impossible ! Comment vous, un simple mortel, auriez-vous pu tuer un dieu ?

Blade poussa un profond soupir et préféra éluder :

— C'est une très longue histoire, Sire, et je préférerais remettre le récit à plus tard.

Gidir intervint en sa faveur :

— Sire, je crois que notre ami a raison. D'une part, il a amplement prouvé que l'on pouvait lui faire confiance. D'autre part, si Khor et le Dieu-Serpent sont morts, la ville est toujours cernée par les cyclopes qui vont sans doute nous envahir d'un instant à l'autre.

Blade l'interrompit doucement :

— Je vous demande une fois de plus de me croire sur parole tant que les prêtres seront en vie, les cyclopes ne pourront pas pénétrer dans la ville.

— Comment savez-vous cela ? demanda le roi.

Blade hésita un moment avant de répondre. Cette fois, ils allaient vraiment le prendre pour un illuminé. Et pourtant il n'avait à dire que la stricte vérité.

— Je le sais, dit-il lentement, parce que le Dieu de la Montagne me l'a expliqué.

Cette fois, même Gidir le regarda avec des yeux incrédules. Incrédules et inquiets :

— Vous voulez dire qu'après avoir tué le Dieu-Serpent, vous avez rencontré le Dieu de la Montagne ?

— Pas après : avant, rectifia Blade.

— Alors, il faut que vous soyez un dieu vous-même ! s'exclama Gidir totalement médusé par ces révélations. Mais si je vous comprends bien, nous sommes sauvés ?

Blade reprit un air grave. Hélas non, ils n'étaient pas sauvés pour autant. Car si les cyclopes ne pouvaient pénétrer en ville, s'ils n'avaient plus personne pour les guider, ils n'en étaient pas moins là. Et Blade se doutait que sentant à proximité des proies faciles, ils ne partiraient pas de sitôt. Ce qui faisait que si les cyclopes ne pouvaient entrer dans la ville, les habitants, eux, n'avaient plus la possibilité d'en sortir sous peine de se faire massacrer. À terme, cela signifiait qu'ils allaient tous mourir de faim. Il expliqua la situation aux autres. Aussitôt, les sourires disparurent des visages.

— Que conseillez-vous ? demanda Gidir d'un ton accablé.

— D'abord de ne pas baisser les bras, dit Blade d'une voix énergique. Vous m'avez dit que les cyclopes étaient plusieurs centaines, n'est-ce pas ?

— Hélas oui, répondit Gidir.

— Comme ils ceignent toute la ville, cela signifie qu'ils sont très dispersés. La garde plus l'armée, cela fait combien d'hommes ?

— Entre trois et quatre mille.

— Cela veut dire que nous sommes pratiquement à un contre dix. Voilà ce que nous allons faire : rassembler les guerriers autour de la ville. Nous sortirons tous en même temps ce qui les empêchera de se regrouper.

Leaya poussa un petit cri :

— Mais c'est très risqué ! Il va y avoir des centaines et des centaines de morts !

Blade se tourna vers le roi :

— Sire, c'est à vous de décider. Soit un massacre parmi vos soldats, mais avec une petite chance de repousser les cyclopes, soit une ville entière, hommes, femmes et enfants, réduite à la famine.

Le roi ferma les yeux un long moment et chacun respecta son recueillement, conscient de l'énormité de la décision qu'il avait à prendre. Enfin, il rouvrit les yeux et regarda tour à tour les deux hommes :

— Capitaine Gidir, Richard Blade : vous conduirez l'attaque ensemble.

*
* *

Les soldats étaient dissimulés derrière les murs des premières maisons, sur tout le pourtour de la ville. Ainsi l'avait voulu Blade pour accroître l'effet de surprise qui pouvait leur donner un léger avantage.

Blade, au nord, Gidir à l'ouest et deux capitaines de l'armée au sud et à l'est : tous quatre avaient les yeux braqués sur le donjon de la forteresse. Soudain un drapeau bleu et or apparut. C'était le signal. Aussitôt, de tous les côtés en même temps, les soldats déferlèrent sur les cyclopes, l'arme brandie.

Ceux-ci réagirent avec la vitesse de l'éclair et se retournèrent instantanément contre leurs agresseurs. L'un d'eux, la gueule grande ouverte, fonça sur Blade, un énorme gourdin à la main. Au moment où il l'abattit, Blade fit un saut de côté. Déséquilibré par son élan, le

cyclope bascula vers l'avant. Blade lui plongeait son épée dans le ventre. Avec un rugissement de douleur, le monstre tomba sur les genoux. Profitant de son avantage, Blade, d'un coup d'une force dont il ne se croyait pas capable, lui trancha la tête qui alla rouler dans l'herbe, tandis que le corps s'abattait en lançant de grands geysers de sang noirâtre.

Blade regarda autour de lui. Le spectacle n'était pas encourageant. Un seul cyclope était mort, le sien, tandis que plusieurs dizaines de soldats gisaient déjà à terre, le corps disloqué.

Il n'eut pas le temps de s'appesantir davantage. Deux monstres s'avançaient vers lui en rugissant. Soudain, alors qu'ils n'étaient plus qu'à quelques mètres, ils s'arrêtèrent brusquement. Dans un même mouvement, ils firent demi-tour et partirent en marchant lentement vers le nord.

Stupéfait, Blade vit alors que tous les autres cyclopes faisaient exactement la même chose. Ils étaient en train de se regrouper et partaient vers le nord.

Gidir arriva en courant vers lui :

— Qu'est-ce que c'est que cette ruse ? On les poursuit ?

Blade allait répondre qu'il ne comprenait pas plus que lui quand il eut une soudaine illumination. Il posa son bras sur les épaules de Gidir :

— Vous pouvez sonner le rappel, dit-il. Nous ne reverrons plus jamais les cyclopes.

— Mais enfin, je croyais que...

— Faites-moi confiance une fois de plus, Gidir !

Et tandis que le capitaine, éberlué mais confiant, ramenait ses hommes vers la ville délivrée, Blade adressa une pensée de remerciement à Ker'Sayo, le vieux Dieu de la Montagne, qui, délivré des barrières psychiques du Dieu-Serpent, était en train de diriger les cyclopes pour les rendormir à jamais au plus profond de la Forêt Vivante.

CHAPITRE XXII

Blade enlaça la taille fine et souple de Miroa qui se serra amoureusement contre lui. De nouveau, il ressentit un petit pincement à la poitrine en caressant de ses mains la chair ferme et élastique de la jeune femme.

Cela faisait deux semaines maintenant que les cyclopes avaient disparu. Comme l'avait prévu Blade, nul ne les avait revus. Deux semaines passées à se promener dans la campagne avec Miroa, à faire l'amour avec elle. Deux semaines aussi à participer aux préparations des noces de la princesse Leaya avec le capitaine Gidir qui, à la suite de son courage, avait été promu généralissime et dirigeait désormais la garde royale et l'armée.

Dans quelques jours, il deviendrait le prince héritier et nul ne doutait à Kurstah que le vieux roi, très éprouvé par les récents événements, ne lui cède rapidement sa couronne.

Il était venu apprendre lui-même la nouvelle à Blade qu'il considérait comme le sauveur de la ville et du royaume. Il lui avait aussitôt proposé d'entrer au Conseil des Sages. Il avait été très triste de son refus. Mais Blade pouvait difficilement lui expliquer qu'il était susceptible à tout moment de disparaître sous ses yeux, dès que les capricieux ordinateurs de la Tour de Londres jugeraient bon de le repêcher !

Miroa tourna vers lui ses grands yeux sombres, teintés de mélancolie. Elle poussa un profond soupir :

— Je serais parfaitement heureuse si je pouvais partager mon bonheur avec mon oncle et tous les gens qui m'ont vu grandir. Maintenant, je n'ai plus que toi !

Devant cette déclaration touchante, Blade se prit à maudire les expériences de Lord Leighton qui faisaient de lui un éternel vagabond. Une sorte de chevalier errant.

Soudain grave, il fit s'asseoir Miroa dans l'herbe et prit son visage dans ses mains :

— Miroa, je veux que tu me promettes une chose...

— Tout ce que tu veux ! répondit-elle en riant.

Mais Blade resta sérieux :

— Si nous devons être séparés, promets-moi de rester à Kurstah et de ne pas t'éloigner de la princesse Leaya et de Gidir.

Miroa prit un air consterné :

— Mais je ne te quitterai jamais ! Toi non plus n'est-ce pas ?

Blade caressa doucement ses cheveux :

— Admettons qu'un jour je ne puisse pas faire autrement ? Promets-moi de faire ce que je viens de te dire.

Miroa secoua la tête de bas en haut, avec une infinie tristesse dans le regard. Au moment où Blade allait poser ses lèvres sur les siennes, il fut enveloppé dans un éclair aveuglant et il eut l'impression d'une chute vertigineuse. Puis il perdit conscience.

Quand il revint à lui, il était étendu dans la neige, entièrement nu. De nouveau Ker'Sayo venait de l'appeler à lui. Effectivement, presque aussitôt, le dôme lumineux sortit de terre et, inquiet, Blade s'y engagea.

Il comprit pourquoi le Dieu de la Montagne l'avait convoqué lorsqu'il arriva dans la petite caverne. Ker'Sayo était en train de mourir. Il était à demi allongé par terre et son corps était déjà presque transparent.

Quand il vit Blade, il lui adressa un pâle sourire.

— Eh oui, c'est ainsi, dit-il d'une voix très faible. Tu as finalement trouvé le moyen de vaincre Ker'Ivel, mais sa mort a précipité la mienne.

Blade se pencha vers le vieillard agonisant :

— Maintenant que les humains sont sauvés et que votre ennemi est mort, vous n'avez plus aucune raison de vivre, dit Blade d'une voix douce. Vous vous êtes laissé gagner à votre tour par l'ennui. C'est ça n'est-ce pas ?

Ker'Sayo acquiesça. Il parvint encore à sourire.

— Je t'ai appelé auprès de moi pour te remercier, articula-t-il. Tu ne peux pas savoir combien l'idée de la mort m'est douce en ce moment ! Au fond, notre race a vécu beaucoup trop longtemps. Je vais enfin pouvoir rejoindre mes frères, qui dorment paisiblement.

Il se tut pour reprendre son souffle. Blade parvenait à peine à distinguer les contours de son corps décharné. Enfin il reprit la parole :

— Écoute-moi, Richard Blade. Ne laisse jamais ceux de ta race se laisser envahir par l'ennui. Et méfiez-vous de la trop grande sagesse. Continuez à être un peu fous et à aimer la vie. Et surtout...

Ker'Sayo ne put finir sa phrase. Soudain, il s'évanouit dans l'air. Au même instant, Blade fut enveloppé par l'éclair aveuglant et son

esprit, durant quelques secondes qui lui parurent une éternité, parcourut l'espace pour revenir se loger dans son corps.

Quand il rouvrit les yeux, Blade vit le visage angoissé de Miroa penché sur lui.

En le voyant s'éveiller, elle poussa un petit cri de joie :

— Comme tu m'as fait peur ! Tu es resté évanoui plusieurs minutes. Je ne savais plus quoi faire ! Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Blade se releva en souriant :

— Rien, un léger étourdissement. Sans doute le soleil. Viens, nous rentrons. Il faut que je voie le roi.

Quand Blade pénétra dans la salle du Conseil, le roi était assis sur son trône. À ses côtés se tenaient la princesse Leaya, dans une longue robe bleu ciel, Gidir en grande tenue et Jourdaah, le grand-prêtre.

Blade s'inclina par trois fois devant le roi :

— Sire, pardonnez-moi de vous déranger...

— Richard Blade, l'interrompit le vieil homme, sachez que vous serez toujours le bienvenu ici. Qu'avez-vous à nous dire ?

— Sire, je viens d'être appelé par le Dieu de la Montagne...

Blade ne put poursuivre à cause du concert d'exclamations qui avait salué ses paroles. Enfin le roi obtint le silence :

— Continuez, mon ami.

— Sire, ce que j'ai à dire est grave. Le Dieu de la Montagne...

Blade s'apprêtait à annoncer sa mort quand il croisa le regard impérieux de Jourdaah. Celui-ci ne prononça pas un mot, ne fit pas un geste, mais Blade avait compris.

— ... le Dieu de la Montagne, reprit-il, m'a chargé de vous dire que désormais il vous faudra vivre en paix, qu'il faudra cultiver la vie et non la détruire, enseigner à vos enfants l'amour et non la haine.

Quand il eut débité son pieux mensonge, Blade croisa de nouveau le regard de Jourdaah qui exprima un muet remerciement. Blade en était convaincu : le grand-prêtre savait que Ker'Sayo était mort. Il se demanda s'il était au courant de la véritable nature du Dieu de la Montagne.

Il n'eut pas le temps de chercher une réponse à cette question. Une violente douleur venait de lui comprimer le cerveau. Cette fois il en était sûr, les ordinateurs étaient bel et bien en train de le repêcher.

Il prit à la hâte congé du roi, de la princesse et de Gidir et sortit de la salle. Il croisa Miroa tandis que les douleurs étaient de plus en plus fortes. Il eut encore la force de se retourner vers elle :

— Souviens-toi de ta promesse !

Il ouvrit la première porte qui se présentait à lui et s'engouffra dans la pièce heureusement déserte.

À peine avait-il repoussé la porte derrière lui qu'il eut l'impression que son corps explosait en des milliards de particules et il sombra dans le néant.

ÉPILOGUE

J, le vieux chef des services secrets britanniques, leva son verre de whisky en direction de Blade, confortablement installé dans un profond fauteuil de velours rouge.

— Mon cher, fit-il de sa voix calme de parfait gentleman, ce que vous nous racontez est proprement sidérant. Ainsi, des êtres vivants ont pu découvrir le secret de l'immortalité. Vaincre la mort, vous vous rendez compte ?

— Et au lieu d'étudier ce passionnant phénomène, que fait cet énergumène ? Il s'arrange pour supprimer les deux derniers représentants de cette race extraordinaire !

C'était bien sûr Lord Leighton qui venait de lancer cette perfide remarque. J toussota d'un air gêné :

— Mon cher, je vous rappelle tout de même que Richard Blade a réussi à sauver l'humanité entière de la dimension dans laquelle vos ordinateurs l'ont envoyé.

Lord Leighton grommela quelques paroles indistinctes qui devaient faire allusion au peu de cas qu'il faisait d'un tel mérite.

Il fit pivoter son fauteuil roulant et disparut de la pièce. Dès qu'ils furent seuls, J se tourna vers Blade :

— Il n'empêche que nous avons eu très peur lorsque vous êtes entré dans ce combat psychique avec ce... Dieu-Serpent. Quelques secondes de plus et les ordinateurs sautaient. Qu'est-ce que vous seriez devenu ?

Blade caressa rêveusement son verre de vieux scotch :

— Je serais devenu le conseiller du roi Gidir, j'aurais épousé la douce Miroa et nous aurions vieilli tranquillement sous le soleil de Kurstah...

J le dévisagea d'un air sincèrement étonné :

— Décidément, Blade, vous êtes vraiment un incurable romantique !

*Achevé d'imprimer en janvier 1988
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'imprimeur : 2951 –
— N° d'éditeur : 5452. –
Dépôt légal : février 1988

Imprimé en France